

L'âge d'inconscience

Roman policier de Daniel Déjardin

Protégées par copyright ©, l'œuvre présentée ici est consultable UNIQUEMENT pour une lecture personnelle dans un cadre privé.

Les droits d'édition, de reproduction et-ou d'adaptation sont à demander à l'auteur par l'intermédiaire de la page "Contact" du site : <http://www.contefleur.fr>

1. Le Geste.

Monsieur Auguste Lemerrier appuya son cyclomoteur contre un baliveau de hêtre à l'orée de la forêt, suffisamment en retrait de la route pour que son engin ne puisse pas être aperçu.

Pour plus de sécurité, il entrava la fourche de la roue arrière grâce à un antivol à chiffres qu'il fit passer autour du tronc de l'arbre, puis brouilla la combinaison.

"On n'est jamais trop prudent !" se dit-il.

Pourtant, la saison terminée, il ne restait que peu de touristes et seules quelques voitures empruntaient cette sinueuse route forestière qui d'Annecy mène au sommet du Semnoz : des retraités qui montaient au Crêt de Châtillon pour, sans trop d'efforts, jouir du superbe panorama sur les Alpes.

Mais on était mercredi, jour sans classe, et monsieur Lemerrier se méfiait des jeunes toujours à la recherche d'une rigolade ou d'un mauvais coup à perpétrer.

Il libéra le panier fixé sur le porte-bagages de son engin puis l'attacha autour de ses reins.

Il sortit ensuite un " opinel " d'une poche de son pantalon de treillis et tailla une solide badine de noisetier, fort utile pour écarter les ronces et fouiller les buissons de myrtiliers qui cachent souvent les plus belles chanterelles.

Satisfait de son œuvre, il leva la tête, observa la position du soleil, huma profondément l'air saturé de senteurs forestières puis partit en direction de son coin favori.

Il marcha pendant une dizaine de minutes.

L'époque était propice au ramassage : deux semaines auparavant, quelques journées de pluies continues avaient marqué la fin de l'été, détrempeant l'humus des sous-bois, et la récente nouvelle lune avait favorisé une nouvelle poussée de champignons.

L'époque était propice au ramassage : deux semaines auparavant, quelques journées de pluies continues avaient marqué la fin de l'été, détrempeant l'humus des sous-bois, et la récente nouvelle lune avait favorisé une nouvelle poussée de champignons.

Quelques bolets bleuissant punctuaient la mousse. Des lignes de clitocybes nébuleux aux chapeaux couleur de nuage d'orage soulevaient les premières feuilles mortes éparses. Monsieur Lemerrier, bien que les sachant comestibles ne s'arrêta pas, préférant s'agenouiller quelques pas plus loin: il venait de repérer une poussée de craterelles.

Tout en cueillant avec un soin méthodique les petits champignons à l'odeur prononcée de mirabelle, auxquels il coupait avec soin le pied terreux avant de souffler sur le chapeau pour ôter les brindilles qui s'y accrochaient, monsieur Lemerrier songeait...

Monsieur Auguste Lemerrier songeait que dans deux ans l'heure de la retraite aurait sonné pour lui. Finis enfin les levers à six heures du matin et les interminables permanences à la loge du petit collègue où il assure les fonctions de concierge.

Concierge, ce n'est pas vraiment un travail fatigant...

Mais il faut toujours être là !

Avant tout le monde !

S'occuper du portail d'entrée, répondre au téléphone, aiguiller les fournisseurs et les parents d'élèves vers les bureaux concernés... Et quand tous les autres, travail fini, ont déserté le collège, il faut encore assurer l'entretien, le ménage des locaux et le balayage de la cour.

Des journées de douze heures, voire de quatorze les soirs de conseils de classe... et même de seize avec les réunions de parents.

Le plus pénible, c'est la sonnette du portail. Car il faut que la porte d'entrée soit close à l'heure de la reprise des cours. Monsieur Blanc, le Principal, est intransigeant à ce sujet. Alors, les élèves en retard doivent demander l'ouverture...

Oh, rarement plus de dix minutes à stationner près du bouton de déclenchement de la serrure électrique. Mais le plus dur à supporter, ce sont les plaisantins : des gamins, et même des plus grands, qui trouvent désopilant de "se payer une partie de sonnette."

Toutes générations d'élèves ont pratiqué ce petit jeu, morcelant ses repas, coupant la lecture de son journal, couvrant le son du transistor, hachant ses émissions préférées à la télévision.

Dans les débuts, il avait bien essayé de réagir, d'abord seul, en hurlant quelques menaces bien senties, mais cela n'avait fait qu'exciter un peu plus ces petits voyous ; ensuite en parlant à monsieur Blanc qui avait téléphoné à la police. L'apparition des uniformes avait été magique, dispersant les garnements. Mais ils étaient revenus le lendemain, plus agressifs qu'avant. Alors il avait pris son mal en patience.

Plus inquiétant encore, depuis quelque temps, c'était ces jeunes, habillés de noir, avec des rangées de clous chromés sur leurs blousons, chaussés de rangers, les cheveux atrocement colorés, qui, de plus en plus souvent venaient s'adosser au mur de l'établissement ou s'asseoir sur le trottoir en fumant des cigarettes informes. Quelques "grands" de troisième discutaient avec eux à la sortie des classes. Pire, il arrivait que certaines dévergondées du collège se laissent embrasser, sans même chercher à se cacher !

Monsieur Lemercier, le panier de pêcheur aux trois-quarts plein de craterelles et de trompettes des morts, freina devant le portail.

Un pied posé sur le sol, il sortit de sa veste de treillis le passe-partout qui ouvrait presque toutes les serrures de l'établissement et débloqua la lourde porte pour garer son cyclomoteur dans l'appentis qui, jouxtant son logement de fonction, le prolongeait en saillie dans la cour de récréation.

" Hé Migue, mate le cube ! "

La bande était là !

Trois garçons et deux filles qui éclatèrent de rire.

Guste en connaissait un... Un ancien du collège, celui qui venait de se faire héler : Miguel Santo.

Miguel, le jour de ses seize ans, avait décidé " d'arrêter les frais " et de quitter l'école : " un bahut de merde où ces cons de profs pouvaient pas le saquer ! "

Ce qui ne l'empêchait pas de venir tous les jours roder dans le coin sur sa mobylette "kitée", assourdissant le quartier avec son pot d'échappement trafiqué.

Les autres, Guste les avait souvent repérés mais il ne connaissait pas leurs noms.

Il y avait là un grand dégingandé vêtu d'un jean sale qui laissait, par une déchirure, voir une partie de sa cuisse maigre et blanche. Son blouson de cuir noir râpé était surchargé de parements métalliques. La nuque et les tempes rasées rendaient encore plus agressive une crête de cheveux dressés, d'une abominable couleur rouge. Les autres l'appelaient Féfé.

L'uniforme du troisième garçon, un petit rouquin à l'oeil vif, était plus sobre : blouson et pantalon de jeans usés et rapiécés.

Pas de mob pour lui, mais un vieux vélo de bicross qu'il utilisait avec une adresse diabolique, terrorisant les petites vieilles sur les trottoirs, roulant à pleines pédales en sens interdit, exaspérant les automobilistes qu'il obligeait à "piler", sautant adroitement les bordures, sortant tout son répertoire d'acrobaties quand un public, spontanément, se formait.

Le maquillage appuyé des deux filles faisait qu'elles se ressemblaient : rouge violacé débordant des lèvres, vert autour des yeux, ongles marron, bagues de pacotille.

Un semblable chapeau mou sur des cheveux en mèches, noirs et luisants, accentuait la ressemblance. Une chemise de grand-père aux pans asymétriques, débordant d'une veste d'homme estompait le corps de l'une tandis qu'un boléro noir, volontairement trop court, contenait mal l'abondante poitrine de l'autre fille de la bande.

Guste ignora le sarcasme et remisa son engin.

Emile, le factotum de l'établissement, l'homme indispensable du collège, qui résolvait avec habileté tous les petits problèmes matériels: réparations diverses, vitres à remplacer, peintures à refaire... était son invité à dîner. Pas question de gâcher la soirée pour un quolibet cent fois entendu !

Mimile, comme lui, appréciait sa casserolée de champignons à l'ail et au persil ainsi que sa mondeuse qu'il faisait venir directement d'Arbin où s'élabore un des meilleurs vins rouges de Savoie.

Guste aimait boire avec ses amis, mais il ne détestait pas non plus vider seul une bouteille pour accompagner le quart de tome des Bauges où le demi reblochon de Manigod qui constituaient bien souvent son repas du soir.

Il avait bien conscience que c'était boire un peu plus que de raison, mais, une fois à table, il n'y pensait plus et n'aurait pas bien admis qu'on le lui rappelât. Dans la journée, de temps en temps, une petite soif le prenait, alors il vidait rapidement un ballon de gamay de Savoie dont l'acidité le désaltérait momentanément.

Guste mettait un point d'honneur à ne boire que du vin bouché, " meilleur au goût et meilleur à la santé " disait-il.

Ce soir-là, après le deuxième verre, il oublia la bande d'adolescents qui l'avait un instant inquiété et se mit à préparer ses champignons.

2. Conseil de classe.

Monsieur Blanc, installé derrière le bureau, au bout de la salle du conseil, dos à la fenêtre, couvrait du regard les deux rangées de tables où venaient de prendre place les professeurs.

Il regarda sa montre: six heures et cinq minutes.

“Mesdames messieurs, s’il vous plaît, faites silence !

- Bon, commençons : conseil de classe de troisième D. Qui est professeur principal ? Ah oui, c’est vous monsieur Mermillod. J’ai l’impression que tous vos collègues ne sont pas là !

- En fait si, monsieur le Principal, car j’ai là les avis écrits de Madame Landais pour l’allemand, de madame Balmaz en éducation physique filles ainsi qu’un billet de monsieur Laravoire et un autre de madame Meyer.

- Bien, nous pouvons donc commencer. Monsieur Mermillod, à vous de diriger les débats.

Le professeur de français compulsait son carnet de notes pendant quelques secondes et s’éclaircit la voix.

- Je pense qu’il sera bon de faire d’abord un tour de table afin de définir l’ambiance générale de la classe, ensuite nous pourrions examiner les cas particuliers ou difficiles.

Pour ma part, je suis assez satisfait de cette classe qui est vivante, intéressée, plaisante, surtout à l’oral. Je suis un peu moins content en ce qui concerne le travail écrit qui est hâtivement fait me semble-t-il. Je parle des travaux exécutés à la maison bien entendu.

Etes-vous du même avis monsieur Vanderaert ?

- Pas vraiment ! En mathématiques, trois élèves seulement méritent la moyenne ! Leçons non sues, travail personnel inexistant, manque d’attention en classe, l’ensemble est nul, plus que nul !

- D’accord avec vous monsieur Vanderaert, appuya madame Duparc, professeur de physique. Et en plus, c’est très difficile d’obtenir le silence dans cette classe d’agités.

- C’est pareil en biologie, ajouta madame Golova, rien à en tirer. Les classeurs sont très mal tenus et, à part quatre élèves, ils n’apprennent pas leurs leçons. J’ajoute que beaucoup se montrent très insolents, en particulier les garçons.

- Avec moi aussi, reconnut madame Lavail, ce matin, par exemple, sur vingt sept élèves, quinze seulement avaient leur flûte !

- Monsieur Combat, en anglais ?

- A l’unisson, monsieur Mermillod. Je me demande vraiment comment cette classe a été constituée pour obtenir un tel ramassis de cancrès !

Le principal sursauta devant l’insinuation.

- Je vous en prie, ne commencez pas ! Vous savez très bien que l’an dernier cette classe était... disons acceptable. Mais il suffit de quelques meneurs pour pourrir l’ambiance.

Monsieur Combat ne baissa pas les armes aussi vite.

- Malheureusement, les quelques élèves qui ont les moyens de s’en sortir ne le pourront probablement pas car on passe son temps à faire de la discipline et on n’avance pas ! Il ajouta en se tournant vers le professeur de français: vous allez avoir un sacré travail pour l’orientation des jeunes de cette classe; vous

n'allez pas voler votre juteuse indemnité de professeur principal !

- J'en ai peur... Je vous résume les billets des collègues absents. C'est à peu près l'unanimité pour reconnaître que cette section est une des pires que nous ayons eues.

- Permettez, permettez ! C'est extraordinaire à la fin ! Quand le français, les maths et l'anglais se sont exprimés, on considère que tout est dit. Je ne suis pas d'accord, j'ai également mon mot à dire et je ne suis pas de votre avis ! C'est une classe très dynamique, très douée physiquement et qui ne demande qu'à s'exprimer. Sur treize garçons, sept viennent à l'association sportive et je fonde de grands espoirs sur eux pour remporter le titre départemental en volley-ball cadet...

- Cadet, c'est quel âge monsieur Lathuille ? demanda perfidement le professeur d'anglais.

- Quinze et seize ans, vous ne vous rappelez plus ?

- Alors, ils ont doublé au moins une classe vos champions car je vous rappelle que l'âge normal en troisième, c'est quatorze ans !

- Ce n'est pas parce qu'on a redoublé une classe qu'on est un bon-à-rien ! Mes champions comme vous dites sont aussi vos élèves et...

- Bon, bon, monsieur Lathuille, coupa le principal, ils ont au moins ça pour eux, mais malheureusement cela ne suffira pas pour réussir une bonne seconde. Passons aux cas individuels. A vous monsieur Mermillod.

- Audibert Caroline... petite moyenne, pourra peut-être s'en tirer avec plus de travail... d'accord ?

- Bouchard Fabienne... aucune note supérieure à huit sur vingt... pense à sa toilette, à sa coiffure, à ses petits copains, ce qui lui laisse bien peu de temps pour les études.

- C'est une jolie fille, elle s'en tirera ! ironisa monsieur Combat.

- En attendant, je propose un avertissement du conseil de classe. Pas d'objection ?... Avertissement de travail et de discipline pour Bouchard.

- Chapelle Yannick... peu de moyens, pas de travail, la seconde semble dès maintenant exclue... Attendons encore...

- Collu Emmanuel... vaut à peu près douze et a bien du mérite à travailler dans cette ambiance détestable. Je propose les encouragements du conseil. Oui monsieur Lathuille ?

- C'est mon moins bon, mais il est gentil et fait ce qu'il peut, alors je ne m'oppose pas.

- Donc encouragements puisqu'il n'y a pas d'avis contraire. Ensuite, c'est Dumarest Mélanie... Quel désastre ! Sept, quatre, zéro, huit. Que se passe-t-il pour Mélanie ? C'était une élève convenable en quatrième pourtant !

- Je crois qu'il y a un gros problème familial, ses parents se séparent et Mélanie ne l'accepte pas. Elle est en pleine phase d'opposition et refuse d'être aidée.

- Effectivement, appuya monsieur Blanc, je vous demande donc à tous de continuer à la traiter tout à fait normalement. C'est le mieux que vous puissiez faire pour elle. Continuons.

- Ensuite, c'est Géraldine Gattaz... Des moyens, une certaine vivacité d'esprit, mais les résultats sont en baisse régulière depuis le début de l'année scolaire.

- Je subodore une amourette derrière cette baisse, fit le professeur d'anglais.

- C'est fort possible, et je crois connaître l'élue, appuya monsieur Lathuille. C'est

Vincent Lebrun ! Hier, je les ai surpris en train de s'embrasser à bouche que veux-tu dans une traboule des vieux quartiers ; et dans la cour, ils ne se quittent pas. J'ai remarqué, parallèlement, que l'assiduité de Vincent aux entraînements du mercredi laissait à désirer ces derniers temps.

- Nous verrons le cas de Lebrun tout à l'heure. Quelles sont les notes de Géraldine ?

- En français, douze, neuf, cinq.

- En maths, neuf, neuf, sept, six.

- Bon, n'allons pas plus loin. Monsieur Mermillod, vous allez prendre contact avec la famille et essayer de...

Deux coups hâtifs frappés à la porte de la salle de réunion interrompirent le professeur. Celle-ci s'ouvrit laissant apparaître la tête de Guste, le concierge.

- Monsieur Lemercier, vous savez qu'en aucun cas vous ne devez déranger un conseil. Le ménage de cette salle peut attendre et...

Devant le visage bouleversé de Lemercier, le principal se ravisa.

- Voyons, qu'y a-t-il ? Parlez !

- La bas... Dans l'escalier... un élève... du sang... vite, vite !

A chaque mot prononcé, la voix du concierge montait dans les aigus.

L'incompréhension, l'incrédulité puis l'émotion et l'angoisse saisirent les membres du conseil. Après quelques secondes de stupeur, tous les professeurs se levèrent dans un horrible bruit de chaises repoussées.

- Messieurs-dames, inutile de venir tous. Monsieur Lathuille, accompagnez moi. Monsieur Lemercier, conduisez nous.

Les trois hommes dévalèrent l'escalier du bâtiment administratif à la suite de Guste, traversèrent au pas de course la cour de récréation.

- C'est là ! dit le concierge en poussant la porte de chêne.

Au bas de l'escalier accédant aux étages et aux salles de classe, le corps d'un adolescent d'une quinzaine d'année gisait sur le dos, la tête en bas. Sa jambe droite était comme écartelée; le pied pointé vers le sol faisait un angle insolite avec le reste du membre, l'autre pied reposait sur la troisième marche. La tête, tournée vers la porte baignait dans le sang, le bras droit du garçon était prisonnier sous son corps.

- Lemercier, le 18, vite !

- Quoi, le 18 ?

- Le téléphone ! hurla le principal qui courut à la loge suivi de Guste.

- Allô ! Allô ! Un accident au collège ! Oui, à cette heure ! Oui, un élève !

D'urgence ! Oui. Oui, le SAMU aussi ! Extrêmement urgent !

Monsieur Blanc, suivit de Guste revint vers le bâtiment principal.

Dans la lumière parcimonieuse de la minuterie, le professeur de sport, un genou à terre, avait encore la main sur le cou livide de l'adolescent, cherchant le pouls. Il leva les yeux vers les deux hommes et secoua la tête.

- Qui est-ce ? demanda le principal.

- C'est Vincent Lebrun... répondit monsieur Lathuille d'une voix blanche.

3. Le drame.

L'ambulance des pompiers coupa son avertisseur en franchissant le portail de fer du collège, ouvert à deux battants. Le gyrophare jetait ses éclairs bleus sur le mur du bâtiment principal donnant un masque tragique aux visages défaits des professeurs.

La Renault 5 blanche du SAMU suivait immédiatement derrière. Le médecin sortit avant l'arrêt total.

- Où ?

- Ici, docteur.

Monsieur Blanc maintint la porte ouverte et appuya une fois de plus sur le bouton de la minuterie.

- Vous ne l'avez pas touché, pas bougé ? demanda le médecin en se tournant vers monsieur Lathuille toujours agenouillé près de Vincent.

- Non, non. Nous l'avons trouvé exactement dans cette position. J'ai simplement essayé de sentir ses pulsations pendant qu'on vous appelait, mais...

Il se releva pour faire place au médecin qui glissa son stéthoscope sous le pull.

- Ne peut-on avoir plus de lumière ?

Le conducteur de la Renault 5 manœuvra et dirigea les phares de la voiture vers la porte toujours maintenue ouverte par monsieur Blanc.

Le médecin passa avec délicatesse ses mains sous le creux de la nuque de Vincent puis il regarda attentivement ses pupilles avant de lui relever la manche du bras gauche. Il regarda longuement le creux du coude de l'adolescent. Finalement, le médecin releva la tête avec une moue significative.

- Plus rien à faire !

" Il est mort... Il est mort..." Les professeurs, hébétés, assommés par l'affreuse réalité se répétaient l'incroyable constat. " Il est mort..."

- Qui est le responsable ici ? s'enquit le médecin.

- Je suis monsieur Blanc, principal de ce collège.

Le docteur poussa monsieur Blanc par un coude, l'écartant du groupe des enseignants.

- Monsieur le principal, ce jeune est un élève de votre établissement ?

- Oui, Vincent Lebrun, il est en troisième D.

- Il était, monsieur. Il s'agit d'une mort violente, accidentelle selon toute probabilité: chute et fracture du crâne ou des vertèbres cervicales, mais la police doit quand même être avertie. Il est préférable que ce soit nous qui la prévenions par radiotéléphone pour gagner du temps. De mon côté, je ferai un rapport, j'y suis obligé. La police se chargera de prévenir la famille à moins que vous...

- Je vais faire le nécessaire. Cela va être un coup terrible pour eux. C'est... C'était leur seul enfant.

- Attendez que la police soit là avant de téléphoner aux parents, c'est de beaucoup préférable. Ils vont devoir faire leurs constatations avant d'autoriser le transport du corps. Autre chose, monsieur le principal, y a-t-il eu des problèmes de drogue dans votre collège ?

- N... Non, pas que je sache...

- Parlez-moi franchement, c'est très sérieux. Ce que vous me direz restera rigoureusement confidentiel.
 - Écoutez docteur, je n'ai aucune certitude; simplement, il y a quelques jours de cela, un des mes surveillants, mademoiselle Dunand, m'a signalé que les toilettes des garçons étaient une vraie tabagie. Je suis descendu pour me rendre compte et en effet ! Mais, outre l'âcreté de la fumée du tabac, j'ai cru discerner une odeur plus douceâtre, inhabituelle.
 - De l'herbe, comme ils disent, probablement. Rien de plus inquiétant : acide ou même cocaïne ?
 - Bien franchement, je ne pense pas.
 - Avez vous remarqué un comportement étrange ou inhabituel chez ce jeune heu... Vincent ?
 - Nous en parlions en conseil de classe, juste avant le drame. Monsieur Lathuille, celui que vous avez vu près de Vincent, faisait remarquer un certain absentéisme à ses séances d'entraînement mais ce comportement était simplement celui d'un adolescent qui découvre l'amour et qui change ses priorités.
 - Vous aurait-on signalé des individus traînant régulièrement aux abords du collège, en particulier au moment des sorties ?
 - Monsieur Lemercier, le concierge, m'en a parlé effectivement. Quelques jeunes, plus ou moins marginaux, stationnent souvent près du portail, mais de là à soupçonner...
 - Ne tirons pas de conclusion hâtives. On ne peut rien affirmer avant d'avoir fait un examen plus complet du corps. Cet examen devrait avoir lieu demain à l'hôpital. Je vous recommande la plus grande discrétion sur ce chapitre.
 - Bien évidemment !
- Le break 305 de la police s'immobilisa derrière la voiture du SAMU. Deux policiers en descendirent et s'activèrent immédiatement.
- Avec un détachement méticuleux, le premier policier prit des photos. Les flashes, accentuant la réalité du drame, firent sursauter les professeurs toujours dans la cour. Puis il dessina à la craie blanche les contours du corps avant d'examiner l'escalier, marche après marche. L'autre sortit un carnet fatigué de sa poche de vareuse.
- Monsieur Blanc s'avança vers lui.
- Je suis le responsable de ce collège, monsieur l'agent.
 - C'est un élève à vous ?
 - Il s'agit de Vincent Lebrun, un élève de troisième.
 - Son adresse ?
 - Pour vous répondre avec précision, il faut aller consulter le fichier au secrétariat. Je pense qu'il habite avenue de Loverchy, pas loin d'ici.
 - A quelle heure l'avez vous découvert ?
 - Plus précisément, c'est monsieur Lemercier, le concierge qui l'a trouvé. Il devait être aux alentours de dix huit heures trente. Nous étions en conseil de classe, la classe de Vincent...
 - Que faisait-il à cette heure dans le collège ?
 - Il avait cours jusqu'à dix sept heures je crois, mais je dois consulter le tableau des emplois du temps pour en être tout à fait sûr. Si vous le désirez, on peut demander aux professeurs...
 - Plus tard ! La famille est-elle prévenue ?

- J'allais m'en charger.

- Bon. Faites-le. Mais auparavant, pouvez-vous condamner cette porte ainsi que l'escalier ? Personne ne doit passer par là avant que l'inspecteur qui sera chargé de l'enquête vous en donne l'autorisation.

- Je vais faire le nécessaire.

Le policier se tourna vers le médecin.

- Vous pouvez faire emmener le corps maintenant.

Les portes arrières de l'ambulance des pompiers se refermèrent sur la civière portant le corps de l'adolescent maintenant recouvert d'un drap blanc. Le fourgon fit demi-tour dans la cour du collège et s'éloigna, sirène silencieuse, par la route du Crêt du Maure, vers le centre hospitalier.

Dans l'anonymat de la nuit, quelques larmes silencieuses perlèrent aux yeux fatigués des professeurs de Vincent.

4. L'inspecteur Pricaz.

L'inspecteur Pricaz arriva à huit heures dix.

Les élèves étaient déjà au travail dans les salles et le car conduisant les classes d'éducation physique vers le gymnase de la maison des jeunes venait de démarrer. La cour était déserte.

Anorak bleu légèrement luisant autour des poches, pantalon gris de velours côtelé un peu râpé, l'inspecteur n'avait pas l'air bien redoutable.

Il enfonça brièvement le bouton de sonnerie du portail.

Guste déclencha la gâche électrique et parut.

- Je désire voir monsieur le principal, je vous prie.

L'inspecteur Pricaz cultivait son insignifiance par une politesse de tous les instants.

- Je vais voir si monsieur Blanc peut vous recevoir. Qui dois-je annoncer?

- Pricaz. - Un instant s'il vous plaît. Guste rentra et décrocha son téléphone intérieur.

- Allô? Monsieur le Principal? Il y a là un monsieur Pricaz qui désire vous voir..

- Un parent d'élève?

- Je ne sais pas monsieur.

- Il fallait demander ! Bon, faites monter au secrétariat.

Guste raccrocha et sortit à nouveau de la loge.

- Le bâtiment de gauche, au premier étage, le deuxième bureau à droite. Sur la porte, vous verrez marqué "secrétariat". C'est là que vous devez vous adresser.

L'inspecteur esquissa un geste de l'avant-bras en signe de remerciement et s'engagea dans la cour. Les bâtiments qui constituaient l'essentiel du collège devaient dater du milieu du dix neuvième siècle.

"Pas très réjouissante cette architecture" se dit l'inspecteur.

Le crépi peint des murs s'écaillait par endroits, laissant apparaître les pierres sous-jacentes.

Une lézarde s'ouvrait dans le linteau d'une fenêtre; deux constructions préfabriquées d'un gris délavé amputaient le bout de la cour de récréation.

"Vraiment pas très gai tout ça!" se répéta-t-il.

Pricaz entra dans le bâtiment administratif.

Les marches de chêne de l'escalier menant au premier étage, recouvertes d'un tapis de plastique gris antidérapant, grinçaient sous les pieds.

L'intérieur ne valait guère mieux que l'extérieur. Là aussi la peinture des murs capitulait sous les assauts conjugués du temps, de l'humidité et de la pénurie.

L'inspecteur frappa à la vitre du secrétariat.

- Oui, entrez! Bonjour monsieur, c'est pourquoi? s'enquit la secrétaire.

- Je m'appelle Pricaz et je...

- Faites entrer ce monsieur, madame Golliet, je suis au courant, fit le principal par la porte entrebâillée de son bureau.

- Bonjour monsieur Pricaz, asseyez vous. Vous venez sans doute au sujet de Nathalie...

- Nathalie qui?

- Mais... Nathalie Pricaz bien sûr !

- Non monsieur, non... Il s'agit là d'une simple homonymie. Non, permettez moi de me présenter plus complètement: je suis l'inspecteur principal Pricaz du commissariat de police d'Annecy. Vous devinez le but de ma visite ?

- Oh ! Veuillez m'excuser, le concierge m'avait dit que... Oui, bien sûr, vous enquêtez sur le drame d'hier soir. A votre disposition monsieur l'inspecteur principal. Que désirez vous savoir ?

Je désire tout d'abord jeter un coup d'œil sur les lieux.

- Je vous accompagne.

- C'est inutile de vous déplacer. Je suppose que l'accident s'est passé dans l'autre bâtiment, la porte défendue par cette barrière ?

- Oui, c'est cela. J'ai fait condamner l'endroit par deux grilles mobiles, une devant la porte, l'autre en haut de l'escalier. La plupart des salles de classe se trouvent là mais j'ai demandé de canaliser les élèves et de les faire passer par l'autre montée.

- Sont-ils au courant ?

- Probablement. Ce genre de nouvelle va vite ! - Pouvez-vous me faire la liste des professeurs de la classe de heu...

- Vincent Lebrun. Oui, je vais vous la faire préparer.

- J'ai besoin également de la liste de ses camarades.

- Vous voulez dire les noms des élèves de sa classe ?

- C'est cela. Bon, ne vous dérangez pas. Je reviendrai dans un moment car j'aurai besoin d'autres renseignements sur heu... la victime heu... Lebrun c'est ça ?

- Je vais vous sortir son dossier.

L'inspecteur sortit du bureau, eut un semblant de sourire à l'intention de la secrétaire et ressortit dans la cour toujours aussi déserte.

Il écarta la barrière métallique et poussa la lourde porte donnant accès à l'escalier desservant les salles de classe.

Malgré le peu de jour ambiant, l'inspecteur discerna immédiatement la silhouette dessinée à la craie sur le sol. Il restait encore quelques traces de la sciure de bois ayant servi à éponger le sang à l'endroit de la tête.

Pricaz appuya sur la minuterie et monta lentement l'escalier de pierre, examinant attentivement chaque marche, s'attardant sur les barreaux de la rampe.

Arrivé en haut de l'escalier, il passa à plusieurs reprises sa main sur le sol recouvert de larges carreaux de dallage synthétique, comme s'il eut voulu essuyer une tache. A droite comme à gauche, un couloir permettait l'accès aux classes. L'inspecteur prit d'abord à droite.

C'est avec un peu de nostalgie qu'il reconnut les divers enseignements en passant derrière chaque porte.

"... ¿ de que color son las aguas del Júcar ?..."

"... angles opposés par le sommet sont égaux donc..."

Pricaz se sentit reporté vingt cinq ans en arrière. Les mathématiques avaient été parmi ses points forts: on ne devient pas policier sans un minimum de logique.

Le couloir faisait un coude, deux nouvelles portes se présentaient sur la gauche. Derrière la seconde, des bruits, des rires, des interpellations que surmontaient à peine les "silence !" du professeur.

" Fichu métier! " pensa l'inspecteur Pricaz.

Il revint sur ses pas, marchant les yeux au sol. Une petite tache d'un rouge très foncé retint son attention. Il passa son index dessus. La couleur ravivée se fixa sur son doigt. L'inspecteur le renifla puis l'appuya plusieurs fois contre le pouce: c'était collant !

De l'autre côté de l'escalier, les bruits différaient :

"... Nathalie, récitez moi..."

" Tiens, c'est joli comme prénom Nathalie" se dit-il.

Un air de flûte s'échappait de la pièce suivante. Pricaz reconnut l'hymne à la joie de Beethoven. Lui aussi avait joué cet air là dans le temps. "

Voilà un monde où pas grand chose n'a changé " pensa-t-il.

Au bout du couloir, un second escalier conduisait à la cour. Pricaz descendait lentement les marches quand une sonnerie retentit. Une meute d'élèves braillards jaillit instantanément dans le couloir et se précipita dans l'escalier, le bousculant au passage. Il se serra contre le mur en se retenant à la rampe.

" De véritables fauves ! " se dit-il.

5. Pricaz et Guste.

Assis derrière son bureau parfaitement en ordre : dossiers en instance rangés dans des corbeilles superposées, crayons et stylos soigneusement alignés à portée de la main, l'inspecteur principal Pricaz relut le rapport du médecin qui avait examiné le jeune Vincent Lebrun la veille au soir.

...le décès semble dû à une fracture de l'occipital ou des vertèbres cervicales... et plus loin ...la face interne de l'avant-bras présente une trace de piqûre légèrement tuméfiée...

Il fallait attendre les résultats de l'examen médical complet pour avoir des certitudes. Une chute dans un escalier, certes plutôt raide, était-elle plausible ?

Pricaz avait épluché le dossier scolaire de Vincent : élève moyen, pas très travailleur. C'est en éducation physique qu'il obtenait ses meilleurs résultats. Un garçon de quinze ans, sportif et en bonne santé pouvait-il se tuer en tombant tout seul dans un escalier ? La logique lui disait que non ; mais il y avait également cette trace de piqûre !

Pourquoi un jeune adolescent sportif se serait-il adonné aux drogues dures ? L'inspecteur résolut de retourner au collège.

Après avoir déclenché la serrure, Guste sortit de la loge en s'essuyant la bouche d'un revers de manche.

- Je vous dérange en plein repas, j'ai l'impression, s'excusa l'inspecteur.

- J'ai l'habitude vous savez.

- Vous mangez bien tôt, il est tout juste onze heures !

- C'est à cause du service. Il faut absolument que je sois disponible de midi moins le quart à deux heures un quart, à cause de la porte vous comprenez. Il faut que je sois là pour les entrées et sorties des enfants.

- C'est vous qui contrôlez les entrées et sorties des élèves ?

- Ah non ! Ça c'est le travail du surveillant. Moi, je m'occupe de la porte et c'est déjà beaucoup.

- Mais vous voyez tout depuis votre logement ?

- Oui, quand je suis dans la pièce d'entrée mais je n'y suis pas toujours.

- Avez vous parfois remarqué des gens bizarres ou des allées et venues inhabituelles ?

- Mais... Pourquoi vous posez toutes ces questions ? Ah...vous n'êtes pas parent d'élève...

- Je suis l'inspecteur principal Pricaz. Pouvons nous entrer chez vous quelques minutes ?

- Entrez monsieur l'inspecteur. C'est à cause de l'accident d'hier, oui ?

Sur la table de la petite cuisine-séjour contiguë à l'entrée de la loge refroidissait le bœuf en daube purée du déjeuner de Guste.

- Oui, c'est ça. Mais je vous en prie, finissez votre repas, nous pouvons parler pendant que vous mangez.

- Pas de refus. C'est déjà pas très chaud quand ça arrive de la cantine... Un verre ?

Bien que le tire-bouchon fût encore sur la table, la bouteille de gamay de

Savoie était déjà à moitié vide.

- Merci, non. Mais servez vous !

Guste remplit son verre ballon et le leva en direction du policier :

- Santé ! Qu'est-ce que vous m'avez demandé déjà ?

- Je vous demandais si vous aviez remarqué des choses inhabituelles autour du collège ces jours-ci.

- Quoi comme choses ?

- Par exemple des personnes qui abordent les grands à la sortie.

N... non, heu oui, il y a bien cette bande de blousons noirs, des punks comme on dit maintenant. Il y a dedans un ancien de l'an dernier heu... Santo, Miguel Santo je crois.

- Et que font-ils à la sortie ?

- Pas seulement à la sortie ! Ils sont toujours là sur le trottoir à fumer et à rigoler. A midi, à quatre heures, ils interpellent les élèves qui sortent, les grands de troisième surtout.

- Et Vincent Lebrun discutait quelquefois avec eux ?

- C'est possible, mais je n'en suis pas sûr.

- Le principal sait-il que cette bande rôde autour du collège ?

- Je suis allé me plaindre une fois, au sujet des voyous qui s'amuse à sonner sans arrêt à la grille, mais ça n'a servi à rien, alors maintenant... - Donc, une bande de punks, combien sont-ils ?

- Cinq ou six.

- Tous des garçons ?

- Non, il y a je crois deux filles avec eux.

- Je remarque que vous avez l'oeil, monsieur heu...

- Auguste Lemercier.

- Monsieur Lemercier, qui est chargé de faire le nettoyage ?

- Il y a une femme de peine et moi. Moi je fais la cour et les toilettes en plus du bâtiment administratif.

- Vous le commencez à quelle heure ce nettoyage ?

- A cinq heures, quand les élèves sont partis.

- Donc c'est la femme de peine qui s'occupe de l'autre bâtiment et c'est elle qui a trouvé...

- Non, non. La femme de service est en congé de maladie en ce moment et je dois tout faire moi-même.

- Alors c'est vous qui avez trouvé le corps ?

- Oui, j'ai aussitôt prévenu monsieur le principal. Il était en plein conseil de classe, même que d'habitude il ne veut pas qu'on le dérange, mais là...

- Je vous remercie monsieur Lemercier. Continuez à bien observer ce qui se passe dehors et prévenez moi si vous voyez cette bande. Voici le numéro de téléphone du commissariat, demandez-moi.

L'inspecteur sortit et se dirigea vers le bâtiment administratif en se frottant la nuque d'un geste machinal. Guste referma la porte et s'épongea le front d'un revers de manche. Revenu dans sa cuisine, il se servit un grand ballon de gamay qu'il vida sans respirer.

Arrivé devant la porte du secrétariat, Pricaz frappa du doigt sur une vitre de la cloison contigüe et entra sans attendre l'invitation.

- Bonjour madame Golliet...

- Vous me connaissez ? Le visage de la secrétaire exprimait un étonnement interrogatif. Ah oui, hier, monsieur le principal a prononcé mon...

- Justement, je désire le voir à nouveau.

- Je vais demander.

Madame Golliet disparu derrière la porte de communication, un dossier prétexte à la main.

- Monsieur le principal, c'est le monsieur d'hier matin, Pricaz je crois, il veut vous...

- C'est un inspecteur madame Golliet, faites entrer !

- D'habitude, ils téléphonent avant de venir inspecter les professeurs...

- Un inspecteur de police, madame Golliet ! Faites entrer je vous prie.

Madame Golliet, rose de confusion, revint dans son secrétariat. L'inspecteur se frottait doucement l'arrière du crâne en regardant le tableau métallique sur lequel se trouvaient rassemblés les emplois du temps des classes.

- Monsieur le principal va vous recevoir.

- Dites moi, le jeune Lebrun était dans quelle classe déjà ?

- Heu... attendez. La secrétaire se dirigea vers un autre tableau mural couvert de fiches roses et vertes. Troisième D monsieur.

6. Les professeurs.

Un coup bref frappé à la porte du bureau fit lever la tête de l'inspecteur principal.

- Ouhiii... fit-il d'une voix qu'il n'avait pas pris le temps d'éclaircir, entrez !
- L'inspecteur stagiaire Dussolliet entra, une enveloppe de papier kraft à la main.
- C'est le rapport de l'hôpital au sujet de l'accident du collègue.
- Bon, pose le là. Tu l'as lu ?
- Pas encore, il arrive à l'instant.

Pricaz rangea le dossier qu'il était en train de lire et tira deux feuillets de l'enveloppe.

... le crâne de cet adolescent d'une quinzaine d'années présente une plaie ouverte de trois centimètres au niveau de l'occipital. Le sujet étant supposé debout, cette plaie peut être décrite comme une coupure dans le sens vertical. En outre, toujours au niveau de l'occipital, j'ai constaté, deux centimètres sous la première et perpendiculaire à celle-ci, une seconde plaie aux contours moins nets mais tout aussi importante.

La radiographie de la colonne cervicale a mis en évidence une fracture de la cinquième vertèbre avec rupture de la moelle épinière ayant entraîné la mort. Le corps présente en outre une luxation acromio-claviculaire et une double fracture tibia-péroné de la jambe droite au niveau du tiers inférieur...

- Quel charabia, bougonna l'inspecteur, peuvent pas parler comme tout le monde ceux-là !
- Il tendit le premier feuillet à l'inspecteur Dussolliet.

... l'examen de l'avant-bras gauche du sujet montre une trace de piqûre avec rougeur et léger hématome, lequel est antérieur au décès ...

- Voilà qui ne va pas simplifier les choses, murmura-t-il en passant machinalement sa main droite derrière la nuque, Dussolliet, tu es sur une affaire en ce moment ?
- Ça peut attendre.
- Bon, viens avec moi au collègue, ça te rappellera des souvenirs.

Les professeurs de la classe de troisième D avaient remis anoraks ou manteaux; la salle des professeurs, exposée au nord, était glaciale. D'autant plus glaciale que le ciel venait de se mettre à la pluie et que le chauffage était coupé dans tout le collège dès la fin des cours. Rigueur oblige ! Monsieur Blanc ouvrit la porte et, d'un geste du bras, invita les deux policiers à pénétrer dans la pièce.

- Madame messieurs, je vous présente l'inspecteur principal Pricaz et son adjoint. L'inspecteur a souhaité vous rencontrer.
- Merci monsieur heu... le principal. Tout d'abord bonsoir. Veuillez accepter mes excuses pour vous faire attendre après la fin de vos cours. Je n'ignore pas que vous avez encore des corrections qui vous attendent. Je serai donc aussi bref

que possible. Est-ce que tous les professeurs de la classe du jeune Lebrun sont là ? demanda-t-il en se tournant vers le principal.

- Seulement ceux qui avaient cours hier avec la troisième D, précisa monsieur Blanc.

- Parfait. Mais est-ce que d'autres personnes ont eu à le côtoyer le jour du drame ?

- Bien évidemment. Le surveillant, la femme de service à la cantine, sans compter les élèves de l'établissement.

- Pourquoi ne sont-ils pas là ? Je ne parle pas des élèves bien entendu.

- Mademoiselle Dunand, la surveillante est à Grenoble pour ses cours ; quant à la femme de service, je n'ai pas jugé utile de lui demander de rester, précisa le principal.

Pricaz se tourna à nouveau vers les professeurs :

- Voilà, je voudrais que chacun d'entre vous essaie de se remémorer son cours d'hier et me décrive l'ambiance de la classe. Y a-t-il eu des incidents ? Le jeune Lebrun était-il comme d'habitude, semblait-il dans son état normal, était-il abattu ou au contraire surexcité ? Voyons, à huit heures d'abord.

- Il était avec moi ! Vanderaert, mathématiques. La classe était plutôt endormie, et Vincent autant que les autres. Pas la peine de consulter le programme pour savoir qu'il y avait un film à la télévision la veille au soir ! Alors, vous comprenez, à côté de ça, Thalès ne fait pas le poids avec son théorème.

- J'ai pris le relais à neuf heures. Je m'appelle Combat et j'enseigne l'anglais, enfin j'essaie, car avec cette classe c'est une lutte de tous les instants. Une seconde d'inattention et c'est la foire ! Ils cherchent tous les prétextes pour ne rien faire et rigoler.

- Et Vincent Lebrun ?

- Comme les autres ! Jamais le dernier quand il s'agit de faire une connerie ! Passez moi le mot, mais je n'en vois pas d'autre. Un peu mois brillant pour réciter, et pourtant, pas sot du tout. S'il voulait s'en donner la peine, il...

- Oui, bien sûr, le cancre intelligent. Hier donc, rien d'anormal ?

- Non, rien que de très habituel.

- Et ensuite, à dix heures, qu'a-t-il fait ?

- Ensuite les enfants ont droit à un quart d'heure de récréation. Ils descendent dans la cour et chaque professeur veille à ce qu'aucun élève ne reste dans la classe, fit monsieur Blanc. J'insiste beaucoup là-dessus.

- Bon, et après la récréation, qu'ont-ils fait ?

Monsieur Lathuille prit la parole :

- Ils sont venus en EPS...

- En EPS ? C'est quoi ?

- En gymnastique si vous préférez ! On a pris le car comme d'habitude pour aller au gymnase de la maison des jeunes et on a fait... attendez... oui, on a fait agrès puis volley-ball.

- Vincent était-il en forme ? A-t-il participé normalement ?

- Mieux que ça ! C'est un des seuls à avoir réussi renversement-tour d'appui arrière à la barre fixe ! Et au volley, c'est un meneur d'équipe, comme au handball d'ailleurs. Sauf peut-être ces temps derniers...

- Ah oui ? Que se passait-il ces temps derniers ?

- Eh bien il a manqué l'entraînement du mercredi à deux reprises récemment.

- Qu'a-t-il donné comme motif ?

- D'abord une douleur au coude puis une crise de foie, mais si je veux bien accepter comme excuse une douleur au bras, je suis beaucoup plus sceptique pour le reste car Vincent était amoureux !

- Tiens tiens ! C'est intéressant. Nous en reparlerons si vous le voulez bien. Ensuite, vous êtes rentrés au collège . A quelle heure ?

- Le car nous a déposés à midi au coin de la rue.

- Vincent est rentré chez lui aussitôt ?

- Non, Vincent est... était demi-pensionnaire.

L'inspecteur se tourna à nouveau vers monsieur Blanc :

- Pas d'incident à signaler pendant la demi-pension ?

- Non, pas que je sache.

- Ensuite ?

- Ensuite, ils sont venus en français. Monsieur Mermillod venait de prendre la parole. La classe, pour une fois, était plutôt apathique. Il est vrai que la grammaire consommée aussitôt après le repas est plutôt indigeste !

- Après le cours de français, la troisième D a un trou, reprit le principal. C'est à dire que les élèves doivent aller dans la salle de permanence où ils peuvent faire leur devoirs.

- Ils étaient seuls ?

- Non, bien sûr ! C'est là l'essentiel du travail des surveillants. Hier, c'était au tour de mademoiselle Dunand d'assurer l'étude.

- Je vois. Et heu... à quatre heures, si j'ai bien suivi ?

- C'est moi qui avait la classe ! Epouvantable ! Des fauves déchaînés ! J'ai dû leur coller une interrogation écrite - sur l'énergie cinétique - pour les calmer, fit madame Duparc.

- Et Vincent ?

- Maintenant que j'y réfléchis, je crois que Vincent n'était pas comme d'habitude. Il était calme, enfin non, pas calme, ce n'est pas le mot exact, rêveur plutôt ! Dans l'énorme excitation générale, il avait les yeux dans le vague, il se soutenait le menton des deux mains et ne faisait rien. Je crois même qu'il n'entendait rien car j'ai dû l'interpeller à plusieurs reprises pour qu'il se décide à écrire.

- Très intéressant ! Vous l'avez là cette interrogation ?

- Non, les copies sont chez moi, je comptais les corriger au week-end.

L'inspecteur se retourna vers monsieur Blanc qui était resté debout près de la porte de la salle des professeurs.

- Monsieur le principal, je désire que vous réunissiez tous les élèves de la classe dès que possible. Je souhaite aussi parler à votre surveillante, celle qui a assuré l'étude de trois à quatre heures. Ah, au fait, il y a une récréation l'après-midi ?

- Oui, bien entendu, de quatre heures moins dix à quatre heures cinq.

- Donc juste après l'étude et avant le cours de physique ?

- C'est exactement cela. Je pense qu'il sera possible de vous rassembler la troisième D jeudi à huit heures. Ils sont en principe en français, mais je pense que monsieur Mermillod pourra...

- C'est sans problème, monsieur le principal.

L'inspecteur se tourna vers son adjoint qui était resté effacé, adossé au radiateur déjà froid, et l'interrogea du regard. Ce dernier fit un léger signe de

tête négatif.

- Une dernière chose, votre surveillante sera là heu... jeudi ?

- Oui, vous pourrez la voir dès huit heures si vous le souhaitez. Vous comprenez, nos surveillants sont des étudiants, peu fortunés en général, qui n'ont guère que ce moyen de pouvoir gagner un peu d'argent en poursuivant leurs études. Nous aménageons leur service de façon à ce qu'ils puissent aller à la faculté à Grenoble. C'est pour cela qu'elle n'est pas là en ce moment.

- Madame, messieurs je vous remercie. Excusez moi encore de vous avoir retardés.

7. Monsieur Lathuille.

Pricaz et Dussolliet sortirent en même temps que monsieur Lathuille. La cour du collège, luisante de pluie, à peine éclairée par la lumière sortie de la fenêtre du bureau du principal était sinistre. L'eau, piégée par une pente mal calculée s'accumulait en flaques reflétant parcimonieusement la lueur tombée du premier étage.

- Allons prendre un demi de bière dans la rue Sainte Claire. On y sera mieux pour discuter, si vous avez quelques minutes, proposa Pricaz en remontant la fermeture à glissière de son anorak.

- Si vous voulez.

Lathuille appuya sur le bouton du portail du collège. La tête de Guste apparut au fenestron de sa porte de loge.

- Bonsoir monsieur Lemercier, fit le prof de gym en levant une main.

Le grognement de Guste se confondit avec la vibration de la serrure électrique.

- Drôle de personnage, vous ne trouvez pas ?

- Vous savez, il a un métier impossible ! Toujours là, toujours dérangé. Les gamins se moquent de lui, la direction le méprise, et tout ça pour un salaire d'agent de l'éducation nationale ! Vous imaginez...

- Il n'a pas tendance à " biberonner " ?

- C'est ce qui se dit, mais je le comprends un peu, c'est une évasion pour lui.

- Les élèves se rendent compte qu'il boit ?

- Dans ces cas là, les élèves sont toujours les premiers à le remarquer. Ça les fait bien rigoler quand " le Guste a mis ses semelles à bascule " comme ils disent.

Les trois hommes s'assirent autour d'une table en formica au fond de la salle du bar " le Sainte Claire ".

- Trois demis !

- Panaché pour moi, intervint le prof de gym.

Monsieur Lathuille n'appréciait pas l'ambiance enfumée des cafés. Il n'y mettait jamais les pieds sauf à la belle saison où il aimait s'asseoir à une terrasse dans la zone piétonne.

L'inspecteur stagiaire Dussolliet lança la conversation :

- J'ai l'impression que vous connaissez mieux les élèves que vos collègues !

- Non, certainement pas ! Pas mieux. Mais c'est sûr que je les connais d'une manière différente ; avec moi, ils sont plus libres. Je veux dire qu'ils bougent plus, ils peuvent parler, s'exprimer. Un jeune dans une équipe de sport collectif a des rapports directs avec ses partenaires, ses adversaires et même avec l'arbitre, donc moi. En plus vous avez vu qu'il n'y a aucune installation sportive sur place, alors on se déplace en car, et dans le car, on discute souvent avec les élèves.

- Vous parliez quelquefois avec Vincent Lebrun ? demanda Pricaz.

- Oui, mais vous savez, il n'allait pas jusqu'à me confier ses petits secrets !

- Pourtant, tout à l'heure, vous avez dit qu'il était amoureux.

- Amoureux, amoureux... Disons que je l'ai surpris avec une jeune de sa classe, dans un passage, rue Filaterie. Ils s'embrassaient et se serraient d'un

peu près, c'est tout.

- Vous avez le nom de cette jeune fille ?

- Oui, mais allez-y doucement pour l'interroger. C'est psychologiquement fragile à cet âge. Il s'agit de Géraldine Gattaz, une jolie fille aux cheveux blonds, couleur " tilleul ", une fille pleine de santé et de bonne humeur.

- Vous semblez bien l'aimer.

- Certainement ! J'aime les gens sains et francs.

- Vous la connaissez bien semble-t-il, c'est une de vos élèves ?

- Non, pas directement, mais elle vient à l'association sportive du mercredi. J'anime la section volley-ball et elle fait partie de l'équipe des cadettes. Pas mauvaise d'ailleurs.

- C'était donc la petite amie du jeune Vincent ?

- Vous savez, à cet âge, les garçons essaient leurs armes et les filles leur pouvoir ; les garçons papillonnent et les filles sont un peu allumeuses. Cela donne des amourettes qui finissent souvent par des pleurs, rarement par un drame.

- Est-ce que Vincent avait de bons copains ?

- Il était très copain avec ceux de son équipe.

- Ces derniers temps son comportement avait changé avez vous dit...

- Il a manqué l'entraînement à deux reprises.

- Et vous n'avez pas cru les excuses qu'il vous a données ?

- Non, pas vraiment. Avant, il serait venu, même avec une blessure, rien que pour voir les copains disputer le match d'entraînement.

- Donc, pour vous, il s'est passé quelque chose qui a modifié le comportement de Vincent.

- Je le pense, oui. Mais je n'affirme pas que c'est Géraldine. Je l'ai vue avec lui mais c'est tout. Dites, c'est bien utile tout cela pour un malheureux accident ?

- Lemercier, le concierge, m'a parlé d'une bande de loubards qui traînent souvent près du collège. Vous êtes au courant ?

- Des punks plutôt que des loubards. Ils cherchent plus à choquer le bourgeois qu'à le voler. Bon, ils stationnent devant le collège, ils interpellent les filles, ils fument, ils font du cirque avec leurs engins, mais ça ne va pas chercher plus loin. Je veux dire qu'ils ne cherchent pas à faire le mal. D'ailleurs quelques uns de mes élèves discutent avec eux parfois et ils m'ont dit qu'ils sont sympas. Mon avis, c'est que ces gosses, rejetés par l'école pour absence de résultats, cherchent une autre façon de se faire remarquer. La plupart sont des enfants d'immigrés, ce qui explique leurs difficultés scolaires, ils ne dominent pas assez la langue française. Alors, dès l'âge de seize ans, ils quittent le collège et se retrouvent... au chômage.

- Y a-t-il déjà eu des histoires de drogue parmi vos élèves ?

- Jamais ! Enfin, pas à ma connaissance. Mais, vous savez, je ne recueille pas toutes les confidences du collège.

- A votre avis, il s'agit d'un accident ?

- C'est sûr ! Pourquoi ? Vous supposez autre chose ? Pourquoi parlez vous de drogue ?

- Nous enquêtons sur une mort violente, accidentelle probablement, mais il faut tout envisager dans ce cas. Merci monsieur... Monsieur ?

- Lathuille.

- A la bonne vôtre, monsieur Lathuille, et merci de votre collaboration.

Les deux inspecteurs remontèrent ensemble la rue Jean-Jacques Rousseau en direction du commissariat.

- Tu vois, Dussoliet, dans cette histoire, il y a des choses pas claires. Ce garçon change de comportement, laisse tomber le sport qu'il adore, rêve au beau milieu du chahut en physique alors que d'habitude il en est plutôt l'instigateur, présente au bras une trace de piqûre alors qu'apparemment il ne se drogue pas.

Ensuite, on le retrouve mort au pied d'un escalier dans un lieu où il n'aurait pas dû se trouver. Enfin, il présente à la nuque deux plaies différentes, une verticale et une autre horizontale. Je vois mal une chute, même brutale, provoquer deux plaies aussi dissemblables. Une chute peut provoquer une blessure ou un éclatement du cuir chevelu au moment du choc de la tête sur une marche, mais deux plaies et perpendiculaires en plus, je ne comprends pas bien.

- La tête a pu porter deux fois sur les marches.

- Non, pour qu'il y ait plaie, il faut un choc violent. Au moment où la tête porte pour la première fois, d'accord mais ensuite non, l'angle des marches n'est pas assez vif. N'oublie pas le rapport médical : deux plaies perpendiculaires !

8. La troisième D.

Monsieur Mermillod étendit la main pour demander le silence qui se fit presque aussitôt.

Adossé au bureau, le professeur de français commença :

- Vous n'êtes pas sans savoir que votre camarade Lebrun a été victime d'un accident lundi dernier, un accident dramatique qui s'est passé dans l'escalier de ce bâtiment. Vincent est tombé et sa tête a dû porter violemment sur une marche. Il n'a hélas pas pu être ranimé.

Quelques sanglots étouffés ponctuèrent le silence de plomb faisant suite à ces paroles. Les regards se tournèrent vers le pupitre du fond où, tête baissée, cheveux masquant le visage comme un rideau de pudeur, mains croisées sur le haut de la poitrine, Géraldine Gattaz ne pouvait plus contenir sa douleur.

D'autres reniflements firent écho et, même chez les garçons, les lèvres serrées tremblaient.

Le professeur se tourna un instant vers le tableau pour masquer l'émotion qui lui aussi le gagnait. La voix enrouée, il reprit cependant :

- Une enquête a lieu et, dans quelques minutes, un inspecteur va venir. Je vous engage vivement à lui communiquer tous les renseignements dont il aura besoin.

Tous sursautèrent quand deux coups brefs frappés à la porte de la classe, annoncèrent l'arrivée, pourtant annoncée, de l'inspecteur principal Pricaz. Monsieur Blanc l'accompagnait.

- Monsieur l'inspecteur a besoin de renseignements sur votre camarade Lebrun ; je compte sur vous pour l'aider dans sa tâche. Il se tourna vers l'inspecteur : désirez vous que nous restions ?

- C'est inutile, merci, laissez moi seul avec ces jeunes gens.

- Bon, quand vous en aurez fini, laissez les sortir dans la cour, je vous prie. Et, se tournant vers la classe, il ajouta, l'air sévère : en silence et sans bousculade dans l'escalier !

Monsieur Mermillod s'effaça pour laisser le passage au principal qui sortit le premier. Quand la porte fut refermée, Pricaz ouvrit son anorak et alla s'asseoir vers le fond de la salle sur un pupitre libre. Tous pivotèrent sur leurs chaises pour lui faire face. Les visages étaient tirés, allongés et les yeux marqués par le drame.

Pricaz commença.

- Bon, d'abord il ne s'agit pas d'un interrogatoire ; je désire simplement me faire une opinion sur votre ami et aussi avoir plus de détails sur ce qui s'est passé ce jour là. Qui veut prendre la parole ?

Un silence embarrassé suivit. Pricaz essayait de capter l'un après l'autre des regards qui se dérobaient à mesure.

- Ecoutez, votre ami a eu un accident et j'essaie simplement d'en établir les circonstances exactes...

Le silence continua, un peu teinté de défi. " Pas faciles à prendre " se dit l'inspecteur qui enchaîna :

- Voyons, c'était qui son meilleur ami ?

- On était tous ses amis, fit une voix trop forcée pour être objective.
 - Certes, vous étiez tous copains, mais il y en a avec qui il sortait peut-être plus qu'avec d'autres, non ?
 - Pourquoi vous voulez savoir ça ? Vincent est tombé dans l'escalier, c'est tout. Il n'y a pas à chercher plus loin !
 - Ecoutez, je suis officier de police et je peux vous convoquer tous au commissariat. Je ne veux pas le faire car je pense que c'est mieux de discuter comme ça, tous ensemble. Je m'appelle Pricaz, et toi c'est comment ? demanda-t-il au jeune qui venait d'intervenir.
 - Yannick Chapelle.
 - Yannick, qu'est-ce qui s'est passé lundi dernier ? A deux heures la classe était calme et même endormie d'après ce que je sais et à quatre heures c'était l'excitation générale. Peux-tu m'expliquer cela ?
 - Ben c'est simple : à deux heures on avait grammaire et à quatre on avait physique !
 - Et c'est une explication ?
- Une petite brunette aux yeux bleus malicieux précisa :
- Il veut dire que d'abord on a eu Mermillod et à quatre heures la Duparc !
 - Si j'ai bien compris, habituellement en français vous dormez et en sciences vous chahutez, c'est ça ? Comment t'appelles-tu ?
 - Carole. Oui, c'est à peu près ça.
 - Essayez de lire " Thérèse Desqueyroux " et vous verrez si vous résistez longtemps au sommeil ! Surtout avec Mermillod ! Et en plus, il voulait qu'on fasse du théâtre. Il nous avait même donné rendez-vous à cinq heures ! lança une voix gouailleuse. Pricaz se tourna vers l'intervenant.
 - Je ne dis pas, mais en physique, pourquoi du chahut ?
 - C'est pas intéressant ! Et puis la Duparc, elle crie, elle menace tout le temps, ça ne nous plaît pas.
 - Je vois. Quelqu'un peut me parler de l'heure d'étude que vous avez avant la physique ?
 - Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste ? demanda la voix grave d'un adolescent.
 - S'est-il passé quelque chose d'anormal au cours de cette heure là ?
 - C'était la foire comme d'habitude !
 - Et le surveillant laisse faire ?
 - Oh, la pionne, Véronique, elle dit rien. Elle est à peine plus vieille que nous et elle sait ce que c'est !
 - Le principal ne vient jamais ?
 - L'étude a lieu dans le préfabriqué. Pour venir, il doit traverser la cour et on le voit de loin, alors on fait semblant de travailler. Mais ça reste entre nous, hein !
 - Promis. Et Vincent, il était comment à ce moment là ?
 - Vincent, il était à côté de Ghislaine, il faut lui demander.
 - Qui est Ghislaine.
 - C'est moi, Ghislaine Favre, fit une petite voix flûtée appartenant à une jeune fille propre, cheveux carotte et taches de son sur le nez.
 - Peux-tu me décrire l'attitude de Vincent pendant l'heure d'étude ?
 - Pas tellement vu qu'il n'y est pas resté longtemps.
 - Comment cela ?
 - Il est resté pendant dix minutes puis il est sorti.

- Il a demandé l'autorisation à la surveillante ?

Une voix de garçon s'éleva, péremptoire :

- Pas besoin d'autorisation pour sortir de l'étude. Quand on a envie de pisser, on y va et c'est marre !

- Et il n'est pas revenu avant quatre heures ? insista l'inspecteur en se tournant à nouveau vers Ghislaine.

- Non.

- Il n'est pas revenu chercher ses affaires ?

- Non, je lui ai sorti son sac, répondit Ghislaine en rougissant.

- Ça lui est déjà arrivé de sortir pendant trois quarts d'heure ?

- Deux ou trois fois.

- Est-ce que vous savez ce qu'il faisait pendant ces absences répétées ?

- ...

- J'insiste, c'est très grave, vous devez me répondre. Le décès de Vincent n'est peut-être pas accidentel ! Si vous savez quelque chose, il faut parler !

Au fond de la classe, Géraldine éclata en sanglots saccadés, incoercibles, désespérés. Pricaz alla vers elle et posa une main sur l'épaule de la jeune fille.

- Tu l'aimais bien ton ami Vincent, hein ?

Loin de la calmer, cette marque de compassion relança les pleurs de Géraldine. Dans la classe, l'émotion gagnant, d'autres reniflements s'élevèrent. Le garçon qui avait interrompu Ghislaine reprit la parole.

- Ecoutez, on sait rien de plus, ça sert à rien de nous cuisiner. On peut pas inventer pour vous faire plaisir quand même !

- Comment t'appelles-tu ?

- Santo.

- Ton prénom seulement, c'est juste pour te répondre.

- Felipe.

- Ecoute Felipe, je ne suis pas votre ennemi ! Je cherche la vérité dans l'intérêt de tout le monde, et tous les détails concernant Vincent peuvent être utiles, même si vous pensez que ça n'a pas de rapport avec sa mort. Alors si quelqu'un sait pourquoi votre copain est sorti pendant l'étude, il doit le dire. Comme à regret, Felipe lâcha :

- Je crois qu'il allait rejoindre un copain.

- Vous pouvez me donner son nom ?

- ...

- Où allait-il ?

- Monsieur l'inspecteur, on ne sait rien de plus, fit Yannick Chapelle, le premier intervenant.

- Bon, c'est tout pour le moment, mais j'aurai sûrement encore besoin de vous parler. Si un souvenir vous revient, vous pouvez toujours me contacter. Demandez l'inspecteur principal Pricaz. Vous pouvez descendre.

Resté seul après le départ des élèves, l'inspecteur Pricaz se frotta la nuque du geste machinal qui, chez lui, accompagnait toute réflexion.

Voyons, se dit-il, Vincent est un garçon de presque seize ans, sportif, amoureux... non, peut-être pas amoureux, mais qui a une petite amie, très jolie d'ailleurs. Il disparaît de l'étude pendant trois quarts d'heure soi-disant pour rejoindre un copain et revient ensuite très abattu. Deux heures après il est retrouvé mort en bas d'un escalier avec des blessures qui ne sont pas

toutes explicables par une simple chute. Il faut que je trouve qui est ce copain...

Mais tout d'abord, il faut que je questionne cette surveillante.

9. La pionne.

Véronique Dunand ne faisait certes pas ses vingt ans.

Un mètre soixante cinq, cheveux châtain clair, des yeux bleus agrandis par la pâleur du teint, elle avait le corps souple et délié d'une gymnaste, une poitrine pleine et vivante, des jambes fermes et galbées.

Son visage était empreint d'un air de grande gentillesse, ce qui lui nuisait beaucoup quand il lui était nécessaire de montrer de la sévérité.

Les élèves, qu'elle devait surveiller trois jours par semaine, l'aimaient bien et, évidemment, faisaient tout pour rendre sa tâche impossible par un chahut de tous les instants.

Véronique préparait sa licence de lettres tout en assurant un service de surveillante d'externat. Il n'est pas toujours facile de suivre des études quand on est issu de famille modeste et le pionnicat était pour elle le moyen de préparer ses examens tout en libérant sa famille des contraintes financières que suppose l'entretien d'un étudiant.

L'inspecteur principal Pricaz traversa la cour en direction des bâtiments préfabriqués où se tenait la salle de permanence.

L'édifice semblait bien misérable avec sa peinture grise écaillée et ses rideaux au jaune fané par le soleil. L'inspecteur entra dans le couloir séparant l'étude d'une autre salle de classe.

Plusieurs générations de collégiens avaient mis le même acharnement à maltraiter la porte d'accès à l'étude. Graffitis et phrases vengeresses voisinaient avec des initiales sculptées au canif ou au cutter dans le contreplaqué du couloir. Le sol en plancher de chêne, noir d'usure et de poussière incrustée, grinça sous les pas de l'inspecteur, troublant un inhabituel silence. Il frappa deux coups discrets à la porte de droite.

- Oui, entrez, répondit une voix féminine, haut placée dans les aigus.

L'intérieur de la salle d'étude, aussi triste et gris que le dehors, présentait trois lignes de pupitres jumeaux et pouvait accueillir une trentaine d'élèves. Seules trois places étaient occupées par des enfants de sixième que l'horaire de leur car de ramassage obligeait à venir plus tôt que le reste de leur classe.

Véronique Dunand était installée derrière le bureau, un énorme bouquin ouvert devant elle. Elle leva vers l'arrivant des yeux où perçait une interrogation un peu inquiète.

- Bonjour mademoiselle, je souhaite m'entretenir quelques minutes avec vous.

- Oui, c'est pourquoi ? Ah oui, je comprends ! Allons dans le couloir, dit-elle en désignant les élèves du menton.

- C'est vous la surveillante qui était de service lundi dernier ?

- Je suis mademoiselle Dunand, oui.

- Mademoiselle, vous êtes bien entendu au courant de l'accident qui a eu lieu dans ce collège. Vous avez eu à surveiller les élèves de troisième D à l'étude de trois à quatre heures. Parlez moi du comportement de cette classe.

- C'est pour moi le plus mauvais moment de la semaine. Les élèves de troisième sont difficiles à tenir et les menaces que je peux proférer à leur endroit restent à peu près inopérantes. Lundi dernier, la classe était comme d'habitude, énervée, turbulente, chahuteuse. Ils savent que je punis peu et ils

en profitent.

- Ce ne doit pas être facile en effet, fit l'inspecteur en considérant la silhouette juvénile de la surveillante. Dites moi, s'est-il passé un incident particulier pendant cette heure-là ?

- N...non, je ne crois pas. De quel type d'incident voulez vous parler ?

- Une attitude inhabituelle, des conciliabules, un élève qui s'absente un peu trop longtemps...

Le visage de la surveillante s'empourpra.

- Plusieurs sont sortis en effet pour se rendre aux toilettes.

- Ensemble ou séparément ?

- Les deux.

- C'est l'usage de laisser les élèves sortir à leur guise pendant l'étude ?

La jeune fille rougit un peu plus encore, gênée, fébrile.

- Rassurez vous, je ne divulguerai rien à votre principal, ajouta l'inspecteur, vous pouvez me parler en toute franchise.

- Les petits demandent à sortir mais les grands ne veulent pas s'abaisser à demander une permission qui est normale pour eux ; seulement...

- Seulement, certaines absences durent plus longtemps qu'il est nécessaire, c'est bien ça ?

- Oui, c'est ça.

- Est-ce que ce sont toujours les mêmes qui s'absentent... trop longtemps ?

- Toujours, non, mais souvent !

- Vincent Lebrun était de ceux-là ?

- Oui.

- Il sortait seul ou en même temps qu'un copain ?

- Il sortait seul, mais ça ne veut rien dire. Il pouvait très bien retrouver quelqu'un aux toilettes.

- Vous êtes sûre qu'il se rendait aux toilettes ?

- A priori oui, d'ailleurs certains sentaient la fumée en revenant !

- Est-ce que des filles aussi...

- Oui, quelques-unes.

- Mademoiselle Dunand, je vais faire appel à votre mémoire. Pouvez vous m'établir la liste, confidentielle bien entendu, des élèves qui sont sortis pendant l'heure d'étude ce jour là.

- Vous pensez que c'est nécessaire ? On m'a dit que c'est un accident et je ne vois pas...

- On vous a dit... Vous finissez votre service à cinq heures le lundi ?

- A cinq heures et demie. Je dois passer dans les étages pour vérifier qu'il n'y a plus personne.

- Et lundi dernier, à cinq heures et demie, il n'y avait plus personne dans les couloirs ?

- J'ai fait le tour des classes mais je n'ai pas regardé ma montre.

- Bon, merci mademoiselle. Faites moi cette petite liste pour dix heures, je repasserai vous voir.

L'inspecteur sortit du couloir des préfabriqués en se frottant la nuque d'une main distraite.

Ebloui par la lumière du jour, il marqua un temps d'arrêt sur le petit perron d'accès. Les nuages s'étaient déchirés, laissant apparaître le bleu intense du

ciel.

Décision prise, il se dirigea vers la porte du bâtiment principal, toujours interdite aux élèves par une barrière métallique. Le violent contraste de luminosité entre la cour ensoleillée et le bas de l'escalier l'obligea à marquer un temps d'arrêt pour laisser ses yeux s'habituer à la pénombre, puis il appuya sur le bouton de la minuterie.

Le sinistre dessin à la craie occupa un instant son attention : la silhouette du corps, une jambe remontant jusqu'à la troisième marche, le laissa perplexe. Difficile d'en tirer une conclusion quant au point de départ de la chute, et c'est pourtant ce que Pricaz voulait déterminer.

Il remonta lentement l'escalier. Au niveau de la troisième marche, celui-ci faisait un coude vers la droite.

L'inspecteur examina attentivement l'angle du mur à l'opposé de la main courante. La peinture laquée grise était griffée de traces mordant dans le crépi sous-jacent, alternant avec de brèves traînées noirâtres. Pas très significatif non plus tout cela ! Les griffes provenaient sans doute des boucles des cartables et les taches des semelles des collégiens utilisant le mur comme frein de descente au cours des cavalcades de sortie.

Rien de spécial non plus sur la main courante ni sur les barreaux de fer soutenant celle-ci. La seconde barrière métallique était toujours en place au sommet de l'escalier. C'est au delà de cette barrière que l'inspecteur Pricaz avait repéré la petite tache de sang. Elle était encore visible par ses contours. Il se promit de la faire analyser.

Le policier déplaça la barrière pour accéder au couloir des classes et regarda vers le bas en se frottant vigoureusement la nuque.

Après le couloir du premier étage formant palier, l'escalier continuait vers le second niveau qui semblait être la réplique exacte du premier. Pricaz poursuivit son examen, marche par marche, barreau par barreau.

C'est en redescendant que, juste à la hauteur de ses yeux, un infime détail accrocha son attention, détail qui lui avait échappé jusqu'ici, absorbé qu'il était par l'examen du sol. Deux petits cheveux étaient accrochés à une minuscule aspérité de l'angle vif du mur, au coin de l'escalier et du couloir du premier étage.

10. Géraldine.

Il était dix heures moins le quart quand l'inspecteur sortit du collège. Assis sur des ferrures de stationnement de bicyclettes fixées contre le mur de l'école, les trois garçons de la bande : Féfé, Miguel et Fred étaient là, cigarette au bec, attendant la sortie.

Derrière la vitre de la porte de la loge, un rideau bougea, dénonçant la présence attentive du concierge. L'inspecteur se dirigea vers la bande aussitôt sur la défensive.

- Vous attendez un copain ?

- C'est interdit ? gouailla le plus grand.

- Bien sûr que non ! Ce n'est pas interdit non plus de causer d'ailleurs...

- D'ailleurs ou pas, nous on cause pas à n'import' qui, alors casse-toi !

- C'est à toi cette tasse ? fit Pricaz en désignant la mobylette surchargée de chromes, en équilibre sur sa béquille au milieu du trottoir.

- Qu'est-ce que ça peut t'foutre, on t'dit d't'casser, taille-toi, tu nous les brises !

- Il ne faut pas laisser cet engin au milieu du trottoir.

Féfé se leva, imité aussitôt par Fred et Miguel.

- Y va m'faire gerber c'pédé, j'y met un' tête s'y s'casse pas !

Pricaz mit calmement la main à la poche et sortit une carte barrée de tricolore.

- Merde, un flic !

- Inspecteur de police Pricaz. Allez, nom et prénom, tout de suite !

- Fernand.

- Fernand comment ?

- Almeida.

- Fernand, tu te présenteras au commissariat de la rue Jean-Jacques Rousseau à deux heures cet après-midi avec ton engin, vu ?

- Pourquoi ? Qu'est-ce que j'vous ai fait ?

Sans daigner répondre, l'inspecteur tourna le dos à la bande complètement ahurie et, mains dans les poches de son anorak, il se dirigea vers les vieux quartiers, juste comme retentissait la sonnerie de la récréation de dix heures.

Au lieu de prendre la rue Sainte Claire et le passage de l'Evêché qu'il avait l'habitude d'emprunter pour regagner le commissariat, Pricaz se dirigea, sans savoir au juste pourquoi, vers la rue Royale.

Il aimait l'ambiance de cette rue piétonnière, les vitrines savamment agencées, la foule bigarrée et cosmopolite, les gratteurs de guitare.

Une odeur de châtaignes grillées l'interpella, faisant surgir des images de coin du feu du fond de sa mémoire. Le marchand se tenait près du puits Saint Jean ; Pricaz céda à la tentation.

Son cornet tout chaud à la main, il se dirigeait vers le lac quand on l'aborda.

- Monsieur l'inspecteur, je voudrais vous parler.

Pricaz tourna la tête : une très jolie jeune fille, aux yeux noisette un peu cernés marchait à son côté.

- Un marron chaud, mademoiselle ?

- Non... merci... je voulais seulement...

- Allons, prenez, mangez. Vous voulez me parler, alors allons jusqu'au Pâquier,

nous y serons plus tranquilles. Je ne me trompe pas, vous êtes bien une élève de la troisième D... ?

- Vous ne vous trompez pas, monsieur l'inspecteur.

- Et vous n'avez pas cours à cette heure-ci ?

Les joues de la jeune fille se nuancèrent de rose.

- Si, mais j'ai besoin de vous parler.

- Venez avec moi au bord de l'eau, on sera mieux pour discuter.

Le spectacle du lac vu du champ de Mars le ravissait. La perspective des montagnes venant en images successives, de plus en plus estompées, se noyer dans son eau était toujours pour lui un émerveillement.

Pricaz choisit un banc libre, tout près du bord et invita la jeune fille à s'asseoir.

- Encore une châtaigne ? Si, si, prenez, ça réchauffe ! Comment vous appelez-vous mademoiselle ?

- Géraldine, Géraldine Gattaz.

- Parlez moi sans crainte Géraldine. C'est au sujet de Vincent Lebrun n'est-ce pas ?

Deux larmes mouillèrent aussitôt les yeux sans fard de la jeune fille.

- C'était votre ami ? Oui, bien sûr, c'est évident, cela vous fait de la peine, excusez-moi.

Géraldine ouvrit un peu plus grand ses yeux pour y retenir les larmes ; elle serra les mains l'une contre l'autre entre ses genoux et commença, comme on se jette à l'eau.

- Vincent est tombé tout seul dans l'escalier !

- Comment pouvez vous être aussi affirmative, vous avez assisté à sa chute ?

- Non, non, mais il n'était pas dans son état normal.

- Il était... malade ?

- Non, pas vraiment, mais depuis quelque temps, il était tour à tour triste ou exubérant. Avec moi il était gentil un moment puis après il me repoussait et ne voulait plus me voir.

- C'était dû à quoi selon toi ? Tu permets que je te tutoie ?

Géraldine hocha la tête en signe d'assentiment.

- Je ne sais pas exactement. C'est depuis qu'il avait son nouveau copain, Felipe. Il n'était plus pareil, il me disait qu'il sortait avec d'autres filles et l'instant d'après il me jurait que c'était faux. Des fois, je crois que ça lui faisait plaisir de me faire mal. Il m'a même dit qu'il allait sortir avec Véronique, la pionne. A certains moments, on aurait dit qu'il ne voyait plus personne, il n'était plus lui. Je suis sûre qu'il a fait un faux pas au sommet de l'escalier parce qu'il était dans les nuages.

- Est-ce que ton copain fumait ?

- Oui, il avait quelquefois des cigarettes.

- Tu sais quelle marque ?

- Des " Camel " je crois.

- Rien d'autre ?

- Si, quand quelqu'un lui en offrait une.

- Je veux dire rien d'autre que des cigarettes ?

- Je ne crois pas. Qu'est-ce qu'on peut...

- Alors tu penses qu'il est tombé dans cet escalier à un moment où il n'était plus lui, comme tu dis ?

- Oui, c'est ça. Déjà en physique, il était dans les nuages, il n'a presque rien

marqué sur sa copie à l'interro.

- Tu étais près de lui ?

- Non, mais je l'ai regardé souvent...

- Que faisait-il à l'étage après le cours de madame Duparc ? La salle de physique se trouve au rez-de-chaussée, non ?

- Oui, mais il m'a dit qu'il avait oublié un classeur en salle 112, la salle de monsieur Combat, il a dû aller le chercher.

- Ton ami s'entendait bien avec ses professeurs ?

- Pas plus que ça, sauf en gym.

- Il n'a jamais eu de dispute ouverte avec quelqu'un dans le collège ?

- Pas avec les professeurs, sauf un peu en anglais, après sa troisième mauvaise note. Il a accusé monsieur Combat d'être injuste et de le sacquer.

- Et en dehors de ça ?

- Une fois, il s'est disputé avec le concierge à propos de plantes en pot qu'il avait renversées d'un tir de ballon.

- Une dispute importante ?

- C'était après la demi-pension. Le Guste, il a hurlé qu'il lui ferait payer, qu'on lui cassait tout, qu'on était des petits merdeux et qu'il allait se plaindre au principal. Il était déjà bien " parti " alors, il a dû tout oublier par la suite. Véronique, qui surveillait à ce moment là, a écrasé le coup.

- Tu as eu raison de me parler, Géraldine. Si tu penses à autre chose, n'hésite pas à me contacter, au besoin par téléphone. Qu'est-ce que tu fais maintenant, tu as cours ?

- Oui, j'ai math avec Vander, je veux dire monsieur Vanderaert.

Pricaz eut un petit sourire. De son temps aussi on surnommait les professeurs, et pas toujours tendrement !

- Viens, Géraldine, retournons au collège.

- Mais c'est que... je ne voudrais pas... que le autres me voient...

- Rassure-toi, je te quitterai avant d'arriver.

Pricaz entra dans le bureau des inspecteurs et avisa Dussolliet occupé à rédiger un rapport.

- Dussolliet, tu fais parvenir au labo d'urgence, je veux savoir si ça appartenait au collégien, dit-il en lui tendant deux enveloppes format carte de visite.

- Du nouveau ?

- Juste deux cheveux et un peu de sang séché. Ça n'a peut-être aucun rapport avec l'accident. Ah, autre chose, j'ai convoqué un jeune, style loubard de quartier, avec sa mob, à deux heures. Tu t'arranges pour trouver quelque chose qui ne va pas sur son engin. Ce ne sera pas très difficile ! Tu le fais attendre jusqu'à ce que j'arrive.

Pricaz ressortit du commissariat et se dirigea vers le collège par les quais du Thiou. Les ponts étaient encore fleuris malgré la saison qui s'avancait et le soleil jouait sur les façades multicolores des maisons riveraines. Il n'arrivait pas à se lasser de ce spectacle qu'il voyait tous les jours pourtant. S'il voulait devenir commissaire, il lui faudrait bien consentir à quitter la région. " Ce sera dur ! " dit-il à mi-voix.

11. Madame Golliet.

Selon son habitude, Pricaz frappa deux fois à la porte du secrétariat et entra sans attendre l'invitation, un sourire d'excuse aux lèvres. Madame Golliet, occupée à classer le courrier du jour leva les yeux.

- Bonjour monsieur l'inspecteur. Monsieur le principal a dû se rendre à la cité administrative ce matin, mais il sera là à deux heures. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

- Bonjour madame, je désire voir les dossiers scolaires de quelques élèves dont voici la liste. Et Pricaz lui tendit la feuille de cahier que lui avait remise Véronique Dunand, la surveillante.

- Les dossiers des élèves sont tous dans cette armoire, classés par ordre alphabétique. Vous sortez ceux qui vous intéressent. Vous pouvez vous installer à ce bureau si vous le désirez.

L'inspecteur alla vers l'armoire métallique remplie de dossiers suspendus étiquetés et consulta sa liste sur laquelle sept noms étaient inscrits : cinq garçons et deux filles.

Au bout de dix minutes d'examen, l'inspecteur se leva.

- Merci madame, j'ai fini. Dites-moi, en plus du principal et de vous-même, combien y a-t-il de personnes disons... administratives ?

- Il y a l'attachée d'intendance et une infirmière à mi-temps. En plus il faut compter le cuisinier, deux femmes de service, le factotum et le concierge.

- Et chacun dispose d'un bureau ou d'un local propre à son activité n'est-ce pas ?

- Bien entendu ! Vous désirez visiter ? Je ne sais pas si...

- Ce n'est pas nécessaire. Chacune de ces personnes dispose d'une clé spécifique ?

- Oui, chaque bureau important ou chaque local contenant des choses ayant une certaine valeur possède une serrure de sûreté.

- Donc il n'est pas possible d'entrer dans une de ces pièces sans en avoir la clé d'origine ?

- C'est ça.

- Et les salles de classe ?

- Les classes ont une serrure ordinaire. Les clés de sûreté ouvrent aussi les serrures ordinaires.

- Qu'y a-t-il au-dessus des classes ?

- Comment au-dessus ?

- A l'étage au-dessus.

- Vous voulez dire dans les combles ? Il y a le débarras du collège : de vieilles tables, des armoires cassées, des livres réformés, de vieux cahiers jaunis. Personne n'y va jamais.

- Et pour y aller quand même, comment fait-on ?

- Au bout du couloir du troisième étage à droite se trouve une porte ouvrant sur un escalier en bois. C'est là.

- Une serrure de sûreté à cette porte ?

- Non, une simple clé. Elle doit se trouver à l'intendance. Vous la voulez ?

- S'il vous plaît.

- Je vais vous la chercher.
- Attendez... et ici, au dessus de votre bureau ?
- C'est pareil, des galetas remplis de vieilleries poussiéreuses. On y va par l'escalier à droite du bureau du principal. Je vous prends les deux clés ?
- Oui, merci.

La secrétaire disparut vivement dans le corridor desservant les bureaux.

“ Efficace cette personne ! ” pensa le policier.

Comme pour lui donner raison, madame Golliet reparut presque aussitôt. Il n'avait pas eu le temps de faire le tour du bureau.

- Excusez-moi de ne pas pouvoir vous accompagner monsieur l'inspecteur mais je suis tenue de rester ici pour...

- Ne vous excusez pas, je trouverai très bien le chemin. Je remettrai les clés au concierge en partant. Au revoir madame.

L'inspecteur monta d'abord l'escalier qui desservait les combles du bâtiment administratif.

La serrure de la porte en bois plein résista. Il introduisit la seconde clé dans l'anneau de la première et tourna. Le penne grinça, couina, et sortit de son logement avec un claquement sec.

Pricaz donna la lumière par un interrupteur au capuchon de cuivre terni.

Une forte odeur de poussière, oppressante et tenace l'entoura. Les quelques pas qu'il fit soulevèrent un nuage de particules qui volèrent dans la lumière parcimonieuse des ampoules nues pendant au bout de leurs fils torsadés.

“ Personne n'est venu ici depuis belle lurette, rien d'intéressant à découvrir ici ” pensa-t-il en tournant les talons pour redescendre.

Dans la cour, le soleil avait disparu, mais l'air frais lui fit du bien. Il respira profondément pour chasser l'odeur de renfermé qui emplissait ses narines.

Traversant rapidement la cour, Pricaz déplaça les barrières et monta rapidement les trois étages. La porte du galetas n'opposa pas résistance et s'ouvrit sans aucun bruit.

“ Tiens tiens, cette serrure est mieux entretenue que l'autre ” murmura-t-il.

L'escalier en bois était étroit, raide et très sombre. Une action sur le bouton électrique n'eut aucun effet. L'odeur ambiante le surprit : pas du tout celle du premier grenier, épaisse et suffocante, mais ici au contraire des effluves aromatiques se mêlaient à des relents de tabac de Virginie.

Les deux lucarnes, maculées de poussière noire et encombrées de toiles d'araignées ne lui permirent pas de bien distinguer les objets autour de lui.

- Faudrait une lampe ” bougonna-t-il en faisant demi-tour, je reviendrai tantôt !

La sonnerie libératrice déversa une bruyante marée d'élèves dans les couloirs des étages au moment où Pricaz refermait la porte d'accès au grenier, ce qui lui valut les regards étonnés des grands sortant d'une salle de classe toute proche.

Comme ils passaient devant lui, l'inspecteur les dévisagea, les uns après les autres. Certains le défièrent du regard l'espace d'une seconde. Aucun visage ne lui était familier mais il eut cependant le sentiment que plusieurs le reconnaissaient.

Une dame, la cinquantaine bien portée, stricte dans un tailleur pied-de-poule beige et gris, sortit la dernière et leva un regard interrogateur vers le policier.

- Pardon madame, pouvez-vous me dire quelle est cette classe qui vient de sortir ?

- Puis-je savoir qui vous êtes et ce que vous faites ici ?
- Excusez-moi... Inspecteur principal Pricaz.
- Ah bon ! Je préfère ça ! Voyez-vous, tout à l'heure en salle des professeurs, il se murmurait que le décès du petit Lebrun n'était peut-être pas accidentel et j'ai cru un instant que... Je suis madame Landais, professeur d'allemand. Cette classe n'en est pas une à proprement parler mais un regroupement d'élèves de troisième faisant de l'allemand en première langue.
- Des élèves de troisième D parmi eux ?
- Trois seulement. La troisième D n'est pas spécialement brillante et la langue allemande passe pour difficile alors...
- Quels sont ces trois élèves ?
- Attendez. Le professeur sortit un cahier de sa serviette. Il s'agit de Collu Emmanuel, Faivre Benoit et Girand Delphine.
- Avez-vous remarqué quelque chose de particulier à leur sujet ? Un changement dans leur comportement par exemple ou une baisse inexplicquée dans leur résultats ?
- Non, sinon qu'ils ont tous été secoués par le drame. C'est normal d'ailleurs, ils côtoyaient Lebrun quotidiennement ; et puis pour eux, la mort semble tellement lointaine que, quand elle frappe quelqu'un de leur âge, ça les marque terriblement.
- Oui, bien sûr. Donc rien de spécial à remarquer sur ces trois là avant le ... drame.
- Non, ce sont des élèves moyens, sauf peut-être Benoit qui est lent et rêveur, mais il était déjà comme ça l'an dernier.
- Bon, je vous remercie madame.
- Au sujet de Lebrun, c'est bien un accident n'est-ce-pas ?
- En l'état actuel de l'enquête, c'est encore l'hypothèse la plus vraisemblable.
- Et quand le saurez-vous de façon certaine ?
- Alors ça, je ne peux pas vous dire !

Dans la cour de récréation, les plus grands parmi les demi-pensionnaires discutaient par petits groupes, attendant le moment de passer à table. Quand Pricaz sortit, les têtes se tournèrent vers lui et les bouches se fermèrent. Véronique, la surveillante, occupée à canaliser les petits à la porte du réfectoire, ne vit pas l'inspecteur qui la regardait en se grattant doucement l'arrière du crâne.

12. Féfé.

Une targette enfoncée dans le sol maintenait le portail ouvert, si bien que l'inspecteur n'eut pas à sonner.

Le car ramenant les élèves du cours d'éducation physique monta sur le large trottoir et s'arrêta devant le collège au moment où Pricaz en sortait.

Monsieur Lathuille descendit le premier, suivi d'une femme en survêtement bleu à parements rouges. Les "profs de gym" se placèrent devant de sortie du véhicule, calmant les excités, rattrapant par le bras ceux qui voulaient traverser directement la rue, répondant à chaque "au revoir m'sieur", au revoir m'dame" par un sourire, un clin d'oeil ou une tape dans le dos.

Pricaz, quelques pas plus loin, contemplait la scène avec un intérêt plein de nostalgie. Le car vide manoeuvra pour prendre le virage très prononcé du carrefour et s'éloigna dans un double nuage noir de fumée d'échappement. Lathuille vint serrer la main de l'inspecteur.

- Rien de neuf ?

Pricaz eut une moue significative.

- Rien de bien précis encore. Vous travaillez cet après-midi ?

- Oui, je vais au parc des sports avec les quatrièmes jusqu'à seize heures.

- Et ensuite ?

- Après ? Une heure de "trou" en attendant les conseils de classe. Ce soir, c'est au tour des sixièmes. Pourquoi ?

- Juste pour bavarder. J'aimerais avoir votre avis sur quelques jeunes de troisième D.

- A quatre heures si vous voulez.

- C'est parfait ! Bon appétit, à tout à l'heure.

Pricaz prit la route du Crêt du Maure pour rentrer chez lui.

Quelques feuilles de vigne vierge écarlates émaillaient encore le haut mur bordant la route. Les boules blanches des symphorines débordant des jardins rappelaient la proximité de l'hiver et la Tournette, brusquement apparue à la faveur d'une éclaircie montra pour la première fois de l'automne un sommet étincelant de blancheur. "Il a neigé à dix huit cents" estima l'inspecteur.

Le carillon de la Visitation tinta la demie de midi quand Pricaz tourna place du Paradis, en direction du château.

Il adorait son petit appartement situé à mi-chemin de la côte Perrière.

Héritage de sa grand-mère, le petit deux pièces-cuisine était un vrai bijou maintenant qu'il l'avait restauré.

Situé au rez-de-chaussée d'une vieille maison savoyarde solidement plantée dans le rocher, le logement ouvrait sur une cour minuscule. Dans celle-ci, trois géranium en pots mettaient encore, malgré les premières gelées, une tache de vermillon sur le gris pâle du mur.

A l'intérieur, Pricaz avait gardé les poutres apparentes et les avait mises en valeur par un lambris de pin clair fixé au plafond. Le même lambris habillait aussi deux des murs de la cuisine; les deux autres, bruts de plâtre à l'ancienne, étaient blanchis à la chaux. L'ensemble dégageait une impression de chaleur et de confort campagnard, à quatre minutes à pied du centre ville. Sherkahn, le chat des voisins, entra en même temps que lui. Le petit fauve tigré se frotta contre ses jambes en signe de bienvenue : une amitié de cinq

ans qui ne se démentait pas. Pricaz lui donna quelques croquettes dans une soucoupe et le matou ronronna de satisfaction.

L'inspecteur ouvrit un placard, hésita quelques secondes, puis sortit une boîte de choucroute qu'il mit à tiédir au bain marie sur le gaz. Quelques tomates qu'il coupa en morceaux irréguliers complétèrent son repas.

Il mettait le sucre dans son verre de café soluble quand le téléphone sonna.

- Allô Pricaz ?

- Oui... C'est toi Dussolliet ?

- Oui. Ecoutez, ce matin, on a apporté de l'hôpital le contenu des poches du jeune collégien...

- Bon, et puis ?

- Vous voulez savoir ou pas ?

- Break pour l'instant, je passerai en début d'après-midi. Tu n'oublieras pas de retenir le loubard de quartier ?

- C'est noté.

Sherkahn sur les genoux, Pricaz se mit à examiner la liste remise le matin même par Véronique, la surveillante.

Sept noms figuraient sur cette liste, dont cinq garçons : Chapelle Yannick, Santo Felipe, Lebrun Vincent, Meyer David, Villard Sylvain.

L'inspecteur en connaissait deux, ceux qui étaient intervenus dans la discussion du matin, plus une des deux filles : Géraldine Gattaz. L'autre fille s'appelait Fabienne Bouchard.

L'étude des dossiers scolaires ne lui avait pas appris grand chose sinon qu'il s'agissait de jeunes gens pas très motivés pour les études.

Il lui fallait absolument les entendre tous, mais hors de la classe, et savoir la raison de leur sortie de la salle de permanence lundi dernier.

Ces sorties étaient-elles liées ? Y avait-il une organisation commune ou au contraire sept raisons différentes ? Pricaz soupira, prit le chat, le posa avec délicatesse sur le sol et ouvrit le lave-vaisselle.

Il était resté célibataire, non par goût du célibat mais par timidité vis à vis du sexe opposé.

Et puis qui, à l'heure actuelle voudrait d'un policier pas très beau, mal payé, toujours absent, sans compter les risques du métier !

Avant de repartir, il sortit une torche électrique d'un tiroir de la crédence et la glissa dans une poche de son anorak.

- Cette mob, tu l'as achetée ? demanda l'inspecteur Dussolliet.

- Ben ouais !

- Quand ? Où ? A qui ? Tu as quelque chose qui le prouve ?

- Pas là.

- Pourquoi as-tu enlevé les chicanes du silencieux d'échappement ?

- J'l'ai ach'tée comme ça.

- A qui ? Son nom ?

- J'sais pas son nom. C'est un mec comme ça.

- Tu l'as payé comment ?

- J'y ai donné cinq cents balles.

- Cet argent, tu l'as eu comment ?

- J'ai travaillé.

- Et si c'est une bécane volée ?
- Moi, j'ai rien piqué du tout.
- On va voir au fichier des plaintes. Si cet engin a été volé, tu es bon, au moins pour recel d'objet volé.
- J'y suis pour rien moi, j'y ai payé.
- Alors il faudra nous dire à qui.
- J'sais pas son nom que j'vous dis !
- Tu as ton certificat d'assurance ?
- Hein ? - Tu n'es pas assuré ?
- Pourquoi faire ? Si j'y bousille, j'y répare moi.
- C'est obligatoire d'être assuré pour les accidents que tu causes.
- J'ai jamais d'accident.
- En attendant, ta mob, elle va rester là.
- Merde, v'z'avez pas le droit ! J'vais faire comment moi...
- Tu marcheras à pied, fit l'inspecteur Pricaz qui venait d'arriver, allez, viens dans mon bureau.

- Almeida Fernand dit Féfé, c'est ça ?
- Ouais.
- Pour défaut d'assurance, tu es passible de la confiscation de ton véhicule et d'une amende.
- Ça veut dire quoi ?
- Ça veut dire que ça va te coûter cher, à moins que...
- Qu'est-ce que j'dois faire ?
- Réponds à mes questions. Tes copains de ce matin, c'est qui ?
- Ben y a Migue et Fredo.
- Leurs noms ?
- Miguel Santo et Frédéric Molard, mes potes.
- Qu'est-ce qu'ils font ?
- Chômeurs comme moi.
- Et l'école ?
- On a plus de seize ans !
- Vous avez un métier ?
- On est chômeurs j'vous dis !
- Qu'est-ce que vous faites devant le collège ?
- On a des copains dedans.
- Leurs noms ?
- J'sais pas leurs noms. C'est des copains quoi !
- Féfé, tu as intérêt à te rappeler tout de suite si tu veux revoir ta mob !
- Bon, ça va. Y a Felipe et Sylvain.
- Des copines aussi ?
- Non !
- Tu n'as pas de copine ?
- Ma meufe, elle bosse à Carrefour; elle en a rien à secouer du bahut.
- Felipe, c'est pas le frère de ton copain Miguel ?
- Et alors ?
- Tu es au courant de ce qui s'est passé ?
- C'qui s'est passé où ?
- Ne me prend pas pour un demeuré, répond !

- Ouais, Felipe nous a causé d'un accident dans un escalier.
- Et tu ne sais rien à ce sujet ?
- Ben non !
- Bon, tu te présenteras ici dans huit jours avec un certificat d'assurance, en attendant tu marches à pied.
- Et tu remettras les chicanes d'échappement, intervint l'inspecteur Dussollet qui venait de pénétrer dans le bureau.
- J'peux m'tailler ?
- Oui, mais ta brêle, elle reste là !
- Ça a marché comme vous vouliez ? s'enquit Dussollet après le départ de Féfé.
- Presque. Alors, il y avait quoi dans les poches du jeune Lebrun ?
- C'est là dans votre tiroir.
- Voyons.

Pricaz sortit successivement d'une enveloppe de papier kraft : un porte-clés, un briquet publicitaire Marlboro, un paquet de cigarettes Camel à moitié vide, et un portefeuille en toile.

Il s'intéressa d'abord au premier objet : un Opinel en réduction muni d'un anneau attachant deux clés. La première était plate, banale, une clé d'appartement probablement. C'est la seconde qui retint l'attention du policier : une clé à tige pleine dont le panneton aurait été volontairement meulé, aminci. Les coups de lime étaient encore visibles, contrastant avec l'aspect terne du reste de la tige.

Du portefeuille, il sortit tour à tour trois billets de cinquante francs et quelques pièces, cent soixante huit francs au total, puis un carnet de tickets de bus, une carte sportive de l'UNSS et un cahier de feuilles de papier à cigarettes.

- Des cigarettes toute faites d'un côté et du papier à rouler de l'autre...
Étrange, Étrange... murmura-t-il.

13. Le grenier.

Pricaz introduisit la clé limée de Vincent Lebrun dans la serrure de la porte du grenier. Elle s'enfonça complètement sans pouvoir tourner.

Millimètre par millimètre, l'inspecteur ramena la clé vers lui en donnant à chaque fois un mouvement tournant vers la droite puis la gauche. Au troisième retrait, le panneton mordit et la clé tourna sans difficulté.

La sonnerie de l'interclasse résonna, immédiatement suivie d'une rumeur qui devint vite brouhaha puis vacarme de cris, rires et piétinements. Pricaz referma prestement la porte sur lui et se trouva un instant tout désorienté dans l'obscurité de l'escalier des combles.

Il actionna sa torche. Le faisceau lumineux accrocha quelques poussières ambiantes soulevées par ses premiers pas sur les marches.

Dans le couloir, la cavalcade persistait. La porte s'ouvrit brusquement l'obligeant à appuyer vivement le côté lumineux de la lampe contre son anorak, puis elle se referma tout aussi brutalement. Pricaz n'avait rien vu, même pas la silhouette de l'intervenant. Il s'en voulut un instant de ne pas avoir bouclé derrière lui.

Hausant les épaules, il commença son exploration. Des pupitres empilés, des chaises estropiées jetées en tas, des monceaux de vieux livres, un espalier aux barreaux déboîtés occupaient la partie gauche. Vers la droite, une cloison de planches isolait la seconde partie du grenier. Une ouverture de la taille d'une porte en permettait l'accès.

Cinq chaises rafistolées entouraient un vieux bureau de maître, des verres de cantine, retournés sur un torchon à dérouler comme on en trouve dans les toilettes d'établissements publics voisinaient avec une assiette d'épaisse faïence blanche. Au sol, dans une caisse, une douzaine de bouteilles en plastique, presque toutes vides: "Coca-cola" lut l'inspecteur.

Le policier manoeuvra un tiroir du bureau et en sortit un stock de revues. Très spécialisées !

Il en feuilleta quelques unes : peu de texte mais des photos, et quelles photos ! La pornographie en gros plans, des détails d'une précision à vous dégoûter de l'amour !

De son temps, la revue qui circulait sous le manteau s'appelait "Paris-Hollywood" et les images présentées étaient plus suggestives que précises. La loi, à l'époque, interdisait de montrer le moindre poil et les photographes de ce genre de revue se trouvaient dans l'obligation de jouer avec des ombres savantes et des collants de couleur chair.

Dans le second tiroir, Pricaz reconnut une bouteille de cognac et une autre de whisky, toutes deux largement entamées.

- Voilà déjà une explication aux absences prolongées. Il s'agit du siège d'un club secret, de toute évidence. Reste à savoir maintenant qui faisait partie de ce club, murmura-t-il.

Le faisceau de sa lampe accrocha à nouveau l'assiette au centre du bureau. Quelques miettes brunâtres y restaient encore. Il sortit de la poche intérieure de son anorak une petite enveloppe et y fit tomber les résidus de l'assiette.

Madame Golliet, un dossier à la main, sortait du secrétariat au moment où

l'inspecteur arrivait.

- Je suis venu vous rendre les clés.
- Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant ?
- Beaucoup de poussière !

Madame Golliet se mit à rire et prit les clés.

- J'allais justement à l'intendance, merci.
- Le principal est dans son bureau ?
- Oui, vous pouvez le voir. Désirez-vous que je vous annonce ?
- Ce n'est pas nécessaire. Je peux téléphoner ?
- L'appareil est sur mon bureau. Abaissez le premier commutateur pour avoir la ligne extérieure.

Pricaz composa un numéro et attendit en se massant l'occiput.

- Allô Dussolliet ? Tu as les résultats du labo ? ... Les cheveux, oui... mais pas le même groupe sanguin, c'est ça ? Bon, merci !

Le policier frappa deux coups discrets à la porte du bureau de monsieur Blanc qui vint ouvrir lui-même.

- Bonjour inspecteur, votre enquête avance-t-elle ? Asseyez-vous je vous prie.
- Elle avance doucement. Je désire m'entretenir avec quelques élèves de troisième D. - Donnez-moi les noms, je vous les envoie chercher immédiatement. - Tenez ! L'inspecteur lui tendit le papier que lui avait remis la surveillante. Le principal décrocha son téléphone et baissa un commutateur à plusieurs reprises. - Monsieur Lemercier, vous allez tout de suite chercher en salle... attendez... en salle cent dix les élèves suivants ... Comment ? ... Oui, c'est ça, notez : Chapelle, Meyer, Santo, Villard, Bouchard et Gattaz. Oui, immédiatement. Vous les faites monter dans la salle du conseil.

Puis, se tournant vers l'inspecteur il précisa :

- Elle se trouve à cet étage-ci, au milieu du couloir à droite. Avez-vous besoin de quelque chose d'autre ?
- Pas dans l'immédiat. Ah, si ! Gardez-vous les dossiers des anciens élèves ?
- Non, les dossiers sont transmis au nouvel établissement d'accueil : lycée ou lycée professionnel. Pourquoi ?
- Et si l'élève abandonne ses études à la fin de la troisième ?
- Nous gardons son dossier scolaire pendant une année, au cas où il se raviserait, vous comprenez. Vous pensez à quoi ?
- Rien de très précis encore. Bon, merci. Si j'ai besoin de vous contacter...
- Je suis au collège jusqu'à vingt heures. Nous allons reprendre le conseil de la troisième D avant d'enchaîner avec les sixièmes.
- Voilà qui peut m'intéresser ! Puis-je y assister ?
- Ce n'est pas très réglementaire... mais étant donné les circonstances, je prends sur moi de vous y autoriser. A dix huit heures dans la salle où vous allez recevoir les six élèves.
- Merci, j'y serai. A tout à l'heure.

14. Les six.

Quand les six entrèrent dans la salle du conseil, les visages étaient pâles, tendus, inquiets. L'inspecteur les attendait, à demi assis sur un coin du bureau, jouant machinalement avec une règle oubliée.

-Asseyez-vous ! dit-il d'un ton sec. Les chaises raclèrent le plancher.

L'inquiétude aidant, le silence se fit très vite.

- Vous m'avez menti ce matin ! attaqua le policier en pointant la règle vers le groupe, j'attendais de vous une coopération, une aide pour m'aider à élucider les circonstances de la mort de votre ami et, au lieu de cela, vous avez choisi de cacher la vérité à la police. Alors, dès demain matin, vos parents recevront l'ordre de vous amener au commissariat pour interrogatoire !

- On n'a pas menti, m'sieur ! L'inspecteur reconnut Yannick Chapelle.

- Il y a deux façons de mentir, jeune homme : en disant des contre-vérités ou en omettant volontairement de la dire, cette vérité ! Et ce matin, vous avez tous menti, tous les six ! Je sais que vous êtes sortis de l'étude pendant un certain temps lundi dernier, et je veux savoir pourquoi ! Pricaz désigna un des garçon du bout de sa règle : toi, pourquoi es-tu sorti ?

Le garçon, grand, brun, blouson et pantalon de jeans, leva le menton d'un air de défi :

- J'suis allé pisser !

- Comment tu t'appelles ?

- Vous devez bien le savoir puisque vous m'avez fait chercher !

- Arrête de jouer au malin et réponds à la question.

- Villard.

- Villard comment ?

- Sylvain.

- Tu es sorti combien de temps, Villard Sylvain ?

- Ben le temps de pisser, tiens !

- Bon, puisque tu le prends comme ça, je vais mettre les choses au point. Pour commencer, tu vas parler poliment et dire monsieur l'inspecteur, vu ? Ensuite, je sais de source sûre que tu t'es absenté un certain temps, alors maintenant, parle !

- Je suis allé pisser monsieur l'inspecteur. Ça m'a pris le temps de pisser monsieur l'inspecteur. Ça va comme ça ?

- Sylvain, tu es resté en dehors de la salle d'étude pendant vingt minutes.

Qu'est-ce que tu as fait pendant ce temps là ?

- J'en ai grillé une !

- Tu es sorti le premier, est-ce que Vincent est venu te rejoindre ?

- Je n'ai pas vu Vincent.

- Pourtant il est sorti juste après toi !

- Je vous répète que je ne l'ai pas vu !

- On reviendra sur ton cas tout à l'heure. A ton tour, fit le policier en désignant la jeune fille à côté de Sylvain. C'est comment ton nom ?

- Fabienne Bouchard, monsieur l'inspecteur.

Pricaz consulta un instant son papier :

- Fabienne, tu as quitté la permanence après Vincent, combien de temps après lui ?

- Je ne sais pas exactement, peut-être deux minutes, peut-être plus.
- Ne me dis pas que tu ne l'as pas vu, toi non plus !
- Je n'ai pas vu Vincent, monsieur l'inspecteur.
- Tu es allée où ?

Les joues de la jeune fille rosirent mais elle ne baissa pas les yeux.

- Je suis allée aux toilettes, monsieur l'inspecteur.
- Qu'est-ce qui me prouve que tu dis la vérité ?

Fabienne, sans bouger la tête, lança un rapide coup d'oeil en direction de son voisin.

- Sylvain m'a vue, il peut vous le dire.
- Tiens, j'imaginai que les toilettes des filles étaient séparées de celles des garçons !

Le visage de l'adolescente s'empourpra tout à fait.

- Nous avons fumé une cigarette ensemble.
- Chez les garçons ou chez les filles ?
- Chez les garçons.
- Et vous n'avez pas vu Vincent ?

- Non, puisqu'on vous le dit !

Pricaz se tourna vers Géraldine Gattaz.

- Toi aussi tu es sortie ! Tu m'avais caché ça !

Géraldine eut un sursaut. La phrase de l'inspecteur était trop lourde de sous-entendu. Elle le regarda d'un œil où les reproches se mêlaient à l'inquiétude, mais le policier ne broncha pas. Tous les regards étaient sur elle. Elle inspira brusquement, comme on prend une résolution, repoussa en arrière d'un geste nerveux une mèche de ses cheveux dorés et lança, un air de défi sur le visage :

- Je voulais surveiller Fabienne !
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi tu me surveillais ? Explique-toi !

Géraldine tourna rapidement la tête vers Fabienne puis fixa à nouveau l'inspecteur :

- Je croyais qu'elle avait rendez-vous avec Vincent.

Fabienne leva les yeux au plafond en secouant la tête.

- Ça va pas ! J'en veux pas de ton Vincent !

Le policier, sans relever l'interruption enchaîna :

- Et tu l'as suivie ?
- Non, pas vraiment. Je suis allée directement aux toilettes des filles, mais il n'y avait personne, alors j'ai ouvert la porte de celles des garçons.
- Et alors ?
- Ben je les ai vus !
- Qui as-tu vu ?
- Fabienne et Sylvain.
- Qui fumaient une cigarette, c'est ça ?
- Pas exactement... mais ça m'était égal du moment que ce n'était pas Vincent...

Géraldine baissa la tête, ses longs cheveux d'une blondeur unique dissimulant un chagrin que trahissait les tressautements incontrôlés de ses épaules.

Pricaz resta un instant silencieux, il avait connu la jalousie dans son adolescence et savait les terribles morsures qu'elle causait. Il s'en voulu d'avoir

cyniquement provoqué cet aveu. Un coup d'oeil sur sa liste le remit dans action :

- Felipe Santo, c'est toi ? La règle pointa vers un garçon aux cheveux noirs et au teint olivâtre. Si j'ai bonne mémoire, tu as dit ce matin que Vincent allait rejoindre un copain !

- J'ai dit que j'croisais !

- Mais tu n'as pas dit que toi aussi tu étais sorti et pourquoi. Alors maintenant explique ! - Qu'est-ce qu'il faut que j'explique ?

- Tu es idiot ou quoi ? Pourquoi es-tu sorti de l'étude lundi à trois heures vingt ? Tu vois que je suis bien renseigné.

- C'est c'te salope de pionne qu'a mouchardé...

- Felipe, un de tes copains est mort, et si tu ne réponds pas, c'est que tu as quelque chose à cacher. Alors, ça vient ?

- J'suis allé voir mon frangin.

- Où ça ?

- Ben à la grille !

- Ton frère, c'est un de ceux qui glandent devant le portail ? Qu'est-ce que tu lui voulais ?

- Y devait m'filer des clopes.

- Et il t'en a donné ?

- Ouais.

- Et qu'as tu fait ensuite, tu es rentré en étude ?

- Ben ouais.

- Tu mens ! Tu es resté plus d'une demi-heure dehors.

- J'suis allé en griller une aux chiottes.

- Donc tu as vu Fabienne et Sylvain ou Géraldine !

- Heu non, y devaient déjà être rentrés.

L'inspecteur tourna la tête vers les deux derniers de la bande des six :

- Et vous, pourquoi avez-vous quitté l'étude ? Voyons, toi d'abord précisa-t-il en regardant Yannick Chapelle qu'il connaissait depuis le matin.

- Il fallait que j'aille au secrétariat chercher un certificat de scolarité.

- Tu l'as obtenu ?

- Non, la secrétaire n'était pas dans son bureau.

- Et toi, c'est David Meyer, obligatoirement. Alors ?

- Moi, j'ai saigné du nez et je suis monté à l'infirmerie.

- Qui t'a soigné, l'infirmière ?

- Non, elle n'est jamais là l'après-midi alors c'est la secrétaire qui nous soigne, mais comme j'ai vu personne, je me suis mis de l'eau froide et ça s'est arrêté.

L'inspecteur regarda successivement les élèves, cherchant la vérité au fond de leurs prunelles. Quelque chose ne collait pas. Pris d'une inspiration, il commanda :

- Relevez vos manches, tous !

Ahuris, les adolescents s'exécutèrent lentement en se regardant les uns les autres.

Pricaz se leva et regarda chaque bras, méthodiquement. Sauf Yannick Chapelle, tous présentaient une petite rougeur plus ou moins prononcée au creux du coude gauche.

- Et ça, vous pouvez l'expliquer ?

C'est Sylvain Villard qui répondit, un sourire goguenard au coin de la bouche :

- Bien sûr, c'est la piqûre !

- Quelle piqûre ? fit l'inspecteur interloqué.

- Ils appellent ça le test tuberculinique, comme une cuti quoi !

Assommé par l'évidence, Pricaz se sentit, l'espace d'un instant, en état d'infériorité face à ces six jeunes qui le considéraient avec une expression d'où le triomphe n'était pas exclu. Mais le policier récupéra très vite son professionnalisme et le fil de son enquête. "Finalement, j'aime beaucoup mieux ça" pensa-t-il avant d'ajouter tout haut :

- Vous allez vider vos poches sur la table devant vous. Oui, tous et complètement !

Repris par l'inquiétude, les adolescents se regardèrent. Sylvain Villard qui semblait décidément le moins impressionnable de l'équipe tenta une objection :

- On n'a rien fait de mal, vous n'avez pas le droit de nous fouiller !

- Si vous refusez, j'en déduirai que vous avez quelque chose à cacher.

N'oubliez pas qu'il s'agit d'une enquête officielle sur la mort violente d'un de vos camarades.

- Et qu'est-ce que nos affaires personnelles ont à voir avec ça ?

- C'est à moi d'en juger. Allez, exécution !

Lentement, sous l'œil inquisiteur du policier, les élèves alignèrent le contenu de leurs poches sur le formica des tables : paquets de cigarettes, pièces de monnaie, tickets de bus, briquets, portefeuilles en toile fluorescente, porte-clés, opinel, mouchoirs jetables...

- Les garçons, retournez vos poches !

Soupirs exaspérés et regards de haine firent suite à ce nouvel ordre de l'inspecteur qui n'en tint aucun compte. Un à un, ils obéirent à la demande offensante mais rien de nouveau n'apparut.

- Reprenez vos affaires, vous pouvez partir.

Une fois la porte refermée, Pricaz soupira et secoua la tête. Fichu métier que celui de policier !

Il aurait bien voulu devenir l'ami de ces adolescents, les conseiller, les guider, les aider, mais leur susceptibilité à fleur de peau, leur sensibilité exacerbée, opposées à sa fonction de policier-enquêteur avaient mis fin définitivement à tout espoir de relations cordiales.

L'inspecteur s'en sentit d'autant plus navré que la dernière partie de ses investigations n'avait rien donné : aucun des jeunes n'avait sorti de clé ressemblant au passe-partout trouvé dans les poches de Vincent Lebrun !

15. Réflexions.

La sonnerie de dix sept heures surprit l'inspecteur et le fit sursauter. Il était toujours dans la salle du conseil, maintenant obscure.

Pendant dix minutes, il avait déconnecté, regard dans le vague, cerveau vide, notion du temps oubliée. La stridulation de la sonnette le ramena à la réalité.

Une démangeaison lui taquina le haut de la nuque. Machinalement, il se gratta du bout des doigts, lentement, pour aider sa réflexion : quelque chose ne collait pas dans les témoignages des jeunes !

Les cris de la sortie l'attirèrent près de la fenêtre.

Une à une, les classes s'égayaient un instant dans la cour pour se concentrer 0 nouveau vers le portail et la liberté.

Dans l'obscurité naissante, Pricaz reconnut un groupe de trois élèves stationnant sous le préau, près du réfectoire : Santo, Chapelle et Meyer. La discussion semblait véhémement à en croire les gestes qu'ils faisaient.

L'arrivée de Véronique mit temporairement fin au palabre ; les têtes suivirent son passage et la conversation ne reprit qu'après sa disparition dans le bâtiment principal.

Finalement, le groupe se disloqua pour disparaître vers la sortie.

L'inspecteur reprit sa réflexion : "sept jeunes s'absentent de la salle d'étude.

Sur les sept, deux vont se retrouver aux toilettes pour flirter ou fumer une cigarette : Sylvain Villard et Fabienne Bouchard. Ceci est corroboré par le témoignage de Géraldine Gattaz, amoureuse de Vincent et jalouse à tort de Fabienne.

En ce qui concerne les autres, c'est moins clair. Felipe Santo va soi-disant demander des cigarettes à son frère mais reste absent de l'étude pendant une demi-heure ; il me faudra interviewer ce frère. Comment s'appelle-t-il déjà ?... Migue, oui c'est ça, Miguel.

Et les deux autres : Yannick Chapelle va chercher un certificat de scolarité au secrétariat mais ne trouve personne, Meyer lui, saigne du nez et se soigne tout seul parce que la secrétaire n'est pas là...

Il s'agit peut-être d'un double mensonge... A moins que... Il faut vérifier.

Pricaz mit la main dans la poche intérieure de son anorak pour y prendre son petit agenda et sortit en même temps l'enveloppe contenant les résidus trouvés dans l'assiette au grenier. " Occupons-nous tout de suite de ceci! " Il se dirigea vers le secrétariat.

Madame Golliet venait d'enfiler son manteau quand l'inspecteur ouvrit la porte.

- Sans vouloir vous retarder madame Golliet, dites-moi si le jeune Chapelle est venu chercher un certificat de scolarité lundi dernier entre trois et quatre heures ?

- Vous me prenez de court ! Lundi à trois heures dites-vous ? Attendez... Non, certainement pas, j'étais en train de taper le procès-verbal du conseil d'administration de l'établissement. Cela m'a occupée jusqu'à quatre heures et demie.

- Merci madame, je peux téléphoner ?

- Le premier commutateur à gauche...

- Je connais maintenant ! Libérez-vous madame Golliet.

- Allô, Dussolliet ?... Tu peux passer au collège tout de suite ?... Non, quelque chose à porter au labo pour analyse... Non, il me faut le résultat demain matin... Je serai à la grille d'entrée ou en salle des professeurs, à tout de suite. Pricaz reprit le couloir et descendit dans la cour. Encore dix minutes à patienter avant le conseil. Mains dans le dos, les yeux sur les chaussures, il se mit à marcher de long en large dans la nuit maintenant bien établie.

" Vincent sort du cours de physique à cinq heures. Il est rêveur mais en bonne santé. A six heures et demie, on le retrouve mort en bas des escaliers.

Véronique, la surveillante, quitte l'étage à cinq heures et demie et ne remarque rien. Tout s'est donc passé pendant cette heure là. Qui a poussé Vincent contre l'angle du mur de l'escalier et l'a-t-on effectivement poussé ? D'autre part il semble heureusement que l'usage de drogue dure par ces jeunes soit exclus ; mais en revanche, quelques uns d'entre eux se réunissent pour feuilleter des revues pornographiques, manger, fumer, boire du coca et des alcools forts dans les combles à l'insu de tous.

N'oublions pas non plus l'aspect sentimental du problème: Géraldine amoureuse de Vincent, lequel s'amuse à la rendre jalouse.

Et puis il y a le concierge qui n'aime pas bien ces jeunes qui se moquent sans cesse de lui.

Sans compter les petits loubards qui connaissent très bien Vincent semble-t-il...

Le bruit d'une voiture s'arrêtant près du portail, gyrophare tournant, l'arracha à ses réflexions. Il se dirigea vers la porte et tendit l'enveloppe à l'inspecteur Dussolliet qui venait d'arriver.

- Pas la peine de descendre, vas-y tout de suite. A demain.

16. Second conseil.

Tous les professeurs de la classe étaient réunis dans la salle du conseil quand l'inspecteur entra en compagnie de monsieur Blanc.

- Mesdames et messieurs, pour celles et ceux qui ne le connaissent pas encore, voici l'inspecteur principal Pricaz qui enquête sur le drame de lundi dernier. Il souhaite assister au conseil de la troisième D. Etant donné les circonstances, je pense que nous pouvons accepter que les débats se déroulent en sa présence. Prenons place rapidement s'il vous plaît.

Monsieur Pricaz, avez-vous quelque chose de particulier à demander avant de commencer ?

- Oui, plusieurs choses. Je suppose que vous avez l'habitude de parler de vos élèves en les prenant par ordre alphabétique ?

- En effet, nous examinons successivement le travail et le comportement de chaque élève dans l'ordre de la liste.

- Je désire, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, que vous examiniez d'abord les cas de sept élèves qui m'intéressent particulièrement. Parmi eux se trouve le jeune Vincent ; je voudrais que vous fassiez comme si rien...

- Entendu. Autre chose ?

- Oui. Madame Duparc, avez-vous la copie de l'interrogation écrite de Lebrun, celle de lundi ?

- La voici, monsieur l'inspecteur. Elle a été vite corrigée, zéro sur vingt : une seule phrase sans queue ni tête et sans rapport avec le sujet, visiblement copiée sur un voisin guère meilleur que lui.

La feuille passa de main en main jusqu'à l'inspecteur qui n'y jeta qu'un bref coup d'œil.

- Merci madame, puis-je la garder ?

- Si vous voulez.

- Vous souvenez-vous qui était ce voisin ?

- Attendez... je crois que c'était Santo. Vraiment pas quelqu'un sur qui on peut copier !

- Bon, inutile de refaire un tout de table pour décrire l'ambiance générale de la classe que tout le monde maintenant connaît, y compris monsieur Pricaz.

Étudions les cas individuels. Nous commençons par qui ? intervint le principal en regardant l'inspecteur.

- Chapelle Yannick...

- Etes-vous satisfait ? Avez-vous appris quelque chose de nouveau sur ces élèves ? s'enquit monsieur Blanc.

- Je pense connaître un peu mieux la personnalité et le profil de chacun de ces jeunes. Il semble bien que les activités solaires ne figurent pas parmi leurs préoccupations essentielles. Bon, je vous laisse continuer votre conseil. Un grand merci pour votre collaboration. Au revoir mesdames messieurs.

Au lieu de sonner au portail de fer, Pricaz vint toquer à la porte de la loge. Cette dernière n'était pas éclairée mais on devinait une lumière dans la cuisine, derrière le sas d'entrée. L'inspecteur poussa la porte et avança dans le local :

- Monsieur Lemercier ?... Monsieur Lemercier vous êtes là ?

Pas de réponse ! Pricaz continua jusqu'à la cuisine et passa la tête par l'entrebâillement de la porte. La lampe posée sur le poste de télévision était allumée mais il n'y avait personne dans le petit appartement.

-Il doit être en train de faire son service de nettoyage, pensa le policier.

C'est en faisant demi-tour qu'il vit, contre le mur, au dessus du petit standard téléphonique, pendues à de petits crochets métalliques, une quinzaine de clés.

Un rapide examen confirma l'idée qui venait de lui traverser l'esprit : une clé au panneton limé, identique à celle de Vincent, était suspendue sous l'étiquette "débarras" .

Pricaz rebroussa chemin et pénétra dans le bâtiment principal. Monsieur Lemercier était là, balai à la main, seau et pelle à poussière au sol.

- Ah, monsieur Lemercier, je vous cherchais !

- C'est à quel sujet ?

- Je voulais vous dire que vous pouviez enlever les barrières maintenant.

- Pas trop tôt ! bougonna le concierge.

- Dites-moi, comment fait-on pour aller dans les combles ?

- On peut pas, j'ai pas la clé.

- Il n'existe pas de clé ?

- Si, à la loge, mais j'ai pas bien le temps...

- Y allez-vous quelquefois ?

- Moi ? Pourquoi faire ?

- Vous n'y êtes jamais allé ?

- Si, pour remiser des chaises cassées et des vieux bouquins.

- Récemment ?

- Non. Ecoutez, j'ai pas bien le temps. J'en ai encore pour une heure au moins, il faut que je continue mon...

- Je vous laisse, monsieur Lemercier, au revoir.

Guste émit un grognement qui, avec beaucoup de bonne volonté, pouvait passer pour un "bonsoir" et reprit son balai.

Pricaz se dirigea d'abord vers la gare avant de tourner dans la rue Royale.

Il entra dans une librairie afin d'acheter son journal de télévision habituel.

Dans le magasin, le présentoir supérieur était copieusement garni de revues spécialisées dans le sexe. Il en feuilleta quelques unes, un peu mal à l'aise.

- Voilà bien de quoi exacerber les instincts d'adolescents travaillés par leurs hormones ! Faut pas que laisse tomber cette piste là ! " Il jeta un bref regard à sa montre : dix neuf heure quinze. "Juste le temps d'acheter à manger pour ce soir" marmonna-t-il en se dirigeant vers le Prisunic, "faudra que je fasse de grosses courses demain... si j'ai le temps !"

17. Le club.

Dans un recoin de la cour de récréation, près des préfabriqués, David Meyer et Felipe Santo discutaient à voix basse tandis que Yannick Chapelle éloignait les curieux et les importuns.

- Tu crois qu'on monte aujourd'hui ? fit David en regardant autour de lui.
- T'es dingue ! répliqua Felipe, si on se fait choper maintenant, ils vont nous accuser de tout !
- Faudrait pourtant qu'on planque le matos !
- Pourquoi ? Personne n'ira voir là-haut !
- Ils ont dû trouver la clé de Vincent et ils vont chercher où elle va !
- T'as raison, il vaut mieux tout planquer.
- Faut qu'on trouve le moyen d'y aller sans se faire choper.
- Ouais, écoute, voilà c'que j'te propose : ce soir, on escalade la grille...
- Ça va pas ! Une fois dans la cour, t'es coincé ! Toutes les portes pour aller aux étages sont fermées avec des serrures de sécurité. T'as bien vu les clés chez le Guste !
- J'te cause pas des portes ! Ecoute j'te dis, une fois dans la cour, on monte sur le toit du préau par les colonnes ou la gouttière du coin et on passe par une fenêtre du premier.
- Mais les fenêtres sont fermées elles aussi...
- Eh, réfléchis un peu : à cinq heures, juste avant de descendre, on en débloque une. Il suffit de tourner la poignée. Comme ça, on n'aura qu'à pousser un bon coup et hop, dans la place !
- Ouais, ça peut se faire, convint David, mais il nous faudra une autre lampe... Je prendrai celle qu'est dans la bagnole de mon vieux.
- T'as ton passe ?
- Pas sur moi tu penses ! Après la séance d'hier avec le flic, pas question de le garder dans la poche. Heureusement qu'il ne nous a pas fouillés !
- Tu l'as planqué où ? demanda Felipe.
- Là, à côté de toi. Tu vois cette grosse pierre entre le préfa et le mur ? Et bien exactement dessous. Je l'ai mis hier et il y est encore.
- Alors banco pour ce soir ?
- Quand même c'est risqué ! Même s'il trouve la planque, il peut pas prouver que c'est nous. On peut peut-être laisser pisser...
- Mais réfléchis un peu , eh babet ! Il sait qui est sorti de l'étude lundi, et comme ça ne peut pas être les filles ni Sylvain, il saura que c'est nous.
- Mais ça pourrait être n'importe qui d'une autre classe...
- Non, il aurait vite fait de comprendre que ce n'est pas possible.
- Ouais, t'as raison. Mais pour moi ça va être dur de sortir ce soir.
- Mais non, en rentrant chez toi, tu diras à tes vieux que l'prof de français nous a r'commandé d'aller voir un film qu'on va discuter dessus en classe. Ça marche à tous les coups !
- Bon, alors à neuf heures place Sainte Claire, près des cinés. Je prévient Yannick.
- Merde, ça sonne, tu sais ton anglais ?
- T'es fou, pas eu le temps !
- Il va nous coller une interro c'salaud. Mets-toi à côté de Collu, moi j'pomperai

sur Ghislaine.

- On se voit à l'interclasse pour décider des sanctions, d'ac ?

- Ça joue !

Monsieur Combat entra le dernier en salle cent douze.

- Sit down !

Take paper, pen and english book, open it page forty three. Exercises number two, four, seven and eight. You have fifty minutes !

- M'sieur, c'est noté ?

- In english please !

- ...

- Now it's time to work. Keep quiet !

Le silence se fit petit à petit, ponctué de soupirs, de reniflements et d'insultes grommelées entre les dents: "...tain fait ch..."

Monsieur Combat, visage glacé et œil inquisiteur, marcha un instant dans les travées, jetant un regard sur chaque copie, se retournant parfois tout d'un bloc, puis, n'ayant rien décelé d'anormal, se dirigea vers le bureau derrière lequel il s'installa. Il sortit un paquet de copies de sa vieille serviette de cuir fauve et se mit à corriger.

Felipe, du bout de sa règle toucha le dos de Yannick qui, main ouverte dans le dos, reçut le bout de papier plié serré que son ami venait de rédiger. Yannick attendit le bruit d'un raclement de chaise sur le plancher pour ouvrir le billet de son copain.

"Il faut punir la salope, pense à un truc."

Yannick prit son effaceur, fit disparaître immédiatement la phrase compromettante et se mit à réfléchir intensément.

La dénonciation de ceux qui étaient sortis de l'étude lundi dernier ne pouvait pas rester sans suite. Véro, la pionne faisait semblant d'être sympa avec eux, mais en douce, elle leur tirait dans les pattes en les caftant au flic. Il fallait trouver un truc bien embêtant pour elle et surtout bien anonyme, pas dangereux pour eux.

Faucher et déchirer le gros bouquin qu'elle laissait parfois sur le bureau de l'étude, ou lui lancer une giclée d'encre bleue dans le dos, ou bien lui mettre un chewing-gum bien chauffé dans les cheveux, ou bien encore...

"Oui, c'est cela, on va demander au frère de Felipe de..."

La sonnerie libératrice réunit les trois copains qui reculèrent jusqu'à l'angle du couloir afin de discuter à l'abri de la curiosité des autres potaches. David, le seul des trois qui n'avait pas encore liquidé son complexe des notes demanda :

- Vous avez su faire ?

- On n'en a rien à secouer de son interro, trancha Felipe qui se tourna vers Yannick, tu as trouvé ?

- Ouais. Ton frangin sera à la grille à dix heures ?

- Ben, comme d'habitude.

- Bon, tu lui demandes de s'occuper de la tire de la pionne, elle est sur le petit parking au coin de la rue. Tu lui dis que c'est une deuche grise pourrie, son numéro c'est QV 74.

- Bonne idée.

- Hé les mecs, faut y aller, les autres sont déjà rentrés, coupa David.

- On y va.

L'inspecteur principal Pricaz prit le rapport que lui tendait son adjoint. Le labo avait fait vite cette fois. La feuille de papier ne contenait que deux alinéas après les habituelles formules définissant l'échantillon étudié :

Tabac de coupe fine, probablement de marque "Amsterdamer". Résine de cannabis effritée.

- Bon, je n'ai pas perdu mon temps en visitant ce grenier ; reste à trouver le rapport entre ce club un peu singulier et le décès de Vincent. Il faut absolument que je réussisse à tirer les vers du nez des trois qui sont sortis de l'étude sans raison effective.

L'inspecteur enfila son anorak et quitta le commissariat.

Au lieu de se diriger vers la porte Sainte Claire, Pricaz tourna à gauche et grimpa la côte Saint Maurice en direction de la place du château où se trouvait sa voiture personnelle : une 205 presque neuve achetée à un employé des usines Peugeot. Le traitement d'un inspecteur de police, même principal ne permet pas de faire des folies.

18. La pionne et le prof de gym.

C'est en quittant le collège à midi que Véronique Dunand trouva sa deux chevaux avec les quatre roues à plat.

Désespérée, au bord des larmes, elle allait se résoudre à revenir au collège quand le car de l'éducation physique arriva, descendant du Crêt du Maure. Un flot d'élèves, rouges, suants, mal rhabillés, s'écoula du véhicule sous l'œil inquiet et attentif de monsieur Lathuille.

- On attend pour traverser ! hurla-t-il à l'intention de quelques sixièmes qui s'engageaient sur la chaussée. Il continua, se tournant vers le chauffeur :

- Quand ils sont en groupe, ils ne font plus attention à rien ! Allez, au revoir, cet après-midi, nous irons au parc des sports.

Le prof de gym se dirigea vers le petit parking à l'angle du Chemin de la Prairie, fouillant dans son sac à la recherche de ses clés.

- Tiens, mademoiselle Dunand... Mais qu'est-ce qui vous arrive ? fit-il en voyant le visage défait de Véronique.

- Regardez !

- Oh là, en effet !... C'est la seule voiture comme ça ? Dites donc, on dirait bien que quelqu'un vous en veut !

- Mais comment je vais faire ?

- Pas de panique ! D'abord, vos pneus sont-ils crevés ou seulement dégonflés ? Tenez, regardez là, par terre : le capuchon de la valve a été enlevé ! Cette roue a probablement été dégonflée et pareil pour les autres. Attendez, j'ai une pompe "spéciale surveillante en difficulté " dans ma voiture, fit-il avec bonhomie.

Lathuille alla vers une 505 vert métallisé garée trois places plus loin, en ouvrit le coffre et revint avec un gonfleur à pied.

- Vous êtes outillé dites donc !

- Commander, c'est prévoir ! Quelle pression mettez-vous ?

- A vrai dire, je n'en sais rien.

- Ah les femmes ! Regardez sur votre notice de bord, c'est marqué... Tenez, là ! à la dernière page.

- Vous êtes sympa, je ne sais pas comment j'aurais fait sans vous !

- Bah, vous auriez fait avec un autre ! Une jolie fille n'est jamais en peine. D'ailleurs, je vous préviens, ça va vous coûter un maximum : une bise par pneu.

- Bon, eh bien je paierai !

- Ça a l'air de tenir, elle était seulement dégonflée.

- Qui a bien pu faire ça ? C'est débile !

- Vous savez, certains élèves n'hésitent pas à se venger d'une colle ou d'une mauvaise note par un attentat de ce type. L'an dernier, monsieur Combat a eut la peinture de sa R18 éraflée sur toute la longueur de la carrosserie. Depuis, il se gare loin du collège et finit le trajet à pied ! Essayez de vous rappeler si vous avez puni quelqu'un récemment et vous aurez probablement le coupable.

- Je ne punis presque pas !

- Les adolescents sont vindicatifs, il suffit d'un rien pour les blesser, après ils vous en veulent et certains se vengent.

- Je ne vois vraiment pas, à moins que...

- Bon, voilà, ça y est ! Vous pouvez partir, mais pas avant d'avoir payé ! Véronique, rougissante, s'exécuta de bonne grâce et plaça quatre bisces appuyées sur les joues tannées du prof de gym.
- Allez, au revoir ma grande, bon appétit. Au fait, vous mangez où ?
- Aujourd'hui, un sandwich dans la voiture. Il faut que j'aille à Grenoble pour des TP à ne pas manquer.
- Qu'est-ce que vous préparez exactement ?
- Une licence de lettres modernes.
- Vous voulez être prof ?
- Disons d'abord institutrice.
- C'est un beau métier, vous savez, mais on n'y roule pas sur l'or, loin s'en faut ! Allez, je vous laisse, à lundi.
- Vous ne travaillez pas demain ?
- Non, j'ai mon samedi cette année.
- Au revoir monsieur Lathuille et merci encore.

Le prof de gym regarda les deux chevaux s'éloigner avec un sourire non dénué de tendresse.

- C'est une petite bien méritante. Ce n'est pas évident de travailler tout en poursuivant des études. Je me demande qui a bien pu lui faire ça, elle qui ne punit presque pas ; pas assez en tout cas. Les troisièmes lui mènent la vie dure à ce qu'on dit... Est-ce qu'il n'y aurait pas un rapport entre le drame de lundi et cette malveillance ? Difficile de savoir !

Au carrefour de la banque de France, Véronique tourna à gauche vers le Pont-neuf et la route nationale 201. Elle préférait prendre la nationale plutôt que déboursier le montant du péage de l'autoroute, trop lourd pour un demi traitement de surveillante d'externat ; et puis, à ce moment de la journée, la circulation était réduite. Elle serait à Grenoble sans problème à quatorze heures.

C'est en redémarrant au feu vert du croisement de la rue de l'Isernon que l'accident se produisit, imprévisible. Malgré un écart de dernière seconde, la mobylette percuta à pleine vitesse l'arrondi de son pare-chocs arrière et finit sa trajectoire contre le trottoir, éjectant son conducteur.

Véronique, affolée, enfonça l'accélérateur, franchit les rails du passage à niveau et fila en direction d'Aix les Bains.

Plusieurs kilomètres plus loin, toute tremblante, elle s'engagea dans la bretelle d'accès de l'hypermarché avant de s'arrêter, au bord de la crise nerveuse. Les mains en haut du volant, le front appuyé sur les avant-bras, le dos secoué de tressautements incoercibles, elle mit plus de dix minutes à retrouver un semblant de contrôle.

Alors, comme un automate, elle sortit de sa deux chevaux, en fit le tour et s'attarda sur l'aile arrière gauche. Seuls l'arrondi du pare-chocs un peu plus écarté de la carrosserie et une trace noire laissée par le caoutchouc du pneu témoignaient de l'accident.

Le cerveau vide, Véronique se sentait dans une situation de totale impuissance ; incapable de prendre une décision et cependant consciente qu'elle ne pouvait pas rester ainsi. La panique la reprit, elle saisit ses cheveux à deux mains, coudes serrés contre sa poitrine et se retint pour ne pas hurler. Autour d'elle, personne, personne à qui parler, demander conseil, chercher un peu de

réconfort.

Un peu de lucidité lui revint enfin. Pas question de continuer la route ; d'ailleurs, quel bénéfice aurait-elle tiré de travaux pratiques faits dans ces conditions ! Revenir en arrière et porter secours à l'accidenté : oui, voilà ce qu'il fallait faire, s'il n'était pas trop tard !

Elle reprit le volant et rebroussa chemin, incapable de dépasser les soixante kilomètres à l'heure.

Une file de voitures bouchonnait au passage à niveau tandis qu'au delà, l'ambulance des pompiers lançait les éclairs bleus de son gyrophare.

Portière ouverte, un pied au dehors de leur véhicule, des automobilistes tentaient de voir la cause de ce ralentissement.

Là-bas, le clignotement bleu s'éloigna vers le centre ville et lentement le bouchon se résorba.

Véronique s'arrêta au carrefour de la rue de l'Isernon et s'adressa au policier qui, d'un bras pressé, activait le flot des voitures.

- Monsieur l'agent, c'est moi qui...

- Circulez, circulez, il n'y a plus rien à voir ! Allons, circulez !

- Mais, monsieur l'agent, je vous dis que c'est moi...

- Mais circulez donc, vous bloquez tout le monde !

Véronique alla garer sa deux chevaux une cinquantaine de mètres plus loin et revint à pied vers le carrefour. Quelques personnes entouraient encore le cyclomoteur surchargé de chromes, couché sur le trottoir, roue avant en huit. Une tache de sang rougissait l'asphalte du trottoir.

- Que s'est-il passé ? demanda la surveillante à un homme d'une cinquantaine d'années qui regardait l'engin couché d'un air réprobateur.

- Un jeune qui a grillé un feu rouge et qui a perdu le contrôle de sa moto en cherchant à éviter une voiture. Et bien sûr, il ne portait pas de casque !

- C'est grave vous pensez ?

- On l'a conduit à l'hôpital en tout cas !

- Et la voiture, elle est où ?

- Le chauffeur a continué son chemin. Il ne s'est aperçu de rien. De toute façon, il n'est pas responsable. Ces jeunes en mobylette ne respectent rien, et surtout pas le code de la route !

- On sait qui c'est ce jeune ?

- On le saura demain en lisant le Dauphiné.

19. Les trois.

La place Sainte Claire était inhabituellement déserte ce vendredi soir-là. La pluie avait commencé de tomber vers cinq heures et n'incitait pas à sortir. David Meyer, arrivé le premier, examinait les photographies publicitaires des films de la semaine, bientôt rejoint par ses amis Yannick et Felipe.

- Tu vois bien que c'est fastoche de sortir ! Tes vieux ont tout avalé ?
- Arrête ! Ils n'ont jamais voulu croire que le ciné commence à neuf heures, tu penses ! J'ai dû dire qu'on se réunissait avant pour préparer une discussion sur le film. Je suis censé être chez Yannick. Pourvu que mon père ne téléphone pas pour vérifier !

- T'es fou, ils sont trop contents de mater la télé tranquille ! fit Yannick, déjà psychologue.

- T'as pu piquer la torche dans la tire de ton vieux ?

- Oui, je l'ai.

- Bon, j'ai débloqué la fenêtre du premier, au dessus de la salle de physique, personne pourra nous voir.

- Oui, mais le danger de se faire choper, c'est quand on escaladera la grille, intervint à nouveau Yannick.

- De c'temps là, y aura personne dans la rue !

- Et le passe ?

- David l'a planqué sous une pierre, entre le préfa et le mur. Allez, on y va ! Les trois copains se dirigèrent vers le collège : personne, pas une voiture, pas un chat, la tristesse absolue des soirées pluvieuses d'arrière automne.

Felipe s'immobilisa soudain :

- Merde, y a d'la lumière chez l'Guste !

- Ça ne fait rien, on va passer par l'autre portail, près de la boulangerie. C'est même plus facile.

- Et le concierge ?

- Il doit être tellement saouïl qu'il n'entendra rien.

- Et si quelqu'un de l'immeuble d'en face nous voit ? s'inquiéta David.

- T'es con, y r'gardent tous la télé on t'dit ! J'y vais le prem'.

Felipe escalada adroitement le mur soutenant la grille et sauta dans la cour où le noir l'avalait aussitôt. David et Yannick suivirent avec l'agilité de leurs quinze ans. Les trois garçons s'accroupirent derrière le container vert qui servait de poubelle au collège.

- Va chercher le passe, souffla Yannick à David. N'allume pas ta loupiote maintenant, on se ferait repérer.

David, silencieusement, longea le mur qui séparait la cour du collège de celle de la boulangerie attenante et se glissa dans le noir absolu qui régnait dans le mince espace le long du préfabriqué.

- Alors tu l'trouves ? chuchota Felipe.

- J'y vois rien !

- Tâte avec tes mains, magne-toi !

- Ça y est, je l'ai.

- Allez, on y va chacun son tour en longeant l'mur, j'passe le premier.

Le commando traversa vivement la zone de relative lumière issue d'un lampadaire de la rue, parcimonieusement réfléchi par le mur du bâtiment

administratif. Sous le préau, la nuit les absorba de nouveau.

- Il faut faire vite pour grimper, murmura Felipe.

Il s'agrippa à la gouttière, pieds appuyés sur les aspérités du mur et s'éleva rapidement jusqu'au toit du préau sur lequel il prit appui. Les autres suivirent et s'aplatirent sur les tôles en plastique ondulé.

- C'est pas solide c'te connerie, faut avancer à quatre pattes ! J'ai débloqué la fenêtre du coin, suivez !

Arrivés au but, les trois jeunes se redressèrent et se collèrent contre le mur à côté de la fenêtre. Felipe appuya ses deux mains contre le montant et pesa.

- Merde, ça s'ouvre pas ! Pourvu qu'on n'ait pas r'fermé !

- Attends, je vais t'aider, fit Yannick. Ensemble, tu y es ? Allez, oh hisque !

La fenêtre céda soudain et les battants cognèrent violemment contre les murs intérieurs. Le vacarme glaça les coeurs des trois copains qui se figèrent. Felipe réagit le premier.

- Vite, sautons d'dans !

Agiles comme des chats, ils bondirent sur l'appui pour s'accroupir aussitôt après dans le couloir du premier étage. Felipe rapprocha les battants et tourna la crémone. Dehors, rien n'avait bougé, le bruit n'avait pas éveillé l'attention. David sortit sa lampe torche et mit ses doigts devant l'ampoule avant d'actionner le commutateur. Laissant filtrer un mince rai de lumière, il prit la tête du groupe et enfila le couloir en direction de l'escalier. Arrivés au niveau du palier qui avait vu la chute de leur ami, ils s'arrêtèrent. Une vague d'émotion submergea les trois adolescents et pendant une minute ce fut l'immobilité absolue des recueils sincères.

Yannick le premier troubla le silence :

- C'est trop con de tomber dans un escalier ! Pauvre Vincent, c'était vraiment un chouette copain.

- Tu crois que le flic a raison et que quelqu'un l'a poussé ?

- Qui veux-tu ? Non, c'est pas possible ! Il s'est cassé la gueule en voulant sauter les marches.

- En attendant, il faut monter et faire tout disparaître parce que si l'inspecteur ou le dirlo trouvent tout ça, on va avoir chaud aux fesses !

Le groupe monta vers le second niveau. Les chaussures de tennis amortissaient parfaitement le bruit des pas. David sortit son passe et donna la torche à Yannick.

- Eclaire-moi ! Pas trop, juste la serrure.

Après quelques tâtonnements, le pêne claqua et la porte s'ouvrit.

- Je referme à clé ?

- Penses-tu, on ne va pas rester, juste le temps de débarrasser. Merde, dans quoi on va mettre le matos ?

Felipe, silencieux depuis quelques minutes intervint :

- J'y ai pensé ! Et il sortit de l'intérieur de son blouson de jean quelques sacs plastiques comme on en donne aux caisses des supermarchés. Ils avancèrent dans le grenier avec moins de précautions cette fois : impossible de voir la lumière sinon du ciel, par les lucarnes.

- Allume l'autre lampe, David.

- Ouais, attends, je la cherche. Il ouvrit un tiroir du vieux bureau et remua des revues. Je l'ai !

- Maintenant qu'on est là, on peut s'remettre un peu, fit Felipe en sortant la

bouteille de whisky. Qui veut un canon ?

- Ouais, file, tiens dans le verre. Passe-moi aussi un bouquin, répondit Yannick.

- T'en veux un aussi, David ?

- Ouais.

- Vise un peu la salope, dit Yannick à Felipe en lui désignant une rousse plantureuse en train de faire une faveur à un noir superbement doté par la nature, et elle a l'air d'aimer ça !

- Et celle-là, regarde, quatre mecs à la fois ! ajouta David.

- J'ai envie d'm'en taper une !

- Attends... Ecoute... Vos gueules bon dieu ! J'ai entendu du bruit...

- T'es louf !

- On vient j'te dis !

- Range tout, vite ! On s'planque au fond derrière les vieilles tables. Vite Yannick !

- Prends l'autre loupiote et éteins-la !

Des pas qu'on ne se donnait pas la peine de cacher résonnaient dans le couloir. Ils s'arrêtèrent au niveau de la porte de l'escalier du grenier.

"Vingt gu... étais sûr d'avoir fermé pourtant !" grommela l'arrivant qui s'engagea lourdement dans l'escalier.

Le faisceau d'une lampe électrique balaya le grenier puis éclaira le sol en direction de la table du club. Le plancher de chêne trahissait la démarche lourde, irrégulière, hésitante de l'intrus qui s'arrêta devant le bureau, posa sa torche, ouvrit les tiroirs et sortit la bouteille de cognac.

La lumière de la lampe de poche, réfléchi par le dessus du bureau, éclaira le visage de l'arrivant.

- Merde, c'est le Guste... souffla David.

- Le salaud, il boit notre cognac ! ragea Yannick.

Lemercier, car c'était effectivement le concierge, plongea la main dans le second tiroir du bureau et en sortit une revue. Il feuilleta quelques pages puis reprit sa lampe dans la main gauche de façon à mieux éclairer les éloquents images et, de la main droite, il se mit à froter doucement son sexe à travers son pantalon de velours.

- Y va quand même pas s'branler ici ! gloussa Felipe.

Pris d'une soudaine inspiration, Lemercier posa la lampe sur la revue ouverte et saisit la bouteille qu'il emboucha une nouvelle fois. Le bruit de la déglutition fut nettement perçu par les trois complices. Puis il remit le flacon dans le premier tiroir qu'il referma, saisit le magazine qu'il glissa dans la poche intérieure de sa veste de toile bleue et se dirigea en titubant vers l'escalier. La serrure claqua et les pas hésitants décrivirent dans le couloir de l'étage.

- Quel salaud ! s'exclama David, non seulement il boit notre cognac mais il nous pique nos bonnes femmes !

- Allez, on déménage tout ! enchaîna Felipe.

- Mais non, maintenant ce n'est plus la peine. S'il y a un os, il suffira d'accuser le concierge. Il ne pourra pas dire le contraire, il est coincé. Allez, on se tire ! fit Yannick.

- Attends un peu, il est peut-être encore dans le bâtiment.

- Non, j'ai entendu la porte d'en bas.

- Passe devant David, c'con a relourdé l'grenier. Heureusement qu't'as pas laissé l'passe sur la porte, on s'rait frais !

- Attendez un peu, reprit Yannick, décidément la tête pensante de l'équipe, si on le dénonçait ?
- T'es dingue, on va pas aller trouver les flics... ni le dirlo...
- Mais non, il suffit d'écrire et comme ça on sera peinards.
- Une lettre anonyme ? fit David effrayé.
- Bien sûr, ni vu ni connu !
- Mais s'ils reconnaissent l'écriture ?
- Je m'en occupe, continua Yannick, il suffit d'écrire de la main gauche pour qu'on ne puisse pas reconnaître l'écriture. J'ai lu ça dans un bouquin.
- Qu'est-ce que tu vas mettre dans ta lettre ?
- T'inquiète ! Je vais juste suggérer de questionner le Guste sur ce qu'il fait la nuit dans le grenier du collègue.
- Et t'envoies ça à qui ?
- Ben à l'inspecteur !... Pricaz je crois qu'il s'appelle.
- Tu sais son adresse ?
- J'envoie au commissariat hé bablet ! Allez, on se casse.

20. Rebondissements.

L'inspecteur stagiaire Dussollet leva les yeux en entendant la porte du bureau s'ouvrir.

- Bonjour monsieur.

- Bonjour Dussollet, quoi d'intéressant dans les rapports d'hier ? demanda Pricaz.

- Rien que d'habituel : deux vols de voitures, un vol à l'arraché, un carambolage sur la route de Saint-Jorioz et un jeune accidenté en mobylette.

- Je lirai les plaintes et les rapports tout à l'heure. Et au courrier ?

- Rien d'important ; une lettre personnelle pour vous...

- Donne ! Dis donc, il n'y a pas de timbre et pas de cachet de la poste ; quelqu'un l'a apportée ?

- Non, on l'a trouvée par terre, devant la porte d'entrée du commissariat.

L'inspecteur principal décacheta l'enveloppe et en sortit une feuille pliée en quatre sur laquelle était écrite cette simple phrase : "Demandez au concierge du collège ce qu'il fait la nuit dans le grenier."

L'écriture était renversée, malhabile, visiblement contrefaite. Pricaz se gratta la nuque et tendit la feuille à son adjoint.

- Qu'en penses-tu ?

- C'est peut-être anonyme, mais c'est quand même du nouveau... répondit Dussollet après avoir pris connaissance du billet. Si on se donne la peine de nous aiguiller sur le concierge, c'est que, d'une part on veut détourner notre attention de quelque chose ou de quelqu'un et que, d'autre part, le concierge n'est sûrement pas blanc-bleu.

- Pas mal vu. Je vais m'intéresser à lui d'un peu plus près. Et l'auteur de la lettre ?

- Un gamin probablement.

- Peut-être. Bon, passe-moi quelques rapports.

- Dis donc, Dussollet, tu as lu celui sur l'accident de mobylette ?

- Oui.

- Tu n'as rien remarqué ?

- Rien de spécial. Ça arrive malheureusement tous les jours.

- L'accidenté s'appelle Fernand Almeida !

- Et alors ?

- Et bien, c'est notre type de l'autre jour : Féfé, le jeune loubard qui traîne devant le collège !

- Ah oui, celui qui, en plus, n'avait pas de certificat d'assurance ! Il s'est dégotté un autre engin...

- Sûrement. Je pense qu'il a été conduit à l'hôpital. J'y vais.

Pricaz s'adressa à la préposée à l'accueil, au rez-de-chaussée du centre hospitalier :

- Almeida Fernand, quelle chambre s'il vous plaît ?

- Il a été admis quand ?

- Accident de la route hier midi.

- Pas encore répertorié, voyez aux urgences, entresol à gauche.

L'inspecteur grimpa l'escalier et avisa une infirmière derrière son guichet.

- Je veux voir un jeune : Almeida Fernand...

- Voyez à l'accueil !

Sans s'énerver, Pricaz mit la main à la poche et sortit sa carte tricolore.

- Enquête policière.

- Ah d'accord, je vous appelle l'interne de jour. Vous pouvez vous mettre là en attendant.

Assis sur une chaise dans le hall d'attente des admissions d'urgence, il vit arriver successivement une femme enceinte sur le point d'accoucher puis un homme pressant ses doigts ensanglantés dans son autre main.

"Ils ne chôment pas dans ce service" pensa-t-il. L'interne, blouse blanche ouverte, stéthoscope autour du cou vint au devant de lui.

- Vous voulez me parler ?

- Oui, vous avez accueilli hier vers treize heures un accidenté de la route, un jeune. Est-ce que je peux le voir ?

- Je n'étais pas de permanence hier, mais attendez...

L'interne s'éloigna et compulsa un registre sur le bureau de l'infirmière.

- En effet, Almeida Fernand, traumatisme crânien avec plaie ouverte, est resté deux heures sans connaissance ; a été conduit ce matin chambre 273. Vous tenez à le voir ?

- J'ai besoin de lui parler quelques minutes.

- Deux minutes pas plus. Un traumatisme crânien, c'est sérieux.

Au deuxième étage, l'inspecteur frappa discrètement à la porte indiquée et entra sans attendre l'invitation. Trois lits s'alignaient contre le mur mais deux seulement étaient occupés : un homme d'une cinquantaine d'années, jambe gauche dans le plâtre, dormait dans le premier tandis que Féfé, tête entourée d'un énorme pansement, s'agitait dans le troisième, près de la fenêtre.

- Bonjour Féfé.

- Merde, le flic !

- Ne t'inquiète pas, je ne te veux pas de mal. Dis-moi simplement comment s'est passé ton accident.

- Ben, j'ai cogné une bagnole.

- Et elle ne s'est pas arrêtée ?

- Non, elle a filé.

- Tu sais ce que c'est comme voiture ?

- Une deuche je crois.

- Tu as cogné l'avant ou l'arrière ?

- J'sais pas, j'ai comme un trou noir dans la tête.

- Tu penses que c'est une deux chevaux et tu ne te rappelles rien d'autre ?

- Non, rien.

- Tu avais une nouveau cyclomoteur ? Avec une assurance cette fois ?

- C'était la brêle d'un copain, j'allais justement chercher une assurance.

- Hé bien, ça ne va pas être simple. Tes parents sont prévenus ?

- Ouais, l'hôpital a averti mon vieux, mais il ne peut pas venir à cause de son boulot.

- Tu as besoin de quelque chose ?

- Je voudrais bien des clopes !

- Désolé, je ne fume pas. Et puis ce n'est sûrement pas autorisé ici. On se reverra plus tard. Salut !

- J'aime autant pas !

A l'entresol, l'interne vint au devant de l'inspecteur.

- Dites, ça va peut-être vous intéresser : dans les poches de votre client, on a trouvé ça. Le toubib lui tendit une boîte d'allumettes.

- Qu'est-ce que c'est ? fit machinalement le policier en ouvrant la boîte qui contenait quatre ou cinq petites barres de couleur marron-brun, comme du chocolat.

- De la résine de cannabis, monsieur l'inspecteur.

- Merci, j'avais reconnu !

- Je veux simplement dire que si ce jeune venait de fumer un joint, l'état euphorique provoqué par la drogue peut expliquer l'accident. Il paraît qu'il a grillé un feu rouge avant de percuter le trottoir !

- Je vois, merci de votre collaboration.

Vers dix heures, en revenant de l'hôpital, Pricaz trouva Véronique Dunand dans son bureau en compagnie de Dussolliet.

La jeune fille avait les traits tirés, les yeux cernés, le visage diaphane. Elle se leva lorsqu'elle vit entrer Pricaz.

- Qu'est-ce qui vous arrive mademoiselle Dunand ? Asseyez-vous.

Véronique, à la limite des larmes, inspira fortement et lâcha d'une traite :

- Hier, à midi et demie, j'ai eu un accident. Je me suis affolée, je ne me suis pas arrêtée. Ce matin, j'ai lu dans le journal que c'était grave, alors...

- Calmez-vous et racontez-moi ça dans l'ordre. Ça s'est passé où ?

- Au carrefour de l'avenue de Chambéry et de la rue de l'Isernon, je démarrais au feu vert...

- Vous étiez arrêtée au feu rouge et vous redémarriez ?

- Oui, la mobylette est arrivée à fond, sur ma gauche. Elle a touché le pare-chocs arrière de ma deux-chevaux.

- Et vous avez paniqué ?

- Oui, surtout après l'incident d'hier midi.

- Quel incident ?

- J'ai trouvé ma voiture avec les quatre pneus dégonflés.

- Tiens tiens, et vous savez qui...

- Non, pas vraiment.

- Comment pas vraiment, vous avez des soupçons ?

- J'ai pensé un instant que ceux que je vous avais signalés comme étant sortis de l'étude lundi dernier avaient voulu se venger.

- Et vous ne le pensez plus ?

- Non, car ils étaient tous en classe hier matin.

- Vous avez bien fait de venir, mademoiselle. Pour votre accident, ça devrait s'arranger. Le jeune en question va s'en tirer avec quelques points de suture et une bonne leçon ! Au fait, savez-vous de qui il s'agit ?

- Le journal disait Fernand Almeida je crois, mais je ne vois pas...

- C'est un des jeunes loubards qui traînent toujours près de votre collègue !

21. Cannabis.

Ça tourne en rond..." murmura Pricaz une fois que Véronique fut partie.

- Qu'est-ce que vous dites ? intervint Dussollet.

- Non, rien.

- Vous pensez toujours que le décès du collégien n'est pas accidentel ?

- J'en suis persuadé. Rappelle-toi les deux plaies à la tête de Vincent, une horizontale et l'autre verticale !

- C'est vraiment important ?

- Essentiel ! Ecoute, en retournant sur les lieux, j'ai fini par trouver deux cheveux collés contre l'angle du mur au sommet de l'escalier. Ces deux cheveux appartenaient à Vincent Lebrun, le labo l'a confirmé.

- Donc, vous pensez que...

- Mais oui, Vincent a cogné le mur violemment et s'est ouvert le cuir chevelu.

- Il s'est peut-être cogné tout seul...

- Ça ne tient pas debout, si j'ose dire. Les cheveux étaient à hauteur de mes yeux or Vincent mesurait un mètre soixante quinze, ma taille à peu près. Si le choc avait eu lieu au moment d'une chute, ils auraient été plus bas ! Et puis c'est l'arrière du crâne qui a porté donc il a été poussé !

- Et comment expliquez-vous les autres traumatismes ?

- Vincent, à moitié assommé, titube vers l'escalier et tombe. En tombant, sa tête heurte violemment une marche d'où la seconde blessure, horizontale celle-là !

- Et la jambe fracturée ?

- Il a dû se prendre le pied entre deux barreaux de la rampe de l'escalier en tombant.

- Moi, je vois les choses différemment. J'ai bien lu le mot cannabis dans le rapport du labo ?

- Oui, et alors ? répliqua Pricaz d'un ton un peu excédé.

- Alors je pense que, sous l'effet de la drogue, il a perdu l'équilibre et s'est bêtement cogné une première fois, avant de tomber comme vous l'avez dit.

- Non, pas d'accord !

- Mais pourquoi ?

- Connais-tu les effets du haschich sur celui qui en fume ?

- Il est dans un état second je présume.

- En réalité, cette drogue dite douce, donne une sensation d'euphorie, de bien-être, de désinhibition, d'excitation. Or Vincent n'a pas fumé de joint ce jour-là !

- Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?

- C'est simple, son professeur de physique l'a décrit comme étant rêveur, voire abattu pendant l'heure qui a précédé le drame.

- Alors vous laissez tomber la piste "haschich" ?

- Mais non, c'est par là que je vais attaquer au contraire. Sais-tu qui je viens de voir à l'hôpital ?

- Oui, le jeune à la mob.

- Féfé, Fernand Almeida dit Féfé. Et sais-tu ce qu'il avait dans les poches au moment de son accident ?

- Non, mais vous allez me le dire.

- Des barrettes de résine de cannabis dans une boîte d'allumettes !

- Donc vous pensez que lui, il était sous l'effet de la drogue au moment de son accident ?

- Possible ! Mais ce n'est pas le plus important. Pour moi, ce Fédé est un petit "dealer", un simple revendeur de "chocolat". C'est lui qui fournit certains jeunes du collège.

- Comment pouvez-vous en être sûr ?

- Je n'en suis pas sûr, je présume seulement. Tu te rappelles les noms de ses potes ?

- Pas vraiment.

- C'est pourtant la charnière de l'enquête : un de ses potes s'appelle Santo, Miguel Santo.

- Et puis ?

- Et bien Miguel Santo a un frère en troisième, Felipe qui fait partie de la bande de ceux qui s'absentent régulièrement de l'étude !

- Almeida, Santo, ce sont des noms espagnols. En Espagne l'usage des drogues douces a été libéralisé non ?

- En attendant, en France, la détention et la vente de ce genre de produit constitue toujours un délit et je n'ai pas l'intention de fermer les yeux sur ce trafic qui, en plus, concerne des collégiens !

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

- Pour Fédé, on essaiera de remonter la filière, mais sans grand espoir. Par contre, je vais retourner au collège pour vérifier mon hypothèse, et aussi pour tirer au clair cette histoire de lettre anonyme.

Pricaz décrocha son téléphone et composa le numéro du collège.

- Allô, je voudrais parler à monsieur le principal.

- Un instant s'il vous plaît.

L'inspecteur, combiné coincé entre l'épaule et l'oreille, jouait machinalement avec un crayon qu'il tournait et retournait entre ses doigts. Les petites manipulations avaient toujours aidé sa réflexion.

- Allô ? Monsieur le Principal n'est pas dans son bureau pour le moment, pouvez-vous rappeler ?

- Oui, je rappellerai. Attendez, vous êtes bien monsieur Lemercier ?

- Oui, c'est pourquoi ?

- Je suis l'inspecteur Pricaz...

- Je vous avais reconnu ; avec le standard, j'ai l'habitude des voix !

- Je peux vous voir ? Vous êtes de service ce matin ?

- Je suis de service jusqu'à deux heures. Après, il n'y a plus personne au collège. C'est samedi aujourd'hui !

- A tout de suite, monsieur Lemercier.

Pricaz reposa l'appareil et se leva pour prendre son anorak suspendu au portemanteau. C'est en l'enfilant qu'il perçut un bruit de papier froissé. Une rapide exploration lui permit de sortir d'une poche intérieure une copie ornée d'un zéro doublement souligné à l'encre rouge.

- Tiens, lança-t-il à son adjoint, la dernière interrogation écrite du jeune Lebrun. La physique n'était pas son point fort !

L'inspecteur Dussolliet prit la copie double perforée et y jeta un regard curieux. Sur le recto de la première feuille était écrite la phrase suivante, les deux premiers mots soulignés.

Je vais démontrer que $AG = 5AH$ et que la force donc la valeur est orientée.

- Il n'avait pas bien appris sa leçon ce jour là le petit Vincent, se dit Dussolliet.

Les mains dans les poches de son anorak, l'inspecteur principal Pricaz sortit du commissariat par le square Jean-Jacques Rousseau. Cette fois, les arbres perdaient rapidement leurs dernières feuilles et la vue de l'eau vive et glacée de la rivière le fit frissonner. Bien qu'il ne fut que dix heures du matin, la lumière était crépusculaire.

Arrivé rue Royale, il tourna le regard en direction du lac. Les plans successifs des montagnes étaient gris sur gris et l'eau avait l'aspect plombé des mauvais jours. Le vent aigrelet qui soufflait par rafales du sud-ouest allait encore amener la pluie avant la fin de la matinée, gâchant le week-end !

Pas question de sortie en montagne ce dimanche. Bah, un feu de bois, un fauteuil et un bon livre compenseraient largement ce désagrément. Il en profiterait pour faire griller quelques châtaignes ; elles accompagneraient à merveille la bouteille de vin bourru que son adjoint venait de lui donner. Ces pensées l'avaient conduit jusqu'au portail du collège. Il n'eut pas besoin de sonner, il était dix heures et dix minutes et la récréation venait de se terminer. Le Guste était en train de relever le crochet maintenant la porte en position d'ouverture.

- Monsieur Lemercier, vous avez une minute ?

- Oui, entrez seulement...

- Juste quelques mots. Vous finissez votre service à quelle heure en semaine m'avez-vous dit ?

- Je finis le nettoyage vers sept heures, mais les jours de réunions de parents d'élèves, je dois attendre jusqu'à dix heures et quelquefois plus pour fermer. Pourquoi ?

- Vous ne faites pas de surveillance de nuit ?

- Manquerait plus que ça ! Pourquoi ?

- Il vous arrive de faire une ronde de temps en temps ?

- Le soir, je regarde la télé ou je dors, pourquoi ?

- Hier soir, avez-vous fait un tour dans le collège ?

- Hier soir ? Pourquoi ?

- Mais répondez donc au lieu de toujours demander pourquoi !

- Hier ? Je ne me rappelle pas. J'ai dû me coucher. Pourquoi...

- Bon, bon, passons. Monsieur Blanc est là maintenant ?

- Il est dans son bureau, je crois. Je dois l'appeler ?

- Non, finalement c'est inutile, merci.

- Bonjour madame Golliet. A quelle heure finissent les cours de troisième D aujourd'hui ?

- Bonjour inspecteur. Attendez... La secrétaire consulta le tableau mural. A onze heures !

Pricaz consulta sa montre.

- Dix heures et demie, j'ai le temps. Dites-moi, lundi dernier, vous n'avez pas vu les élèves Chapelle et Meyer de troisième D ? Ils ne sont pas venus dans votre bureau ?

- Non, pas que je me souviens.

- Vous en êtes sûre ?
- Autant qu'on peut l'être, mais vous savez, dans une journée il passe beaucoup d'élèves ici !
- Monsieur le Principal est occupé ?
- Je vous introduis tout de suite.

Monsieur Blanc raccrocha son téléphone et fit pivoter son siège vers l'arrivant.

- Ah, inspecteur, avez-vous terminé votre enquête cette fois ? L'inspecteur d'académie ne cesse de m'appeler et j'ai même reçu un appel du rectorat qui exige un nouveau rapport. Où en êtes-vous ?
- Bonjour monsieur le Principal, ça avance, ça avance. Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que je convoque à nouveau quelques élèves de troisième D ?
- Faites ! Ils ont commis des bêtises, n'est-ce pas ? Ça ne m'étonne pas !
- Ah, j'allais oublier de vous poser la question. Lundi dernier, l'après-midi, vous n'avez eu vent d'aucun incident particulier dans le collège ?
- De quel genre d'incident voulez-vous parler ?
- Une bagarre, l'intrusion d'une personne étrangère à l'établissement, un chahut particulier, que sais-je...
- Lundi, voyons... Non, je n'ai pas quitté mon bureau avant le conseil de classe et je n'ai été avisé de rien. Est-ce tout ce que vous voulez savoir ?
- Je désire aussi consulter les dossiers du personnel, c'est possible ?
- Si c'est une demande officielle, oui.
- Ce n'est pas vraiment officiel, mais ça peut l'être en cas de besoin... Je veux consulter en particulier celui de monsieur Lemercier.
- Demandez à ma secrétaire, elle possède la clé. Autre chose ?
- Pas dans l'immédiat.

22. Interrogatoire.

Monsieur Blanc ouvrit la porte de communication entre son bureau et le secrétariat puis s'effaça pour laisser sortir le policier.

- Madame Golliet, vous donnerez à l'inspecteur les dossiers dont il aura besoin.

- Bien monsieur.

- Excusez-moi, je vous laisse, j'ai un coup de téléphone urgent à donner, dit le principal en refermant soigneusement la porte de son bureau.

Pricaz eut un petit sourire à l'intention de la secrétaire qui haussa

imperceptiblement les épaules. Elle ouvrit un tiroir de sa table de travail, en

sortit un trousseau de clés et se tourna vers une lourde armoire métallique qui tenait presque du coffre-fort.

- Les dossiers sont classés par ordre alphabétique, sans distinction de profession. Vous pouvez vous installer là ! fit-elle en désignant une autre table placée en vis à vis de la sienne.

- Merci. Pouvez-vous faire convoquer quelques élèves ? Monsieur le Principal est au courant, bien entendu !

- Donnez-moi les noms, j'appelle un surveillant.

- Toujours les mêmes : Santo, Chapelle et Meyer de troisième D.

- Ils vous attendront dans la salle des réunions.

Pricaz se dirigea vers l'armoire ouverte. Tête inclinée sur l'épaule gauche, il lut les noms inscrits sur les dossiers suspendus et décrocha celui de monsieur Lemercier.

C'est avec intérêt que l'inspecteur apprit que le concierge avait fait l'objet d'une mutation disciplinaire à la suite d'une plainte. Auguste Lemercier avait été accusé d'avoir frappé un élève et les autorités administratives avaient décidé de lui infliger un blâme et de le déplacer de Chambéry à Annecy.

Yannick, David et Felipe étaient bien inquiets en pénétrant dans la salle du conseil.

Ils jetèrent un regard torve et plein de haine à Véronique Dunand qui les planta là et partit sans refermer la porte.

Felipe, silencieusement alla jeter un coup d'œil dans le couloir : personne !

- Qu'est-ce qu'ils nous veulent encore ? demanda-t-il, sans d'ailleurs espérer de réponse satisfaisante.

- Ils ont sûrement tout trouvé dans le grenier, mais on ne craint rien, c'est le Guste qui va prendre ! répondit tout de même Yannick.

- Ou alors c'est la pionne qui s'est plaint à cause de sa bagnole... imagina David.

- Pas possible ! Elle sait bien qu'on était en classe à ce moment-là ! rétorqua Felipe.

- Si un jour mon pater apprend tout ça, je vais recevoir "bon" ! David était visiblement le plus anxieux des trois copains.

- Personne peut rien prouver. Il suffit d'dire qu'on comprend pas, qu'c'est pas nous, qu'on est innocent, qu'on n'a jamais rien fait. Même s'ils nous croient pas, ils sont coincés !

Tout en parlant, Felipe jeta un nouveau coup d'œil dans le couloir et recula rapidement :

- Merde, c'est pas l'dir, c'est encore le flic, tenez bon les mecs !
Pricaz s'avança jusqu'à l'entrée de la pièce et s'immobilisa, mains dans les poches de son anorak, sans un mot. Il regarda les trois jeunes, l'air glacé, les traits figés, puis son regard alla lentement de l'un à l'autre, systématiquement, inquisiteur. Yannick et Felipe soutinrent son regard. Seul David céda et baissa les yeux.

Le silence durait, gênant, lourd, presque consistant. Felipe, mal à l'aise, lança :

- Qu'est-ce qu'on a encore fait ? Pouvez pas nous laisser bosser !

L'inspecteur n'eut même pas le sourire méprisant que méritait cette assertion.

Il dévisagea froidement Felipe puis s'adressa à Yannick.

- Vous deux, vous allez au secrétariat et vous attendez que je vous appelle.

- Mais...

La voix de l'inspecteur claqua :

- Tout de suite !

Les deux adolescents soufflèrent et sortirent en traînant les pieds, sans fermer la porte.

David Meyer, très pâle, attendait avec anxiété. L'inspecteur se retourna lentement, posément, en professionnel du conditionnement psychologique. Il laissa encore passer quelques secondes qui parurent interminables au jeune David, puis s'assit sur le coin d'une table, dos à la fenêtre.

- Toi, c'est David Meyer..

- Oui, mais...

- Tu commences par fermer la porte, ensuite tu écoutes bien ce que je vais te demander et enfin tu réponds, vu ?

- Oui monsieur.

- David, je vais te poser quelques questions. Les réponses, je les connais déjà, c'est un simple test de sincérité. La seule chance qui te reste d'éviter les ennuis, c'est de me la dire cette vérité, et cette chance, c'est la dernière, compris ?

- Oui monsieur.

- David, tu es sorti de l'étude lundi dernier et tu es resté absent plus d'une demi-heure. Où es-tu allé ?

- ...

- Je vais te rafraîchir la mémoire, tu es allé retrouver ton copain Vincent Lebrun ! Pourquoi ?

- Pour... fumer une cigarette dans les WC.

- Alors, pourquoi as-tu dit que tu étais allé à l'infirmerie te faire soigner ?

- Je suis allé aux WC après.

- Retrouver Vincent ?

- Ben... oui quoi.

- Et vous êtes restés aux toilettes ?

- O... oui.

- Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

- On a fumé une cigarette, je viens de vous dire !

- Qui on ?

- Vincent, Felipe et Yannick.

- Ça c'est vrai, vous étiez tous les quatre, mais vous n'étiez pas aux toilettes ! David, tu viens de perdre ta seule chance d'échapper aux ennuis, tant pis pour toi...

L'inspecteur se leva et fit mine de se diriger vers la porte. David eut l'impression qu'un voile obscur s'étendait devant ses yeux et qu'une main gigantesque serrait ses tempes. Incapable de réfléchir, incapable de raisonner, il n'eut plus qu'une envie, en finir avec toutes ces questions, oublier ce cauchemar, redevenir comme avant, quand tout le monde était content de lui. Il craqua.

- Non, non, attendez, je vais vous dire, on était dans le grenier.
- Tu as raison de dire la vérité, David. Que faisiez-vous dans le grenier ?
- On se réunissait pour fumer.
- Seulement pour fumer ?
- On buvait un peu aussi.
- Quoi par exemple ?
- Ben du coca et aussi un peu de gnôle.
- Et c'est tout ?
- Heu n...on, on avait des revues...
- Quel genre de revues ?
- Des revues avec des femmes...
- De l'alcool, des bouquins pornos, des cigarettes, tu es sûr que tu n'oublies rien ?
- Heu... non...
- David, je sais que vous fumiez, et pas seulement du tabac, alors ?
- C'est pas moi qui l'achetais, je vous jure !
- Qui achetait quoi ? Parle !
- Ben... le sheet quoi !
- Et qui l'achetait ce sheet comme tu dis ?

La voix déjà étranglée de David se fit imperceptible et le policier n'eut la confirmation attendue qu'en suivant le mouvement des lèvres de l'adolescent.

- Felipe.

Anéanti, les poings fermés appuyés contre le front, le dos voûté, écrasé par le poids de ses révélations, David se mit à pleurer. L'inspecteur, mal à l'aise se releva et, de la main, souleva le menton du jeune garçon.

- Une dernière question David, qui a poussé Vincent dans l'escalier ?
- Ce n'est pas nous, ce n'est pas nous, je vous le jure, Vincent était notre copain, on n'aurait jamais fait ça, il faut me croire, il faut me croire !

La voix de David montait dans les aigus à mesure que ses nerfs lâchaient : la crise était toute proche. Pricaz jugea que c'était le moment de faire un peu machine arrière. Il mit le bras sur les épaules de l'adolescent désarmé et murmura d'une voix plus douce, presque tendre :

- Je te crois, David, vous n'avez pas poussé Vincent dans l'escalier ; mais il faut que tu me dises avec le plus de précision possible tout ce que vous avez fait lundi dernier à partir de trois heures. Allez, raconte, Vincent est sorti le premier ?
- Oui, il est sorti vers trois heures quinze, moi je l'ai suivi quelques minutes après et je l'ai rejoint dans le bas de l'escalier du bâtiment principal. Yannick est arrivé après avec Felipe. Alors on est monté au grenier.
- Vous avez une clé ?
- Vincent avait une clé d'armoire limée qui ouvrait la porte d'accès, comme un passe quoi !
- Et il était seul à avoir ce genre de clé ?

- N...non, j'en avais une aussi...
- Tu l'as sur toi ?
- Non, elle est cachée derrière les préfas.
- Continue, vous êtes montés au grenier et là, qu'avez-vous fait ?
- On a bu un peu de whisky chacun et on a sorti les... revues.
- Vous avez fumé aussi !
- Oui, Felipe avait un paquet d'Amsterdamer et une barrette.
- Explique toi mieux.
- Et bien on effrite la barrette de "H" au dessus d'une assiette en la frottant dans les mains et on mélange avec du tabac à rouler. C'est Yannick qui réussit le mieux à rouler les joints.
- Vous avez tous fumé ?
- Non, Vincent n'y a pas goûté cette fois là, il a seulement regardé les bouquins. Yannick en avait dégotté des nouveaux.
- Yannick les achète ces revues ?
- Euh... non...
- Tu es sûr que Vincent n'y a pas touché, à votre poison ?
- C'est vraiment du poison ?... Oui, je suis sûr qu'il n'a pas fumé, il regardait seulement les revues. Même que Felipe lui a demandé quand est-ce qu'il se payait la Géraldine !
- Qu'est-ce qu'il a répondu ?
- Que Géraldine le faisait chier, qu'il n'y avait rien à en tirer, qu'elle voulait jamais et qu'il allait bientôt se faire une vraie femme.
- Sais-tu de qui il voulait parler ?
- Non. Felipe lui a demandé mais il n'a pas voulu le dire.
- C'est tout ce que vous avez fait ?
- On est descendu juste avant la récré de quatre heures, comme d'habitude.
- Et après la récréation ?
- On est allé en physique. On était tous très excités, alors la Duparc nous a collé une interro écrite.
- Et après l'heure de physique ?
- Moi, je suis rentré à la maison.
- Tes copains, qu'ont-ils fait ? - J'ai vu Vincent qui discutait avec Géraldine; Yannick et Felipe sont sortis en même temps que moi.
- Après, tu es rentré directement chez toi ?
- Oui. Vous ne direz rien à mes parents n'est-ce pas ? Mon père me tuerait !
- Ecoute David, vous avez fait des conneries, tu t'en rends compte ? Tu sais que l'usage de la drogue est un délit, sans parler des conséquences que pourrait avoir l'introduction d'alcool et de revues pornos dans un établissement scolaire ! Mais comme tu as été franc avec moi, je vais essayer d'écraser le coup. Tu vas rentrer bien sagement chez tes parents et te mettre à ton travail, d'accord ?
- Oui monsieur.
- Allez, va !

David, un peu rasséréiné, ouvrit la porte et, après une légère hésitation, prit le couloir dans la direction opposée à celle du secrétariat.

Pricaz passa une main dans ses cheveux avant de se masser longuement l'occiput. Une partie de l'affaire était élucidée : les réunions clandestines,

l'alcool, les revues cochonnes et même la drogue, tout trouvait une place dans la logique des faits et le comportement des jeunes, mais il manquait un élément, une pièce du puzzle ne s'intégrait pas à l'ensemble. Pourquoi Vincent s'était-il comporté différemment des autres ce jour là ? Comment expliquer cette attitude inhabituelle ?

L'inspecteur sortit à son tour, se dirigea vers le secrétariat en se recomposant un masque tragique. Il ouvrit la porte : les deux élèves qui se tenaient debout près de la fenêtre pivotèrent vers lui et madame Golliet leva un œil interrogateur. L'inspecteur tendit l'index vers Yannick Chapelle.

- A ton tour !

Yannick déglutit nerveusement et s'avança vers le policier qui tourna les talons pour se diriger vers la salle de réunions.

Une fois la porte refermée, Pricaz attaqua, sûr de lui :

- Yannick, je sais tout. Le grenier, le whisky, les livres, les cigarettes et la résine, je sais tout ! Si tu veux éviter les graves ennuis qui t'attendent, tu n'as qu'une chose à faire : répondre aux questions avec le maximum de détails et de précisions. Qui vous fournissait la drogue ?

Yannick, de pâle qu'il était, devint blême. Ses mains furent prises d'un tremblement incontrôlable.

- C'est Felipe qui l'achetait.

- A qui ?

- A son frère je crois.

- Avec quel argent ?

- On se débrouillait pour en avoir.

- Tout ! Tu dis tout ! Et en détail ! Comment vous procuriez-vous l'argent nécessaire ?

- On a notre argent de poche.

- Yannick, arrête de me prendre pour un idiot, je connais le prix du cognac et du whisky, les revues ne sont pas données et quant au sheet comme vous dites, la barrette se négocie à cent francs au moins ! Alors, raconte !

- Ben... les revues, on les taxait en achetant autre chose...

- Je te parle de l'argent nécessaire à l'achat des barrettes ! Ça, tu ne pouvais pas le taxer comme tu dis si bien !

- On avait des trucs, l'argent des commissions...

- Tu te fous de moi ? Tu veux qu'on aille au commissariat pour un interrogatoire, officiel celui-là ?

- Non, je vais vous dire, on piquait des ballons.

- Comment ça ?

- Quand on avait gym, on s'arrangeait pour planquer un ballon dans la tribune du gymnase ou dans une haie du terrain de sport et on le récupérait après. C'est du bon matériel, ça se revend cinquante balles.

- Votre professeur, monsieur heu... Lathuille ne s'en apercevait pas ?

- Des fois, il comptait, alors on faisait semblant de chercher pour le récupérer mais souvent on était pressé de prendre le car, alors ça marchait.

- Cinquante francs, ça ne suffit pas !

- Il y a aussi la vente des calendriers.

- Explique.

- Souvent, on nous demande de vendre des calendriers, pour l'association sportive par exemple, alors on double le prix et on garde la différence. -

Bravo ! Et puis encore ?

- Quand on avait lu les revues, on les revendait à des mecs des autres classes ; il y a beaucoup de demande.

- N'avez-vous pas volé dans les vestiaires de gymnastique ?

- Moi non ! Je vous assure que je n'ai jamais volé un copain ; une revue de temps en temps dans un magasin, ou un quarante-cinq tours, je ne dis pas, mais de l'argent, jamais !

- Vous avez fumé lundi dernier ?

- Juste un joint pour trois.

- Comment pour trois ? Vous étiez quatre dans le grenier !

- Oui, mais Vincent n'en a pas voulu. Il a juste regardé les derniers bouquins. Il pensait plus aux filles qu'à autre chose.

- Il avait sa copine Géraldine, non ?

- Oh, celle-là, quel pot de colle ! Vincent l'aimait bien mais il nous disait qu'il n'y avait rien à en tirer. Une petite bise de temps en temps, c'est gentil, mais ça ne lui suffisait plus à Vincent.

- Il voulait la lâcher, c'est ça ?

- Oh non, mais il voulait autre chose en plus.

- Je vois. Et après l'heure de physique, qu'est-ce que tu as fait ?

- Je suis sorti avec Felipe. On s'est dit au revoir devant la grille. Il est parti avec son frangin.

- Vincent n'est pas sorti avec vous ?

- Non, il discutait dans la cour, avec Géraldine justement !

- Ton histoire de certificat de scolarité, c'était du bidon ?

- Non, je vous jure, je suis vraiment allé au secrétariat !

- Bon, Yannick, tu as assez fait de conneries comme ça, alors tu vas rentrer chez toi et...

- Chez qui, mon père ou ma mère ?

- Ah ? d'accord, divorcés hein ?

- Oui.

- Yannick, rentre et fais-toi oublier. Je vais voir ce que je peux faire. Le mieux serait que tu te mettes sérieusement à bosser, tu ne penses pas ?

- De toute façon, mes vieux, ils s'en foutent de moi, alors...

- Ça m'étonnerais et puis ce n'est pas une raison pour gâcher ta vie !

Pour l'instant, je peux peut-être rattraper tes bêtises, seulement tu me donnes ta parole de ne pas recommencer.

- On peut peut-être essayer !

- Tu peux aussi essayer de serrer la main d'un flic si tu veux, fit l'inspecteur en tendant le bras vers l'adolescent.

Yannick regarda Pricaz dans les yeux et lentement, leva la main vers celle du policier. Au fond de son coeur maltraité par la vie, quelque chose avait remué doucement. Il tourna vite les talons avant que son émotion devienne trop visible.

Felipe Santo, appuyé contre un radiateur, regardait dans la cour par la fenêtre du secrétariat. Quelques pigeons se disputaient les miettes des petits pains au chocolat que les élèves avaient vendu à la récréation pour alimenter la caisse du foyer.

Felipe savait bien au fond de lui que ses copains ne résisteraient pas longtemps

aux questions insidieuses du policier. Il cherchait désespérément le moyen de s'en tirer sans laisser trop de plumes dans l'affaire.

Lorsqu'il entendit les pas de l'inspecteur, il se dirigea de lui-même vers la salle de réunion. Pricaz ne prit pas la peine de le conditionner, il attaqua d'emblée.

- Felipe, je ne te demande pas ce que vous faisiez dans le grenier avec l'alcool, les revues cochonnes, le tabac, le "chocolat", tout ça, je le sais ! Je vais simplement te poser deux questions ; si tu réponds la vérité, j'essaie de te tirer d'affaire, sinon, c'est le tribunal pour enfant, compris ?

Assommé d'entrée, Felipe sentit son esprit s'obscurcir et ses idées lui échapper.

- Ouais, fit-il avec une mine de chien battu.

- Qui fournit la drogue à ton frère ?

- Hein ?

- Ne me fais pas répéter, ne gâche pas ta chance, c'est la dernière !

- C'est... Féfé.

- Fernand Almeida ?

- Ouais !

- Il se la procure où ?

- A un de ses potes qui vient de Grenoble, mais j'sais pas son nom.

- Deuxième question, qui a écrit cette lettre ? demanda Pricaz en sortant de sa poche d'anorak le mot dénonçant le concierge.

- C'est pas moi !

- Disons que tu étais d'accord alors.

- Ben ouais, c'te salaud d'Guste, y buvait not' cognac et y fauchait nos bouquins !

- Comment le sais-tu ?

- J'l'ai vu !

- Quand ça ?

- Ben hier soir.

- Parce qu'hier soir tu étais dans le grenier ! Pourquoi faire ?

- On voulait tout planquer, mais on a vu c't'espèce de salaud qui profitait d'nos affaires alors on a pensé à tout lui mettre sul'dos. Il est tout l'temps à nous emmerder, c'était bien fait pour sa gueule !

- Felipe, encore un mot, tu sais qui a poussé Vincent dans l'escalier ?

- Non, j'vous jure ! Vincent, c'était un pote et si j'y savais, j'vous y dirais !

Pricaz se frotta le cou et regarda attentivement son jeune interlocuteur.

- Oui, admettons. Lundi dernier, en physique, Vincent était à côté de toi, comment se comportait-il ?

- Mais il était pas à côté d'moi ! J'étais à côté de David qu'est meilleur en physique...

- T'es sûr ?

- Bien sûr que j'suis sûr !

- Vincent était à côté de qui alors ?

- Sylvain Villard.

Pricaz regarda Felipe droit dans les yeux, jugeant l'adolescent. Après quelques secondes, il enchaîna :

- Felipe, tu vas rentrer chez toi et arrêter les conneries. Tu te calmes et

j'écrase le coup ou tu continues et tu te retrouve en maison spécialisée, vu ?

- Ouais, d'ac !

- Qu'est-ce qu'ils font tes parents ?
- Mon père est sur un chantier et ma mère est à la maison.
- Vous êtes combien à la maison ?
- J'ai deux frères et trois sœurs.
- Oui... je vois... allez, file !

23. Soupçons.

L'inspecteur resta longtemps, menton dans les mains, coudes sur les genoux, assis sur une table de la salle de réunion.

Il pensait bien savoir comment Vincent était mort mais ne comprenait pas encore pourquoi. Et c'est le mobile qu'il fallait trouver pour confondre le ou la coupable. Les copains de Vincent semblaient hors de cause : trois pauvres gamins un peu paumés ; l'un trop faible, les deux autres trop délaissés. Pour eux, la leçon avait été rude !

Qui avait intérêt à la disparition de Vincent ? Fédé, le fournisseur de drogue ? Possible. Il avait pu s'introduire dans le collège à la faveur de la bousculade qui accompagne toujours la libération des élèves en fin de journée, rejoindre Vincent à l'étage pour négocier la vente de quelques barrettes ; discussion, bagarre et chute dramatique de Lebrun.

Ou encore Géraldine, l'amie quelque peu délaissée, l'amie jalouse des autres filles de la classe ! N'avait-elle pas essayé de le convaincre du décès accidentel de Vincent ? Il lui fallait voir à nouveau la jeune fille avec son visage d'ange et ses longs cheveux blonds. Elle avait déjà menti, ne serait-ce que par omission, au sujet de sa sortie de l'étude ! Ses larmes venaient-elles d'un réel chagrin ou du remords d'un geste inconsidéré ? Le scénario est plausible : Géraldine est toujours amoureuse d'un Vincent un peu volage, d'un Vincent qui exige d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il veut l'embrasser, la caresser de façon plus précise, elle le repousse. Il insiste, elle se débat plus fort, pousse violemment au moment exact où il la lâche, ce qui a pour effet de projeter le garçon contre le mur. Perte de connaissance de Vincent, affolement de Géraldine qui se sauve par l'autre escalier sans être vue. Il fallait décidément rencontrer à nouveau la jeune fille et au besoin la pousser dans ses derniers retranchements pour savoir la vérité.

La sonnerie retentit soudain dans le couloir, l'inspecteur consulta sa montre : midi. De toute façon, les élèves de troisième D avaient fini leurs cours depuis une heure. L'enquête était donc au point mort jusqu'au lundi matin, à moins que...

Pricaz se leva et se rendit au secrétariat. Madame Golliet enfilait son manteau.

- J'ai juste besoin d'une adresse, je ne vais pas vous retarder longtemps.
- Le fichier des élèves est là, sur le bureau. Allez-y, consultez. Vous n'aurez qu'à simplement tirer la porte en partant. Monsieur Lemerrier passera pour verrouiller. Je vous laisse.

Le concierge, mais oui, le concierge ! Lui aussi pouvait être coupable : un homme qui avait été muté d'office pour brutalité envers un élève ! Pricaz imagine très bien la scène : Lemerrier monte dans les étages pour effectuer son nettoyage et rencontre le jeune homme. Il lui intime l'ordre de descendre. Vincent refuse ou pire encore se moque de lui. Le concierge irascible veut le faire descendre de force et c'est le drame. Ou encore Vincent surprend le Guste à sa descente du grenier, il menace de le dénoncer. Le concierge s'affole et pousse l'adolescent dans l'escalier pour le faire taire.

Tout en réfléchissant, Pricaz compulse le classeur et isole une fiche de renseignements. La photo d'identité en couleurs confirme son choix, c'est bien Géraldine. Père agent technique dans une usine d'Annecy, mère vendeuse, un

frère de dix sept ans au lycée technique et un autre de dix à l'école primaire. L'inspecteur sortit son carnet et nota l'adresse : avenue du Rhône, c'était tout près.

La loge était vide lorsque Pricaz sortit du collège. Il remit à plus tard une nouvelle discussion avec le concierge.

Mains dans les poches, il se dirigea machinalement vers la rue Royale. Arrivé sur le pont du Thiou, il fut prit d'une inspiration soudaine et tourna à gauche pour s'engager promenade Lachenal et rejoindre ainsi l'avenue du Rhône.

C'est à mi-chemin de la promenade qu'il croisa Géraldine accompagnée d'un caniche noir tirant avec énergie sur une laisse à enrouleur.

- Tiens, mademoiselle Gattaz, j'allais justement vous voir !

- Chez moi ? Mais pourquoi faire ?

- Faisons quelques pas ensemble et racontez-moi ce que vous avez fait lundi dernier à partir de cinq heures de l'après-midi.

- Mais je vous l'ai déjà dit, pourquoi redemander ? Vous ne pensez tout de même pas que...

- Ecoute Géraldine...

La réaction de la jeune fille fut immédiate :

- Je ne vous permets pas de me tutoyer ni de m'appeler Géraldine, c'est réservé à mes amis !

- Mademoiselle Gattaz, je vous rappelle que je suis un policier qui enquête sur la mort d'un garçon qui lui était votre ami ! Vous semblez être la dernière personne à avoir discuté avec Vincent, d'après les divers témoignages de vos camarades de classe. Je ne suis a priori pas votre ennemi, mais je dois quand même vous poser la question : qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit avec Vincent lundi à cinq heures ?

- J'ai effectivement discuté avec Vincent après l'interro de physique. Je lui ai demandé s'il avait su faire.

- Qu'a-t-il répondu ?

- Il m'a dit qu'il avait juste écrit une phrase. - Et puis ?

- Je lui ai demandé s'il voulait venir se promener un peu avec moi.

- Et il n'a pas voulu ?

Les pommettes de Géraldine rosirent et elle baissa la tête sans répondre.

- Chaque mot qu'il a pu prononcer peut être d'une importance capitale, même si vous pensez que ce qu'il vous a dit n'a pas de rapport avec le drame, répétez-le moi.

Géraldine respira fort à plusieurs reprises, comme un plongeur qui va se jeter à l'eau.

- Il m'a dit qu'il voulait bien sortir avec moi si... je lui promettais de... coucher avec lui !

- Je vous remercie de votre confiance, mademoiselle Gattaz. Ensuite, vous êtes sortie ? Vous ne vous êtes rien dit d'autre ?

- Je lui ai dit que je n'étais pas encore sûre de moi, que je voulais encore attendre mais que j'aimais bien sortir avec lui.

- Que vous a-t-il répondu exactement ?

- Exactement, il a dit qu'il ne pouvait pas sortir maintenant avec moi parce qu'il avait quelqu'un à voir.

- Vous êtes certaine que ce sont ses propres mots : il avait quelqu'un à voir ?

- Oui, je suis formelle !
 - Alors vous êtes partie, seule ?
 - J'ai rejoint une copine, Caroline. On habite dans le même immeuble, on fait le chemin ensemble.
 - Caroline qui ? Excusez-moi, je suis obligé de vous demander cette précision.
 - Je suppose que vous faites votre métier, mais c'est vexant de ne pas être crue sur parole quand on est sincère ! Caroline Audibert ! Vous pourrez lui demander, elle est aussi en troisième D.
 - Vous êtes parties tout de suite ?
 - Pas immédiatement.
 - Tiens, pourquoi ?
 - Je suis allée aux toilettes avec Caro, elle avait... un problème... un problème de femme.
 - Oui, oui. Vous êtes finalement parties à quelle heure ?
 - Il pouvait être cinq heures un quart ou cinq heures vingt. On a éteint les toilettes et on est parties, le portail était encore ouvert. - Côté garçons, c'était allumé ?
 - Non, c'était éteint.
 - Et vous n'avez vu personne bien sûr ?
 - Non, heu, on a juste aperçu le principal qui traversait la cour.
- Pricaz hésita, puis il eut un petit sourire triste avant de murmurer :
- Au revoir... Géraldine ?
- L'adolescente planta pendant quelques secondes ses yeux noisette dans ceux du policier avant de lui tendre la main, résolument.

24. Rencontre.

Géraldine avait tourné les talons, tirée par son chien.

Pricaz lui aussi fit demi-tour, tout à ses pensées. Bizarrement, il était soulagé de savoir que Géraldine fut innocente. Il avait tout de suite eu de la sympathie pour cette jeune fille au regard direct et franc. L'alibi, il en avait la certitude, était valable. Il savait instinctivement reconnaître les accents de la sincérité. Ah, si dans sa jeunesse, il avait rencontré une fille comme elle, sûr et certain qu'il aurait tout fait pour s'en faire aimer !

Il se secoua : étrange cet amour platonique à retardement chez un vieux célibataire.

Cet alibi, qu'en bon professionnel il se devait de vérifier, restreignait le nombre des coupables possibles, mais donnait un nouvel éclairage aux derniers instants de Vincent : il devait voir quelqu'un. C'est ce quelqu'un qu'il devait à tout prix identifier pour trouver la solution de cette affaire.

Mais qui ? Qui Vincent devait-il voir ?

Si ça avait été un copain de la classe ou du collègue qu'il devait rencontrer, n'aurait-il pas simplement dit son nom à Géraldine ? C'était donc probablement un adulte : un professeur, un surveillant ou peut-être le concierge, ou encore Féfé, le petit loubard fournisseur de drogue.

Comment faire pour joindre le personnel du collège maintenant ? Ce n'était plus possible ! Mais Féfé, lui, devait toujours être à l'hôpital ! Il fallait y retourner.

L'inspecteur, sans s'en rendre compte, avait laissé ses pas le guider. Emergeant de ses pensées, il regarda autour de lui : il avait marché jusqu'au puits Saint-Jean, en plein centre ville. Là, un groupe de musiciens sud-américains jouait de la flûte indienne. Les notes, à la fois aigrettes et feutrées, irrégulièrement emportées par le vent, n'arrivaient pas à combattre la tristesse du ciel moutonné. L'aspect du lac, composant avec les montagnes tout un camaïeu de grisaille, emplit son cœur de nostalgie.

Le policier se secoua de nouveau : pousser jusqu'à l'hôpital ou rentrer chez lui ? Il décida de s'accorder quelques heures de répit et coupa à travers les vieux quartiers en direction du château vers le côte Perrière et son petit deux pièces. Il introduisit la clé dans la serrure quand Sherkahn arriva en bondissant et se frotta contre ses jambes, pattes sur ses chaussures.

Quand l'inspecteur ouvrit ses persiennes le lendemain matin, le soleil entra à flot. La perturbation qui avait copieusement arrosé la région pendant la nuit s'en était allée, laissant derrière elle une atmosphère limpide et froide.

Quelques écharpes de brume traînaient encore à mi-hauteur des montagnes. Sur les sommets, la neige fraîche étincelait.

Il avala rapidement un bol de café instantané et, après une toilette sommaire, sortit en direction de la place du château récupérer sa voiture. Sans but précis, il roula vers la basilique de la Visitation et stoppa face au lac, près des longues-vues judicieusement placées sur ce terre-plein, à l'usage des pèlerins et des touristes.

Comme il sortait de sa 205, le bruit d'un cyclomoteur attira son attention. Dans un lacet de la route à trente mètres sous lui, vêtu d'un pantalon de treillis,

d'une veste bleue de travailleur et d'un béret, Auguste Lemerrier, pédalant pour soulager l'effort de son moteur, gravissait la côte conduisant, au delà de la basilique, à la forêt de la Grande Jeanne.

Par pur réflexe professionnel, Pricaz remonta dans sa voiture et démarra immédiatement, précédant la mobylette d'une cinquantaine de mètres. Jetant de nombreux et rapides regards à son rétroviseur pour ne pas perdre le contact, l'inspecteur s'engagea bientôt sur la route forestière. L'étrange filature prit fin lorsqu'il vit le cyclomoteur tourner à gauche en direction du parking desservant l'enclos aux daims de la Fontaine aux oiseaux. Il se rangea sur le côté de la route et, sans prendre le temps de verrouiller son véhicule, coupa à travers les taillis en direction de la clairière aménagée en parc de stationnement.

Le concierge venait d'attacher son engin et libérait les sandows fixant son panier au porte-bagages.

Pricaz, la mine avenante, avança vers le concierge qui le regarda venir d'un oeil soupçonneux. - Tiens, quel hasard, c'est monsieur Lemerrier ! Vous allez aux champignons ? Ce n'est pas trop tard en saison ?

- On peut toujours trouver des petits gris ou des pieds bleus, et même des morilles d'automne dans certains coins !

- Je croyais que les morilles poussaient au printemps...

- Oui, c'est pas vraiment des morilles qu'on trouve en ce moment, c'est un peu moins bon mais, une fois bien cuit, c'est bon quand même. Ils appellent ça des helvelles.

- Dites donc, vous avez l'air d'en connaître un rayon question champignons ! Vous devriez me montrer.

- Si ça vous intéresse, venez faire un bout avec moi...

- Oui, volontiers.

L'inspecteur emboîta le pas de Guste qui s'enfonça dans la forêt par un large chemin, puis un mince sentier et enfin par un cheminement très peu pratiqué. Les feuilles accumulées trahissaient la présence de hêtres qui laissèrent peu à peu la place aux conifères. Monsieur Lemerrier se dirigea vers un bouquet de mélèzes à la cime dorée et ralentit sa marche. Tête baissée, il fouilla de son bâton dans les aiguilles tombées mêlées de feuilles de bouleaux pour s'accroupir bientôt, un genou au sol.

- Tenez, regardez, voici quelques grisets, ils viennent de sortir.

- C'est bon ça ? L'inspecteur eut une moue dubitative devant les petits chapeaux soyeux couleur de terre.

- C'est fameux avec une sauce à la crème, vous ne pouvez pas croire !

Guste, opinel en main, se mit à couper les pieds des petits champignons avant des les glisser un à un dans son panier de pêcheur. Pricaz s'accroupit pour aider à la cueillette mais le concierge ajouta :

- Il vaut mieux couper les pieds sur place, au couteau. Cette espèce-là est très fragile et comme ça, on évite de prendre des saletés avec !

- Dans ce cas, il vaut mieux que je vous laisse faire.

- Oui, il vaut mieux.

- Dites-moi, monsieur Lemerrier, au sujet du jeune Lebrun, vous avez bien votre idée ? A votre avis, comment ça a pu se passer ?

- J'ai un avis comme tout le monde. Moi, je pense qu'il est tombé en chahutant avec un copain et, comme ils n'avaient pas le droit d'être dans les étages après

les cours, le copain s'est sauvé sans rien dire. Et voilà !

- Vous avez vu quelqu'un se sauver ? A quel moment exactement ?
- Mais non, je n'ai pas dit ça ! Mais c'est possible quand même !
- Savez-vous que j'ai reçu une lettre anonyme à votre sujet ?
- Hein ?
- Oui, une lettre qui vous accuse de traîner dans le grenier du collège la nuit.
- Ben ça alors !
- Il n'y a rien de vrai là-dedans bien sûr ?
- Ça dépend, il m'arrive d'aller dans le grenier pour remiser du matériel scolaire hors d'usage, ou de faire une inspection pour voir s'il n'y a pas de fuite au toit.
- Même la nuit ?
- La nuit non, mais le soir, ça m'est arrivé plusieurs fois.
- Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal ?
- Je crois que oui. Il me semble que des réunions se sont tenues dans les combles : j'ai repéré des chaises rafistolées rangées autour d'un vieux bureau.
- D'après vous, ça pourrait être qui ?
- Je ne sais pas du tout ! Il n'y a que l'intendante qui a la clé, en plus de moi.
- Ça pourrait être des élèves avec une clé trafiquée ! Vous ne voyez pas qui a pu vous accuser ?
- Accuser de quoi ? De faire mon travail ?
- Lundi dernier, vous avez commencé votre service de nettoyage à quelle heure ?
- J'ai commencé vers cinq heures ou cinq heures cinq ce jour là.
- Ah, vous étiez dans le bâtiment principal ?
- Non, non, j'ai commencé par nettoyer les WC de l'autre côté de la cour, puis on a fait la salle des professeurs...
- Qui on ? Je croyais que la femme de peine était absente.
- Oui, mais Mimile, je veux dire Emile Dunoyer, le factotum, m'a donné un coup de main. Il n'y est d'ailleurs pas obligé, ce n'est pas dans son travail, mais comme c'est un copain...
- Votre copain Emile est resté avec vous jusqu'à quelle heure ?
- Jusqu'à six heures. Il m'a quitté comme j'allais monter faire les classes.
- Vous faites les classes après, pourquoi ?
- Parce que des fois il y a des professeurs qui restent dans leurs salles après leurs cours.
- Qui par exemple ?
- Ben par exemple monsieur Van der... heu... heu, le prof de math quoi !
- Je vois, oui. Pendant ce temps- là, qui est-ce qui tient la loge ?
- Personne, je bloque la gâche électrique du portail en position libre, comme ça si un professeur veut entrer ou sortir, il n'a qu'à pousser. Mais dites, vous me posez bien des questions, pourquoi ?
- C'est seulement à cause de cette lettre anonyme.
- J'ai cru un instant que vous me soupçonniez de je ne sais quoi !
- Rassurez-vous monsieur Lemercier, vous avez un alibi en béton puisque Mimile était avec vous au moment du drame.
- Parce que vous pensez qu'il n'est pas tombé tout seul ?
- C'est une certitude, monsieur Lemercier.
- Ben heureusement que j'ai un alibi comme vous dites, parce qu'après mon

affaire de Chambéry, on m'aurait tout de suite soupçonné !

- Qu'est-ce qui s'est passé à Chambéry ?

- J'ai donné une baffe à un gamin qui m'avait traité de loufiat. Les parents, des gens de la Haute, se sont plaints et bien sûr, pour tout le monde, c'est moi qui était en tort. Mais je ne regrette rien, je suis mieux à Annecy, c'est mieux pour la pêche et les champignons !

- Je vous laisse, monsieur Lemercier, bonne cueillette ! Mais comment fait-on pour retrouver le route ? Je crois que je suis un peu perdu !

- Marchez en tournant le dos au soleil pendant dix minutes, vous couperez la route du Semnoz, vous n'aurez plus qu'à descendre un peu.

- Vous connaissez vraiment bien le coin. Merci, au revoir.

Pricaz s'éloigna en direction de la route. La forêt sentait bon l'humus et la terre mouillée, le soleil jouait à travers les branches et les feuilles tombées bruissaient sous les pieds. "Le Guste a trouvé une sorte de bonheur" se dit l'inspecteur. "Il a ses petits travers mais c'est sûrement un brave homme... Un suspect de moins, ça ne simplifie pas mon travail. Vincent n'est pourtant pas tombé tout seul dans ce foutu escalier !"

25. Fernand.

Après bien des hésitations et des erreurs d'estimation, Pricaz arriva à la route goudronnée. A droite ou à gauche ? Il opta pour la droite et la descente vers Annecy. Au bout de quelques centaines de mètres, il comprit son erreur et fit demi-tour. Quand enfin il retrouva son véhicule, les dix minutes indiquées par le concierge s'étaient transformées en une bonne demi-heure de marche.

Arrivé place du Paradis, il hésita un instant, jeta un bref regard à sa montre et tourna à droite en direction du centre hospitalier. Le parking intérieur de l'hôpital était plein et il dû ressortir pour trouver un stationnement.

L'inspecteur monta directement à la chambre 273, toqua discrètement et entra. L'homme à la jambe dans le plâtre tourna la tête vers la porte et leva des sourcils interrogateurs.

- Votre voisin n'est plus dans cette chambre ?

- Si, mais il ne tient pas en place, il doit être devant la télé ! C'est au début du couloir.

- Merci, bon rétablissement !

La télévision présentait un reportage sportif sur la précédente journée du championnat de France de football et Fédé, seul et très absorbé, ne perdait pas une image de son sport favori. Il ne détourna même pas les yeux du petit écran à l'arrivée de l'inspecteur qui s'assit à côté de lui.

- Bonjour Fédé.

L'interpellé sursauta et tourna vivement la tête vers l'arrivant.

- Merde, encore vous !

- Je ne peux plus me passer de toi mon vieux, et ta santé m'inquiète, alors je viens te voir.

- Pouvez pas attendre la fin du foot !

- Mais si, mais si !

Le présentateur donna rapidement les résultats de la deuxième division.

- Y donnent même pas le classement complet ces nuls !

On sait jamais la place d'Annecy ou de Grenoble. Y sont vraiment très cons à la télé ! Bon, qu'est-ce que vous voulez encore ? soupira Fédé en se tournant vers le policier.

- D'abord, je suis content de voir que tu vas mieux. Tu sors quand ?

- Demain matin.

- Ah bon. Dis donc Fédé, j'en ai appris de belles sur ton compte, il paraît que tu fais le dealer maintenant ! Tu sais que je peux t'embarquer pour ça ?

- C'est quoi ce que vous dites là ?

- Qui est-ce qui te fournit en haschich ?

- Moi ? Personne !

- Arrête ton cinéma et éteint cette télé. Maintenant tu as intérêt à répondre franchement à ce que je te demande. Qui te fournit la drogue que tu revends aux collégiens ?

- Qui vous a dit ça ? C'est un sale menteur !

- Et ce que tu traînes dans tes poches, c'est des caramels peut-être ? fit l'inspecteur, veux-tu qu'on aille ensemble à l'accueil des urgences pour récupérer tes affaires ?

- J'vois pas de quoi vous voulez causer.

- Bon, alors je vais mettre les points sur les i. Au moment de ton accident, tu avais sur toi une boîte contenant plusieurs barrettes de résine de cannabis et de plus, on sait que tu en vends aux élèves du collège par l'intermédiaire du frère de ton pote Miguel. Alors maintenant, si tu ne veux pas passer directement de l'hôpital à la tôle, tu racontes tout en détail ! Où est-ce que tu vas chercher ton stock ?
- Ben... A Grenoble.
- Qui est-ce qui te fournit ?
- J'sais pas son nom, c'est lui qui m'aborde. Il suffit que j'traîne place Grenette le mercredi.
- Comment opérez-vous ?
- Y m'demande combien; j'y dis la somme que j'ai et y r'vient un quart d'heure après avec une boîte d'allumettes et la marchandise dedans.
- Il ressemble à quoi ton fournisseur ?
- Ben j'sais pas exactement...
- On verra plus tard. Il y a longtemps que ceux du collège t'en achètent ?
- Mais y m'en achètent pas à moi !
- Tu en vends à Miguel qui le revend aux autres, c'est ça ?
- Miguel en file un peu à son frangin, mais presque rien, et puis ça peut pas faire de mal !
- Tous ceux qui se shootent commencent comme ça et disent la même chose. Tu en tâtes toi aussi, non ?
- Un joint de temps en temps, ça peut pas faire de m...
- Tu te répètes et tu te trompes. Pourquoi es-tu rentré dans le collège lundi dernier à cinq heures ?
- Là vous vous gourez, j'vous jure ! Ça fait trois ans qu'j'ai quitté l'bahut et j'y r'mettraï jamais les pieds !
- Alors qu'est-ce que tu faisais là-bas lundi dernier ?
- Bon, d'accord, vers trois heures on était d'avant l'collège. Ya Migue qui voulait voir son frelot, mais après on a été chez un copain qu'est tôlier-carrossier pour faire un soudure à la fourche de ma mob et puis on a acheté des repose-pieds pour celle de Migue.
- Tu me donnes l'adresse de ton soudeur et celle du marchand d'accessoires.
- Vous m'croyez pas ?
- On vérifie toujours.
- Là, vous pouvez !

Pricaz rangea son carnet et emprunta l'escalier menant au hall d'accueil. Il allait bien entendu vérifier les dires de Fédé, pour la forme, mais il était déjà intimement persuadé que celui-ci lui avait dit la vérité.

Sa quatrième piste, après celle des copains de Vincent, de Géraldine et du concierge s'avérait elle aussi être une impasse. Il avait pourtant parfaitement réussi à élucider la mystère de l'absentéisme des troisièmes D à l'étude du lundi.

Il lui fallait maintenant réfléchir sérieusement à ce sujet : prévenir le principal ou passer outre ?

Avertir les parents de ces jeunes ou espérer que la peur qu'ils ont eue serait suffisamment dissuasive pour l'avenir ?

Il essaya de se mettre à la place des collégiens. Bien sûr un silence complice

aurait eu sa préférence à l'époque de sa jeunesse !

L'inspecteur soupira. A ce moment là, les problèmes étaient tout autres ! La fin guerre n'était pas très loin et ceux qui allaient au collège pouvaient s'estimer heureux !

Enfin, il avait plus ou moins promis à ces jeunes d'arranger les choses. Cela valait probablement mieux d'ailleurs. Délicates, les affaires concernant les mineurs, surtout à propos de drogue ; et ce sont bien entendu les jeunes les plus fragiles psychologiquement qui se laissent tenter, ceux à qui un scandale ferait le plus de mal, évidemment !

Et la mort du jeune Lebrun ? Vincent n'avait pas pu tomber seul dans cet escalier ! La journée de classe était terminée, ses copains et copines étaient partis, pourquoi donc était-il remonté ? C'est la réponse à cette question qui lui donnerait la solution.

26. Impasse.

Allô, Dussolliet ?... Oui, c'est moi, que fais-tu cet après-midi ?... Tu peux passer à la maison ?... Juste pour discuter en buvant un verre de bourru... Oui, c'est ça, on fera griller quelques châtaignes. A tout de suite !"

Pricaz se mit à préparer la cheminée, méthodiquement. Il disposa d'abord sur le foyer quelques feuilles de papier journal froissées qu'il couvrit des débris d'une cagette récupérée au supermarché, puis il entrecroisa dessus des morceaux de planches soigneusement mises de côté lors de la rénovation de son logement. Satisfait de son travail, il disposa deux bûches à côté de l'âtre. Du fond de la crédence, il saisit un diable qu'il posa sur le linteau de la cheminée, puis sortit du cellier un panier à demi plein de châtaignes et se mit à entailler l'écorce des fruits avec un couteau de cuisine.

Il venait juste de terminer quand on frappa aux carreaux de la porte d'entrée.

- Oui, entre !

L'inspecteur Dussolliet pénétra dans la cuisine précédé de Sherkahn qui s'était précipité, profitant de l'ouverture.

- C'est à vous ce fauve ?

- Non, c'est le chat des voisins, mais il est d'agréable compagnie et d'une grande fidélité en amitié.

- Dites donc, c'est bien arrangé chez vous ! Vous avez réalisé ça tout seul ?

- Non, pas les gros travaux... Mais installe-toi ! Tiens, "éclaire" le feu pendant que je sors les verres. Les allumettes sont sur la tablette.

La cheminée refoula la fumée pendant quelques secondes puis, d'un seul coup, se mit à ronfler et les planches d'épicéa crépitaient, projetant des étincelles sur le carrelage.

- Installe-toi dans le fauteuil, j'arrive tout de suite. Pricaz retourna au cellier d'où il revint en arborant une bouteille dont le goulot laissait échapper un peu de mousse.

- Voilà le bourru ! s'exclama-t-il et il remplit les verres à ras-bord.

- A la tienne !

- A votre santé.

- Tu vois Dussolliet, beaucoup de gens n'aiment pas l'automne et pourtant, selon moi, c'est la meilleure saison : quoi de plus agréable qu'une journée ensoleillée comme celle-ci, surtout quand elle se termine auprès d'un bon feu de cheminée, avec un litre de cidre ou de bourru et des châtaignes.

- Oui, sûrement mais on n'a pas souvent le temps d'en profiter dans notre métier ! A propos, avez-vous du nouveau dans l'affaire du collègue ?

- Du nouveau, oui, mais pas dans le sens d'une conclusion, tiens écoute. Les gamins : innocents ! Géraldine, la petite amie : hors de cause ! Le concierge ? Il a un alibi, et les loubards aussi !

- Il n'y avait pas une histoire de drogue dans tout ça ?

- Oui, il y avait bien une petite affaire de "H" mais finalement sans rapport direct avec la mort de Vincent. Pour le moment je suis un peu dans l'impasse, je n'ai plus de suspect, je vais être obligé de conclure à l'accident.

- Mais vous n'y croyez pas ?

- Je t'ai déjà dit que ce n'était pas vraisemblable.

- Donc vous êtes persuadé que Vincent a été poussé ?

- Oui, mais par qui ? Tous les suspects sont hors de cause. Accuser qui ? Un professeur ? Un surveillant ? Le principal ? Ce n'est pas sérieux ! Et pourtant, il faut bien que quelqu'un l'ait poussé. J'ai un instant pensé à la surveillante puisqu'elle était dans le bâtiment jusqu'à cinq heures et demie, mais ça ne colle pas avec son personnage. Elle m'a signalé les absences de l'étude et, après son accident de la route, elle revient spontanément se dénoncer. Et puis le mobile ? Quelle raison l'aurait conduit à pousser un de ses élèves dans l'escalier ? En aurait-elle seulement eu la force ? Il ne faut pas oublier que Vincent était un sportif entraîné !

- Attendez un peu, je pense à quelque chose. Dans ce fameux club du grenier, il y avait des cigarettes, un peu de haschisch, de l'alcool mais aussi des revues pornos non ?

- Oui, et alors ?

- Je me disais que ces revues, à force de présenter les femmes uniquement comme des objets de plaisir, peuvent donner à ces adolescents l'illusion qu'il n'y a qu'à... se servir ! Vincent, tracassé, obsédé par ses envies aurait pu se laisser aller et tenter de forcer quelqu'un...

- Et qui selon toi ?... Une de ses copines de classe ? Mais tu as raison, il faut aussi creuser de ce côté-là.

- Que comptez-vous faire maintenant ?

- Dès demain, je retourne au collège. Je compte sur toi pour m'accompagner, à moins que tu sois sur une enquête urgente ?

- Non, rien que la routine. Comment allez-vous opérer ?

- Je vais réunir tous ceux qui, de près ou de loin, sont partie prenante de cette histoire et essayer de provoquer des réactions.

- Et dans le cas contraire ?

- On classera le dossier.

- Ah tenez, j'ai encore dans la poche la copie de physique de Vincent, mais je ne pense pas que ce soit une pièce à verser au dossier. - Donne toujours, je la rendrai demain à son professeur.

- C'était sur quoi, cette interrogation écrite ?

- Je crois qu'on m'a parlé d'énergie cinétique.

- Attendez voir, qu'est-ce qu'il a écrit déjà ?

Je vais démontrer que $AG = 5AH$ et que la force donc la valeur est orientée.

Effectivement, cela peut avoir un rapport avec la physique, mais pourquoi a-t-il souligné les deux premiers mots ?

- Je n'en sais rien mais comme son professeur lui a collé un zéro, ça ne doit pas avoir beaucoup de valeur.

- A votre place, j'essaierai de savoir à côté de qui il se trouvait pendant le devoir de physique et ce qu'il a fait exactement pendant l'heure.

- Je verrai ça demain. A la tienne ! Et Pricaz leva son verre de vin nouveau en direction de son adjoint.

27. Préparatifs.

Monsieur le Principal, je désire que vous réunissiez six élèves de troisième D pour dix heures.

- Encore ! C'est vraiment nécessaire ?

- Cette classe va en éducation physique à ce moment-là, ça ne devrait pas vous gêner beaucoup. Je veux aussi quelques professeurs : physique, anglais, français, math et gymnastique.

- C'est que...

- C'est indispensable !

- Mais qui va garder les autres élèves pendant ce temps-là, je n'ai qu'une surveillante aujourd'hui...

- Vous n'avez qu'à les laisser en récréation dans la cour car je veux aussi mademoiselle Dunand.

- Mais je ne sais pas si je...

- Vous assisterez vous aussi à cette réunion, monsieur le principal.

- J'ai un travail important...

- Rien n'est plus important que de découvrir la vérité, vous êtes bien d'accord ?

- Oui, bien sûr, mais que vont penser les parents d'élèves, ils sont sur le pied de guerre dès qu'un professeur est absent, alors là...

- Leur avis vous inquiète tant que cela ?

- N...on, mais je serai obligé de faire un rapport à l'inspecteur d'académie !

- J'en ferai un également pour les archives de la police.

- A quelle heure avez-vous dit ?

- Dix heures ! Je veux que votre secrétaire, le concierge et le factotum soient là également.

- Bon, je vais prendre des dispositions. Donnez-moi les noms des élèves.

- Votre réunion aura lieu dans la salle polyvalente, au rez-de-chaussée. Ma présence est vraiment nécessaire ?

- Absolument. Pricaz, descendu dans la cour, consulta sa montre : encore une demi-heure avant la grande lessive en commun.

Il allait jouer une partie de poker plutôt risquée et cherchait le meilleur choix tactique : attaquer d'emblée par un coup de bluff en accusant par exemple le concierge qui ne manquerait pas de se défendre, peut-être en lançant une autre accusation ; ou bien laisser s'établir un climat de malaise et de suspicion sachant fort bien qu'une insinuation judicieusement placée peut déclencher toute une série de réactions. Bah, il aviserait au dernier moment.

Il ouvrit la porte du bâtiment principal et observa l'escalier tragique qu'il monta lentement en glissant sa main droite sur la rampe. Arrivé sur le palier du premier, il s'attarda devant l'angle du mur qui fut fatal à Vincent Lebrun. Au moment où il fut poussé, ce dernier devait faire face à son meurtrier, dos à l'escalier. La poussée avait dû être violente pour réussir à projeter contre le mur, avec de telles conséquences, un sportif comme Vincent. Il fallait donc posséder une certaine force physique, à moins que...

Pricaz continua son inspection et monta à l'étage suivant. A l'angle du couloir du second niveau, une porte présentait plusieurs verrous alors que les autres

classes fermaient par une simple serrure. "Etrange que je n'ai pas remarqué cela plus tôt, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de si précieux pour nécessiter une telle défense !" se dit l'inspecteur en se massant la nuque.

Arrivé devant la porte du grenier, Pricaz tourna sans succès la poignée. Il sortit la clé limée de Vincent, ouvrit et monta avec précaution l'escalier obscur. Le jour tombant parcimonieusement de la lucarne lui permit cependant de se rendre compte que rien n'avait bougé.

Les piles de livres, les amoncellements de vieux mobilier, le bureau entouré de chaises rafistolées, tout était dans la même disposition ; les bouteilles et les revues étaient toujours dans les tiroirs. Pricaz redescendit et ferma soigneusement la porte d'accès aux galetas.

Les divers bruits entendus derrière chaque porte de classe soulevèrent en lui une vague de souvenirs de jeunesse : cette enfance scolaire qu'il avait eu tellement hâte de quitter avait laissé dans son cœur et sa mémoire des traces indélébiles. Il eut soudain envie de revenir trente-cinq ans en arrière et d'être élève dans une de ces classes, dans l'odeur d'encre et de craie, avec un professeur marchant lentement dans les travées...

Revenu dans la cour, l'inspecteur se dirigea vers les préfabriqués. Il se glissa dans l'étroit passage séparant ceux-ci du mur de la propriété voisine et souleva quelques pierres du bout de sa chaussure : la clé était là, déjà tâchée de rouille. "Il y en a au mois un qui a dit la vérité" murmura-t-il en évoquant mentalement le petit David Meyer.

Un nouveau coup d'oeil aux aiguilles de son bracelet-montre lui apprit que son adjoint allait arriver. Il se dirigea vers le portail d'entrée, suivi par les grands yeux bleus étonnés de Véronique Dunand debout près d'une vitre de la salle de permanence.

Col relevé, mains dans les poches, il se planta au milieu du large trottoir désert. Les petits loubards privés de leur chef Féfé ne traînaient plus dans le quartier. Pas de circulation non plus dans les rues bordant le collège, c'était le calme absolu dans la grisaille du brouillard matinal. Un halo de clarté dans le ciel indiquait cependant que le soleil n'était pas loin. Une 305, phares allumés, capot barré du mot " POLICE " écrit de droite à gauche, se gara sur le trottoir au moment où la sonnerie de la récréation de dix heures retentissait. Pricaz attendit que Dussolliet fut descendu pour répondre au salut de son adjoint.

- Bonjour, viens prendre un café dans la rue Sainte Claire le temps qu'ils se réunissent... Ils peuvent bien attendre un peu ! Et puis ce n'est pas mauvais de les faire mijoter !

28. Chocs.

Pricaz s'essuya la bouche d'un revers de main.

- Allons-y maintenant ! fit-il en posant un billet de vingt francs sur le zinc.

- Permettez, c'est pour moi ! intervint Dussollet d'un ton péremptoire en sortant son portefeuille.

Dehors le brouillard était toujours aussi dense et les policiers relevèrent chacun leur col en franchissant la porte du bar.

La loge était vide mais le portail était bloqué en position d'ouverture quand ils se présentèrent devant le collège. Dans la cour, les élèves surpris par la longueur de la récréation discutaient par petits groupes. La convocation de certains d'entre eux faisait l'objet de la conversation, alimentée par la présence de la 305 de la police visible de la cour. L'arrivée des deux inspecteurs fit tourner tous les regards et interrompit provisoirement les discussions.

Dans la salle polyvalente, l'inhabituelle assemblée observait un silence gêné.

Les tables, d'habitude disséminées, avaient été disposées de façon à composer un grand rectangle autour duquel tous avaient pris place. Les élèves serrés occupaient un petit côté, le concierge et le factotum occupaient l'autre. Les professeurs faisaient face au principal qui partageait un grand côté avec madame Golliet. La surveillante se trouvait reléguée en coin de table, entre les professeurs et les élèves. Monsieur Combat, le professeur d'anglais, regardait le plafond, l'air détaché tandis que monsieur Mermillod jouait nerveusement avec un crayon qu'il faisait tourner entre ses doigts. Monsieur Vanderaert, lui, consultait le livre de mathématiques des troisièmes. Madame Duparc corrigeait des copies de physique et le prof de gym, monsieur Lathuille, regardait sans le voir son chronomètre qu'il déclenchait rythmiquement sous l'oeil irrité du principal.

Pricaz poussa la porte et, visage fermé, suivi de son adjoint, entra dans la grande salle dans un silence de cathédrale. Dussollet alla s'adosser contre un radiateur.

Pricaz, lui, fit lentement le tour de la table avant de s'arrêter contre le comptoir séparant la bibliothèque du reste de la salle, obligeant toutes les têtes à pivoter. Le silence se fit plus pesant.

- Mesdames, messieurs, je suis là pour faire la lumière sur le drame de lundi dernier. Je n'irai pas par quatre chemins : il s'agit d'un meurtre et le meurtrier se trouve ici, parmi nous. Sur les seize personnes assises autour de cette table, l'une s'est rendue coupable d'un homicide !

- J'espère que vous ne me comptez pas dans le nombre ! intervint le principal.

- Toutes les personnes qui sont là ont, soit menti au moins une fois, soit eu une raison ou une opportunité d'accomplir le geste criminel. Même vous, monsieur le principal ! Alors, s'il vous plait, évitez de m'interrompre !

- Devant des élèves, c'est intolérable ! Puis-je savoir ce que vous me reprochez ?

- Commençons par vous puisque vous le désirez. Samedi matin, vous m'avez affirmé que le jour du drame, vous n'aviez pas quitté votre bureau avant le conseil de classe de six heures, n'est-ce pas ?

- Oui, et alors ?

- Alors ? Lundi dernier à cinq heures un quart, vous vous êtes rendu dans ce

bâtiment ! fit le policier en désignant du doigt, à travers une fenêtre, l'endroit tragique.

- Comment ? Mais c'est faux !

- Géraldine Gattaz, ici présente, vous a aperçu en train de traverser la cour ce jour là.

- C'est une petite menteuse !

- Non, je ne mens pas ! Vous pouvez demander à Caroline Audibert ma copine, elle était avec moi !

- Les élèves n'ont pas le droit de rester dans le collège après la fin des cours, vous serez punies !

- On était allées aux toilettes...

- J'attends votre explication, reprit l'inspecteur en fixant monsieur Blanc.

- Heu... Attendez... Lundi ? Après cinq heures dites-vous... Ah oui, en effet, ça m'était complètement sorti de l'esprit. J'ai reçu un coup de téléphone d'un de mes collègues qui m'a dit que, dans son établissement, la salle informatique avait été cambriolée. J'ai voulu vérifier que tout était en ordre ici.

Le meurtre a eu lieu entre cinq heures dix et six heures, monsieur le principal !

On peut donc supposer que vous êtes monté à l'étage, vous avez surpris le jeune Vincent Lebrun et, pris de colère, vous l'avez secoué avec violence...

- Pure supposition ! coupa Vanderaert, le prof de math. D'abord comment pouvez-vous être aussi précis et affirmatif sur l'heure de ce... drame ?

- Un peu de patience, vous allez le savoir, à moins que vous ne le sachiez déjà !

- Pour quelle raison serais-je censé le savoir ?

- N'avez-vous pas l'habitude de rester après les cours dans votre salle de classe ?

- Si, bien sûr, je prépare mes tableaux pour le lendemain.

- Et lundi dernier, n'êtes vous pas resté ?

- Si, mais pas plus de dix minutes en tout cas.

- A quelle heure est la dernière sonnerie ?

- A cinq heures cinq ! intervint le principal.

- Ce qui nous mène à cinq heures un quart. Vous êtes dans le créneau, monsieur heu... Vanderaert ! Bien sûr vous n'avez rien vu...

- Ayant conseil à six heures, je suis redescendu par l'escalier le plus proche de la salle des professeurs, c'est à dire en bout de couloir. Je n'ai absolument rien vu, ni rien entendu.

- En tout cas, moi, vous ne pouvez pas m'accuser de traîner dans les classes après les cours ! ricana le prof de gym.

- Votre implication dans le drame est d'ordre différent, monsieur Lathuille, un peu de patience voulez-vous ! Je vous retrace la journée de Vincent Lebrun. Elle a commencé de façon somme toute très banale. De huit heures à neuf heures, en mathématiques, Vincent, tout comme le reste de la classe, est endormi. Ne protestez pas, monsieur Vanderaert, c'est vous qui me l'avez dit, en accusant d'ailleurs la télévision !

- Je ne retire rien.

- De neuf à dix, classe habituellement agitée mais pas plus que d'habitude, et Vincent est comme les autres ! C'était en anglais.

- Vous voulez dire que c'est la foire dans mes cours ? s'emporta monsieur Combat.

- Je veux dire que c'est une classe difficile, c'est tout.
 - Alors dites-moi au passage ce que je fais là, je vous prie ? - Vous êtes là à cause de la dernière note d'anglais de Vincent.
- Monsieur Combat se pencha vers son cartable posé au sol près de lui et en sortit un carnet tout en longueur qu'il compulsait.
- La dernière note de Lebrun, c'est un zéro, comme les deux précédentes d'ailleurs !
 - Et Vincent vous en voulait ! Et vous aviez cours jusqu'à cinq heures cinq en salle 112 au premier étage ! Vincent a dit à une de ses camarades qu'il avait oublié un classeur en salle 112 et qu'il montait le chercher !
 - Et ça vous suffit pour soupçonner quelqu'un ? Vous êtes bien léger dans la police !
 - Et vous bien susceptible monsieur heu... Combat. Vous avez quitté la salle 112 tout de suite après la sonnerie bien entendu.
 - Au moment même de la sonnerie ! Pas question de faire des minutes supplémentaires pour un salaire de misère.
 - Je continue. Après la récréation de dix heures, la classe est partie en car pour la séance d'éducation physique. Ils ont fait de la barre fixe et du volley-ball, c'est bien cela monsieur Lathuille ?
 - Exactement, du moins pour les garçons.
 - Il ne vous manquait pas de ballons à la fin de la séance ?
 - Qu'est-ce que ça veut dire ? Quel rapport avec l'affaire ? Non ! Heu... En fait je n'en sais rien !
 - Monsieur Lathuille, il se faisait tout un trafic de ballons, volés en éducation physique, vous ne vous êtes jamais rendu compte de rien ?
 - Effectivement, des ballons disparaissaient, je pensais qu'ils étaient simplement égarés.
 - Ils étaient détournés et revendus par certains de vos élèves. Au cas où vous vous en seriez aperçu, vous auriez pu demander une explication au coupable, explication qui aurait mal tourné !
 - Vincent, mon meilleur élève volait des ballons !... Il volait des ballons... répéta le prof de gym abasourdi en regardant autour de lui. Vous en êtes sûr ? demanda-t-il en relevant les yeux vers le policier.
 - C'est une chose établie, monsieur Lathuille, or vous êtes un homme entier, je veux dire que, comme beaucoup de sportifs, vous ne supportez pas la duplicité et comme tel, vous êtes capable de mouvements de colère n'est-ce pas ?
 - Oui, mais jamais...
 - Je continue. A la cantine et pendant la récréation qui suit, Vincent est avec ses copains dans la cour. A deux heures, cours de français. La classe était somnolente monsieur Mermillod ?
 - Elle digérait, disons !
 - Vous étudiez Thérèse Desqueyroux je crois ?
 - Vous êtes bien renseigné, c'est cela même.
 - A la fin de l'heure, vous avez bien proposé à des volontaires de monter un club "théâtre" et vous êtes resté dans votre salle de classe après votre cours de quatre à cinq ?
 - Je leur ai effectivement dit que j'attendrai tous ceux qui avaient envie de faire du théâtre à cinq heures en salle 114.
 - Alors ?

- Alors rien ! Personne ! A cinq heures dix, je suis redescendu en salle des professeurs.
 - A cinq heures dix ! appuya le policier, entre-temps, à trois heures, les troisièmes D, n'ayant pas cours se trouvaient en étude. Enfin, pas tous, car ils avaient la mauvaise habitude de s'absenter de la salle de permanence pour des motifs futiles et même sans motif du tout.
 - Comment cela se fait-il ? Mademoiselle Dunand, expliquez-vous ! intervint le principal.
 - Ils disaient avoir besoin d'aller aux toilettes. Quelquefois, c'était pour aller à l'infirmerie ou au secrétariat. Je ne pouvais pas tout interdire !
 - Nous réglerons ce problème tout à l'heure dans mon bureau, mademoiselle !
 - Après l'heure d'étude et la récréation de l'après-midi, ils étaient avec vous, madame Duparc ! Très excités comme d'habitude, c'est ça ?
 - C'est bien cela !
 - Vous m'avez bien dit que Vincent était à côté de Felipe Santo n'est-ce pas ?
 - Oui, je crois.
 - C'est pas vrai, il était à côté de Villard, hein Sylvain ? intervint aussitôt Felipe, aussitôt foudroyé par l'œil du principal. Moi, j'étais à côté de David, hein David ?
 - C'est à cause de cette petite erreur, que je veux bien reconnaître, que vous m'avez fait venir ?
- L'inspecteur ignora l'agressivité de la question et poursuivit :
- J'ai encore des renseignements à vous demander madame Duparc. Est-ce parce que la classe était énervée que vous avez donné une interrogation écrite ? Ce n'est pas ce que vous aviez prévu de faire n'est-ce pas ?
 - Parfaitement, et j'ai exigé un silence absolu sous peine de consigne assortie d'un zéro !
- Le principal hocha plusieurs fois la tête en signe d'approbation. Pricaz reprit :
- Bien sûr vous avez eu le calme souhaité ?
 - Oh, certain ont bien essayé de tricher en se passant des billets. Tenez, ça me revient, j'ai pris Lebrun en train de défroisser un bout de papier.
 - Ah ! Et de qui ?
 - Je l'ignore : j'ai confisqué et mis à la poubelle immédiatement.
 - Vous n'avez pas réagi... oralement ?
 - Non. La classe n'attendait qu'un incident pour s'agiter et copier.
 - Pas de réaction de Vincent ?
 - Il m'a regardé avec l'air mauvais qu'ils savent prendre à cet âge là, puis il s'est mis à écrire sur sa copie.
 - Madame Duparc, restez également dans votre salle de classe après la sonnerie ?
 - Souvent ! Je dois ranger le matériel servant aux expériences.
 - Lundi dernier, aviez-vous du matériel à ranger ?
 - Oui, j'avais préparé un montage mais comme vous pensez bien, il n'a pas servi. J'ai quand même dû tout remettre en place.
 - Ça vous a pris longtemps ?
 - Un quart d'heure peut-être.
 - Après vous êtes allée en salle des professeurs ?
 - Non, j'avais des courses à faire, je suis allée en ville.
 - Ce qui fait que vous avez quitté l'établissement vers cinq heures vingt !

- A peu près, mais je n'ai pas mis les pieds dans le bâtiment principal, ma salle est de plain-pied et donne directement dans la cour.

Pricaz, toujours adossé au comptoir du coin-bibliothèque ouvrit son anorak. L'ambiance tendue faisait monter la température.

- Passons aux élèves maintenant ! Vincent était le chef d'un petit groupe de copains, une sorte de club de jeunes qui se réunissait régulièrement pour lire disons... des illustrés, fumer des... cigarettes en buvant du... coca-cola. C'est bien cela ? demanda le policier en se tournant vers les adolescents concernés qui baissèrent la tête. Ce club de quatre membres avait besoin d'un local et d'un jour de réunion ; il a trouvé les deux. Sous divers prétextes, ils s'absentaient de l'étude les uns après les autres et se retrouvaient.

Monsieur Vanderaert prit la parole :

- Un club de quatre moins Vincent égale trois. Il y a ici six élèves. Qui sont les membres de ce club et que font ici les trois autres ?

- Les trois autres sont également sortis de l'étude lundi dernier. Sylvain Villard est sorti le premier et s'est effectivement rendu aux toilettes, peut-être pour fumer une cigarette mais surtout pour attendre son amie Fabienne Bouchard.

- Pouvez-vous nous dire dans quel but ? demanda monsieur Blanc.

- Que font deux jeunes comme eux qui se sont donné rendez-vous ? Quinze ans, c'est l'âge d'amour, ils sont allés flirter aux toilettes !

Vincent est sorti juste après Fabienne, ce qui a excité la jalousie de son amie Géraldine laquelle est sortie peu de temps après. Mais voilà, Vincent n'était pas aux toilettes ! Vincent était allé ouvrir le local du club, bientôt rejoint par les trois autres.

- Je peux savoir où se tenaient les réunions de ce... club ? articula monsieur Blanc.

- Vous le saurez, ne vous impatientez pas. Revenons aux adultes, madame Golliet, vous m'avez affirmé que lundi après-midi vous n'aviez pas quitté votre bureau, occupée que vous étiez à rédiger le compte-rendu du conseil d'administration ?

- Oui, c'est ce que j'ai dit.

- Madame Golliet, voici deux garçons qui affirment être venus à votre secrétariat lundi avant trois heures et demie et ne pas vous avoir trouvée. David ?

- Je saignais du nez alors je suis monté mais je n'ai trouvé personne pour me soigner alors je me suis mis de l'eau froide.

- Yannick ? - Je voulais un certificat de scolarité...

- Qu'en dites-vous madame Golliet ? coupa l'inspecteur.

- Ce n'était pas à l'heure de la mort de Vincent que je sache ! Je suis simplement allée au service gestionnaire pour une histoire de demi-pension. Vous y trouvez à redire ?

- Je trouve à redire au fait qu'on fasse des déclarations inexactes lors d'une enquête policière ! Vous avez quitté l'établissement à cinq heures ce lundi-là ?

- A cinq heures et demie pour être précise.

- Quelqu'un vous a vu partir ?

- Je n'en sais rien.

- A votre tour, monsieur Lemerrier. Vous avez pris votre service de nettoyage à cinq heures n'est-ce pas ?

- Oui.

- Vous avez commencé par les toilettes ?

- Oui.

- Le factotum, c'est monsieur ?... Vous avez aidé monsieur Lemerrier dans son service ?

Emile Dunoyer, dit Mimile, le copain du concierge acquiesça d'une inclination de tête.

- Vous mentez tous les deux ! Géraldine ?

- A cinq heures un quart, je suis allée aux toilettes et il n'y avait personne.

- On faisait le côté des garçons !

- Il n'y avait pas de lumière du côté des garçons !

- C'est une petite menteuse ! s'emporta le concierge.

- Caro était avec moi, je veux dire Caroline Audibert, on peut lui demander si vous voulez !

Pricaz étendit les mains vers l'avant pour demander le calme et reprit :

- Alors, où étiez-vous tous les deux ?

- On était chez moi, fit piteusement le concierge. Mimile avait apporté une bouteille de beaujolais nouveau et on le goûtait.

- Et ensuite ?

- A cinq heures et demie, Mimile a fait les toilettes et moi cette salle où on est en ce moment.

- Donc vous n'étiez pas ensemble !

- Pas vraiment non.

- Ce qui fait que vous non plus vous n'avez pas d'alibi et, avec vos antécédents à Chambéry, vous êtes automatiquement sur la liste de ceux qu'on soupçonne !

- Mais je n'ai rien fait du tout, c'est même moi qui ai prévenu...

Pricaz passa outre la protestation du concierge et lança à la cantonade :

- Donc tous, tous les adultes ici ont eu soit le temps, soit une raison de prendre à partie Vincent Lebrun !

Les jeunes, vous allez vous rendre dans la salle des réunions et attendre que je vous fasse appeler. Accompagne-les Dussolliet.

Les élèves se regardèrent étonnés, mais se levèrent sans un mot, sans un bruit, en soulevant leurs chaises et sortirent avec l'inspecteur.

29. Découverte.

Quand le dernier élève fut sorti, un brouhaha de conversation s'installa, chacun s'indignant des ridicules soupçons de l'inspecteur à son égard.

Pricaz avait accompagné son adjoint jusqu'à la porte, lui glissant quelques mots à l'oreille en aparté. Son retour fit taire les discussions.

Monsieur Combat attaqua le premier :

- Vous comptez nous garder longtemps dans cette situation invraisemblable ? Si vous avez des soupçons ou des présomptions contre l'un d'entre nous, dites-le et qu'on en finisse !

- Monsieur heu... Combat, vous savez que rien n'est jamais tout blanc ou tout noir. La vérité est rarement toute nue. Je m'explique : un fait précis a sûrement déclenché le drame mais les causes réelles qui ont conduit à cet aboutissement peuvent être plus profondes et cachées. Je cherche les raisons pour lesquelles Vincent avait changé de comportement depuis quelque temps, car il n'était plus le garçon sain et franc que vous connaissiez depuis plusieurs années, monsieur Lathuille. Vincent venait de changer ses priorités : le sport qu'il adorait était passé au second plan de ses préoccupations. Les études n'ont jamais été son fort, mais ces dernières semaines, la baisse des résultats a été plutôt spectaculaire, n'est-ce pas monsieur Combat ? Et même son attitude envers sa petite amie -personne ici n'ignore que c'est Géraldine Gattaz- s'était modifiée sensiblement.

Le jour du drame, Vincent n'a pas eu un comportement habituel avec ses copains. Quelque chose le tracassait au point de le rendre indifférent à l'ambiance électrique qui régnait au début du cours de madame Duparc, lui qui d'habitude était dans les premiers à chahuter. Qu'est-ce qui tourmentait Lebrun et pourquoi réellement est-il remonté dans le bâtiment principal après les cours sous prétexte de récupérer un classeur oublié ?

Par ailleurs, j'ai la certitude qu'il a été poussé violemment contre l'angle du mur au sommet de l'escalier du premier étage. Qui a pu accomplir ce geste ? Vous, monsieur le principal, irrité de voir un élève contrevenir aux règles de l'établissement ?

Vous, monsieur Combat ou vous monsieur Vanderaert, pris à partie pour une histoire de note jugée imméritée par un élève en pleine crise d'adolescence ? Vous, monsieur Lathuille, après avoir découvert que votre meilleur élève abusait de votre confiance ?

- Pourquoi voulez-vous que ce soit obligatoirement quelqu'un appartenant à mon établissement ? questionna le principal.

- Mon enquête s'est d'abord orientée vers une personne extérieure au collège, mais cette hypothèse s'est vite révélée improbable.

- Si je comprends bien, vous êtes dans l'impasse actuellement ? déduisit le prof de math.

- Une impasse pleine de coupables possibles ! Ce n'est pas le vide mais le trop-plein. Je connais déjà le comment, il reste à savoir le pourquoi pour trouver l'auteur de cet acte.

- Nous réunir pour jeter la suspicion sur nous, et devant des élèves, c'est intolérable ! aboya le professeur d'anglais.

- J'ai beaucoup de mal à admettre que vous ayez pu m'inviter à trinquer avec

vous alors que vous me soupçonniez. Je n'aime pas ceux qui ne jouent pas franc-jeu ! fit monsieur Lathuille.

- Vous imaginez vraiment qu'un professeur puisse accomplir un tel acte sur un de ses élèves et se taire ensuite ? C'est impensable ! ajouta monsieur Mermillod.

- Ecoutez messieurs-dames, rien n'est plus important pour moi que la découverte de la vérité. Il est dans notre rôle de policier de fouiller pour la découvrir. Ce n'est pas toujours agréable, loin s'en faut ! J'espérais trouver des alliés parmi vous, des gens suffisamment empreints d'idéal pour vouloir connaître cette vérité...

Le retour de l'inspecteur Dussolliet détourna un instant l'attention, soulageant Pricaz qui, mal à l'aise, plongea une main dans la poche de son anorak à la recherche d'un mouchoir. Il s'essuya le front où perlaient quelques gouttes de sueur. Parler en public n'avait jamais été son point fort et cet exercice était toujours une épreuve pour lui.

Il ôta son anorak qu'il jeta sur le comptoir de la bibliothèque, laissant apparaître la doublure. Un peu de papier blanc émergeait de la poche intérieure. Pricaz, machinalement, sortit la copie de physique de Vincent qu'il agita devant son visage, comme un éventail.

Dussolliet, psychologue, vint se placer près de l'inspecteur principal, lui assurant le soutien moral qui lui manquait. Dehors, le brouillard venait de se déchirer et un large rayon de soleil pénétrait dans la grande salle où se tenait la réunion.

Les professeurs ne désarmaient pas.

- Est-ce que vous vous rendez compte du préjudice moral que vous nous infligez ? demanda madame Duparc.

- Contrairement à ce que vous avez dit au début, vous n'avez pas la solution ! accusa le principal.

- Pricaz, dans un geste machinal pour se protéger du soleil leva la copie de Vincent qu'il plaça à hauteur de ses yeux pour mieux scruter l'assemblée.

- J'ai pour le moment trop de solutions et...

- Attendez un peu, coupa l'inspecteur Dussolliet, permettez ? Il prit la copie des mains de son collègue. Quelqu'un peut-il me prêter un stylo ? lança-t-il à la cantonade. Monsieur Mermillod lui tendit le crayon qu'il manipulait toujours. A plusieurs reprises, Dussolliet leva la copie de Vincent vers la lumière dorée qui tombait généreusement des fenêtres, écrivant chaque fois quelque chose sur le papier.

- Regardez inspecteur, voilà pourquoi les deux premiers mots étaient soulignés. C'était le début d'une sorte de message. D'autres lettres ont été soulignées au crayon puis les traits ont été gommés, mais on les devine encore à contre-jour. Pricaz regarda la copie, sourcils froncés, puis il se passa la main dans les cheveux et se massa longuement la base du cou.

- Madame Duparc, avez-vous rendu l'interrogation écrite de lundi dernier.

- Non, je la rends ce soir. J'ai les copies dans ma serviette.

- Pouvez-vous me donner celle de Sylvain Villard je vous prie ?

- Oui, bien sûr, fit le professeur de physique en fouillant dans son cartable, mais pourquoi diable...

- Donnez, merci !

Pricaz saisit la copie et la mit devant ses yeux face au soleil. Il prit le crayon

des mains de son adjoint, griffonna quelques lettres sur le bas de la feuille, puis ses yeux firent lentement le tour de l'assemblée.

Enfin il articula :

- Mademoiselle Dunand, pourquoi avez-vous tué Vincent Lebrun ?

30. Démonstration.

Les immenses yeux bleus de Véronique s'agrandirent encore un peu plus et ses mains se mirent à tressauter ; elle les cacha sous la table, les comprimant entre ses genoux. Quand enfin elle répondit, ses lèvres tremblaient.

- Que dites-vous là ? Ça ne va pas ! Je n'ai tué personne...

- Monsieur l'inspecteur de police, c'est extrêmement grave d'accuser quelqu'un de la sorte ! fit monsieur Combat.

- Avez-vous le moindre commencement de preuve pour affirmer cela ?

intervint le prof de gym.

- Il suffirait de regarder mademoiselle Dunand pour avoir une certitude.

- C'est peut-être une habitude dans la police de démonter quelqu'un psychologiquement pour arracher de prétendus aveux, mais on ne laissera pas passer de tels agissements ici ! appuya le principal.

Pricaz, sans s'énerver, continua :

- Je sais maintenant qui Vincent voulait voir ce lundi-là vers cinq heures un quart. Je crois même savoir pourquoi. Et deux autres personnes aussi le savaient ! Dussolliet, va me chercher Sylvain Villard !

L'absence de l'adjoint fut très courte. Il revint bientôt en poussant doucement l'adolescent par l'épaule. Sylvain était très pâle mais il soutint avec fermeté les regards curieux de l'assemblée.

Pricaz lui mit son interrogation de physique sous les yeux : Peux-tu me dire ce que signifie cette phrase ?

Le vecteur force initial qualifie le sens et aussi l'intensité. AG égale 17 Ha = 15

Sylvain eut une moue d'ignorance et écarta les bras du corps en un geste d'impuissance.

- J'sais plus moi !

- Madame Duparc, est-ce que la phrase de Sylvain a un sens et un rapport avec la question de votre contrôle écrit ?

Le professeur de physique fronça les sourcils dans un effort de réflexion avant de répondre :

- Il s'agissait bien d'une histoire de vecteurs et de forces. A était le point d'application des forces, AG représentait le force de gravité et AH la force horizontale. Mais la phrase elle-même ne veut rien dire. J'ai d'ailleurs mis zéro.

- Allez-vous enfin nous dire ce que tout cela signifie et pourquoi vous accusez ma surveillante ? s'énerma monsieur Blanc.

L'inspecteur ignora l'interpellation, alla vers un tableau mobile qu'il attira devant l'assemblée. Il prit un morceau de craie blanche sur la margelle et recopia avec application la phrase du devoir de Villard.

- Voici une partie du devoir de Sylvain ici présent... et ... voilà... maintenant... celui... de... Vincent... Lebrun... Tout en parlant, l'inspecteur traçait une seconde phrase sous la première en prenant soin de laisser un espace de plusieurs lignes entre les deux.

Je vais démontrer que $AG = 5 AH$ et que la force donc la valeur est orientée

- Ce devoir est encore plus inepte que l'autre ! s'exclama madame Duparc.
- Et pourtant, ces phrases ont un sens, sinon pour vous du moins pour ceux qui les ont écrites. N'est-ce pas Sylvain ?

L'adolescent ne répondit rien, un petit air de défi au coin des lèvres. Après quelques secondes de silence, Pricaz reprit la parole.

- Il s'agissait d'un code secret, ou plutôt d'une façon de communiquer sans échanger le moindre mot. Ils avaient trouvé ce moyen pour échapper, sinon au zéro promis par madame Duparc, du moins à la consigne. - De quel code voulez-vous parler ? Je ne vois là que des phrases sans signification.

- C'est tout simple, madame Duparc, ces élèves, pour ne pas encourir de sanctions, écrivaient une phrase ayant un vague rapport avec le sujet de l'interrogation et ensuite soulignaient au crayon une suite de lettres composant ainsi une autre phrase. Une fois la communication terminée, ils n'avaient plus qu'à gommer le soulignage. Les traits ne sont plus visibles, mais les sillons qu'ils ont laissés se voient encore en lumière frissante. Ce rayon de soleil m'a permis de savoir qui Vincent devait retrouver lundi dernier.

Le policier prit une craie de couleur et souligna quelques lettres dans la phrase de Sylvain :

Le vecteur force initial qualifie le sens et aussi l'intensité. AG egale 17 HA = 15

Pricaz se tourna à demi :

- C'était la réponse à la formulation que voilà maintenant :

Je vais démontrer que AG = 5 AH et que la force donc la valeur est orientée

Je suppose que, pendant l'interrogation écrite, Sylvain passe un papier à Vincent pour lui demander ce qu'il fait après le cours. Vincent lit le message juste avant que madame Duparc l'intercepte. Impossible de répondre par le même moyen car le professeur les surveille particulièrement. Alors ils utilisent leur code. En réponse au papier intercepté, Vincent écrit à Sylvain :

je vais draguer Véro

et Sylvain lui précise :

Véronique est à l'étage à 17h15.

L'inspecteur leva les yeux vers l'adolescent qui attendait toujours, debout près du tableau, tête baissée maintenant, puis se tourna vers la surveillante.

Des larmes silencieuses marquaient son visage défait, tout son corps frissonnait. Lèvres pincées, la jeune fille se leva et vint se placer à côté des inspecteurs. Pricaz se sentit saisi d'une grande pitié à la vue de l'immense détresse de la jeune fille. Il résolut de lui épargner le plus dur.

- Monsieur le principal, puis-je disposer de votre bureau pendant quelques instants ?

- Vous pouvez mais...

- Merci. L'inspecteur Dussolliet va rester avec vous et satisfaire votre légitime curiosité.

31. Aveux.

Pricaz dut soutenir la jeune fille pendant la montée au premier étage vers le bureau du principal, ses jambes refusaient de la porter. L'inspecteur la guida jusqu'à une chaise sur laquelle elle se recroquevilla. Il s'assit sur un coin du bureau et, gêné par ce désespoir silencieux, il dit d'une voix presque douce :

- Mademoiselle Dunand, il faut que vous me disiez tout si vous voulez que je vous aide.

Elle leva des yeux ravagés de chagrin vers le policier.

- M'aider ? Mais personne ne peut plus m'aider, ma vie est fichue...

- Racontez-moi tout depuis le début, Vincent n'était pas pour vous un élève comme les autres n'est-ce pas ?

Véronique renifla et répondit d'une petite voix serrée par la douleur :

- Au début, si ! Il était comme tous ceux de sa classe, pénible, chahuteur, mais je me suis vite rendue compte qu'ensuite il s'était mis à me regarder d'une façon étrange, insistante, gênante même. Mais comme les autres ne s'apercevaient de rien... d'autant plus que, dans la cour, Vincent était toujours avec Géraldine.

- Alors que voulait-il ?

- Je pensais qu'il voulait simplement une... grande amie, quelqu'un d'un peu plus âgé pour discuter. Un jour, pendant la récréation de la demi-pension, nous avons parlé sport. Il m'a demandé si j'aimais le tennis, le volley, le ski et quelle activité je pratiquais. Un autre jour, nous avons parlé cinéma. A la fin, il m'a demandé si je voulais aller avec lui voir la version longue du "Grand Bleu".

- Qu'avez-vous répondu ?

- Je lui ai dit que peut-être, mais plus tard. Je me rends bien compte maintenant que ça l'a encouragé... Si j'avais su... Il avait toujours sa petite amie, alors je n'attachais pas trop d'importance à ses regards appuyés, du moins jusqu'à lundi dernier. A la fin de la demi-pension, il m'a carrément demandé de sortir avec lui.

- L'avez-vous encouragé à ce moment là ? Que lui avez-vous dit ?

- Je ne lui ai pas répondu, d'autant que c'était l'heure de la reprise des cours. Ce jour-là, j'ai vu revenir avec inquiétude l'heure d'étude avec la troisième D. La classe s'est montrée pénible et agitée mais pas plus que d'habitude. Vincent me regardait avec insistance ; il avait l'air bizarre, un peu comme... un homme. Mais il n'est pas resté longtemps, pas plus de dix minutes...

- Savez-vous ce qu'il a fait pendant son absence ?

- Je suppose qu'il s'est rendu aux toilettes pour fumer des cigarettes.

- Continuez mademoiselle.

- A la fin de la dernière heure de cours, je suis allée dans le bâtiment principal pour faire mon travail de surveillance. Je suis censée empêcher le chahut à la sortie et vérifier qu'il n'y a plus personne dans les classes. J'ai commencé par le second étage. Vincent m'a rejointe en salle 223, il m'a suivie dans toutes les classes ; il me redemandait de sortir avec lui. Je ne lui répondais pas. Quand je suis descendue au premier, il m'a encore suivie. Il n'y avait plus personne. C'est là qu'il m'a prise dans ses bras pour essayer de m'embrasser. Je lui ai dit d'arrêter immédiatement, alors il m'a... caressé les seins, enfin non, pas vraiment caressé, il appuyait violemment et il cherchait à plaquer son ventre

contre le mien. Il... Il...

Alors j'ai crié non, très fort et je l'ai repoussé à deux mains juste au moment où il me lâchait. C'était au niveau de l'escalier. Sa tête a heurté le coin du mur. Il a aussitôt porté ses mains à sa nuque, fait un pas de côté et mis le pied sur la dernière marche. Sa cheville a dû tourner et sa jambe est passée à travers les barreaux; il est tombé à la renverse. J'ai entendu un horrible craquement, puis un choc sourd. Je me suis sauvée... Personne ne m'a vue. Je tremblais, j'avais peur de ce qui était arrivé.

Quand ma panique s'est un peu calmée, je suis retournée vers le collègue. J'ai vu la lumière bleue des pompiers puis la voiture de la police et je n'ai pas pu, je n'ai pas pu...

- Mais ensuite, pourquoi n'avez-vous pas tout dit ? J'aurais compris !
- Le lendemain, je ne suis pas allée en cours à Grenoble, je suis restée chez moi à essayer de réfléchir et à pleurer...
- C'est un accident, vous n'avez pas voulu tuer Vincent !
- Oh non ! mais si je m'étais dénoncée, il y aurait eu un procès...
- Vous n'auriez pas été condamnée ou alors à une peine légère avec sursis.
- Mais vous ne comprenez pas, je veux être institutrice ! A l'École Normale on n'accepte jamais quelqu'un qui a un casier judiciaire... De toute façon, maintenant, tout est perdu, tout est fichu ! Pour une bêtise dont je ne suis même pas responsable... Pauvre Vincent... Pauvre Vincent...

Véronique qui s'était un peu animée pendant son récit se replia à nouveau sur elle-même, visage dans les mains, avant-bras appuyés sur les cuisses dans une attitude de total renoncement.

Le policier, ému, se leva lentement et posa la main gauche sur l'épaule de Véronique. De l'autre, il décrocha le téléphone et baissa le commutateur correspondant à la salle polyvalente.

- Allô, Dussolliet ? Tu montes tout de suite !

32. Épilogue.

Mesdames messieurs, je vais vous libérer, mais peut-être êtes-vous curieux de connaître les tenants et les aboutissants de cette triste histoire. Alors, voilà. Quelques élèves de cette classe, la troisième D, peu motivés par le travail scolaire, avaient fondé une sorte de club et se retrouvaient régulièrement, en particulier le lundi pendant l'heure d'étude de mademoiselle Dunand, entre trois et quatre heures. Ils avaient besoin d'un local plus commode que les toilettes, alors ils ont trouvé le moyen d'accéder au grenier du collège en se confectionnant de fausses clés.

Là-haut, ils jouaient aux grands : revues pornographiques, alcool, tabac et même haschich qu'ils se procuraient avec l'argent de leur petits détournements.

Cela leur donnait l'illusion d'être différents, plus forts que les autres. A quinze ans, on a envie d'être adulte, on a envie d'accéder à leur monde en s'autorisant tout ce qui est tabou.

C'est l'âge d'inconscience !

Au début de l'enquête, j'ai d'abord soupçonné un fournisseur de drogue, un petit loubard de quartier qui traîne souvent près du collège, mais cette piste s'est rapidement révélé être une impasse. Il y avait autre chose.

Vincent était plus "travaillé" par ses hormones que par les autres petits paradis artificiels. Lundi dernier, contrairement à ses copains, il n'a pas touché à la cigarette ni à l'alcool, se contentant de feuilleter les revues cochonnes.

L'envie de connaître une femme, l'envie de faire l'amour le tenaillait. Géraldine, sa petite amie, refusait d'aller jusque là, alors il a jeté son dévolu sur Véronique, la surveillante, dont la gentillesse passait à ses yeux pour un encouragement. Quelques travaux d'approche lui ont donné à penser - à tort d'ailleurs - que c'était envisageable et il avait décidé de passer à l'action ce lundi-là à cinq heures un quart.

Par chance, ou plutôt par malchance, ni monsieur Mermillod, ni monsieur Vanderaert, ni vous, monsieur le principal, ne l'avez vu quand il est monté au second étage.

Vincent a poursuivi mademoiselle Dunand de ses pressantes propositions et, quand il s'est fait plus précis, elle l'a repoussé. La tête de Vincent a heurté violemment le mur, entraînant sa chute dans l'escalier et les conséquences que vous savez.

Voilà!

Mademoiselle Dunand n'a pas eu de chance et c'est somme toute sa vocation d'enseignante qui l'a perdue ! Car dans votre métier n'est-ce pas, il vaut mieux aimer les enfants pour réussir ?

Je vous laisse le soin d'apprécier les sanctions que méritent ces adolescents. A votre place, je montrerais de la mansuétude, ils me semblent bien assez punis comme cela.

Quant à Véronique, j'essaierai dans mon rapport d'atténuer ses responsabilités, car, de vous tous, c'est probablement elle qui avait la tâche la plus difficile !

FIN

Daniel Déjardin

<http://www.contefleur.fr>